

TROISIÈME PARTIE

VALEUR DE SON HISTOIRE D'ESPAGNE

CHAPITRE PREMIER

- I. Valeur des critiques faites à son œuvre.
- II. Mariana et les inventions d'Annius et d'Ocampo.
- III. Sa méthode de critique et sa probité scientifique. Est-il crédule?
- IV. Son information.
- V. Comment il se sert de ses sources.

« Herculeæ plane audacia, quis neget? »

« El trabajo puedo yo testificar ha sido grande. »

(Préface de l'Histoire gén. d'Espagne.)

I

Ce chapitre doit être précédé d'une déclaration : c'est que l'intérêt pratique en est nul. Il ne s'agit pas de savoir si l'on doit ou peut lire l'histoire de l'Espagne dans l'ouvrage de Mariana : ce qu'il vaut comme ouvrage de science, nous nous le demanderons en vertu de cette curiosité rétrospective qui guide l'historien d'une science. Nous voulons examiner un des spécimens les plus célèbres de la littérature historique et savoir avec quelle critique, et avec quels moyens il a été exécuté. C'est un chapitre de l'histoire de l'historiographie espagnole, et non un éloge de Mariana que nous commençons ici. S'il a quelque peu l'aspect d'un panégyrique, c'est que nous sommes obligés de remettre les choses au point après trop de jugements inconsidérés, et d'attaques injustifiables.

Notre première tâche, semble-t-il, consisterait à examiner ce que valent les critiques dont la critique de notre auteur a été l'objet. Mais les passer en revue une à une, ce serait composer une Histoire critique de l'Espagne dans le genre de celle de Masdeu, et vingt volumes n'y suffiraient pas. Au surplus, serait-il équitable d'opposer à notre auteur les erreurs, nombreuses assurément, qu'ont relevées dans son œuvre Ferreras et son traducteur d'Hermilly, les éditeurs mêmes de l'*Historia general de España* comme Noguera ou Sabau, les historiens modernes enfin, comme Romey ou Modesto Lafuente? Le soin que ce dernier, à l'instar de d'Hermilly, a pris de marquer en note les fautes commises par Mariana n'était peut-être pas superflu, étant donnée la popularité, l'autorité même, dont le jésuite historien jouissait encore il y a cinquante ans. Ceux qui écriront désormais l'Histoire d'Espagne pourront nous faire grâce de ces remarques. Triomphe trop facile, de l'accabler sous l'œuvre de trois siècles! Il est clair que Mariana, si ce n'est pour les événements dont il a été contemporain, n'est pas une source de l'histoire d'Espagne. Si on le cite à propos des événements antérieurs, que ce soit pour mettre sous nos yeux l'historique d'une question, ou encore pour le louer lorsqu'il a vu juste. Quant à nous, notre objet étant défini comme il vient d'être dit, nous pouvons nous en tenir à l'examen des principales critiques de Mantuano et à celles du marquis de Mondéjar. Les *Advertencias á la Historia del P. Juan de Mariana*, laissées par ce dernier, ne furent publiées qu'en 1744, par Mayans¹, mais l'auteur, né en 1628, était mort en 1708. Avec lui, nous sommes encore presque parmi la génération qui a connu Mariana. D'autre part, il est, après Mantuano et à près de cent ans² d'intervalle, le premier qui ait repris en détail l'amendement de l'*Historia general de España*. Il est intéressant de voir quelles étaient, au bout de ce temps, les objections de la critique.

Nous avons vu que le secrétaire des Velasco en avait formulé plusieurs que seul le texte espagnol d'Histoire de l'Espagne justifiait; et que, sur d'autres, Mariana lui-même avait passé condamnation, puisqu'il avait corrigé ou laissé corriger son texte espagnol en conséquence³. Que vaut le reste, y compris l'*advertencia* qui avait trait à Blanche et Bérengère, puisque la correction qu'elle semble avoir provoquée n'a été faite ni complètement ni peut-être librement?

Nous ne chercherons pas, bien entendu, à prouver que Mariana avait raison de considérer Blanche de Castille comme l'aînée des filles d'Alphonse VIII. Mais il avait pour lui l'autorité considérable de

1. N° 3664 de Salvá. Une nouvelle édition a paru à Madrid en 1795.

2. Il devait être assez âgé quand il écrivit ces *Advertencias*, car il dit à la fin «... los que se hallaren menos oprimidos que yo, de la edad, i menos gravados de los achaques consequentes a ella».

3. P. 210-5 et 224; cf. p. 179-86.

Garibay; et la *Valeriana*, ou le *Valerio de las historias escolásticas*¹, onze fois publiée de 1487 à 1587 (c'est-à-dire depuis son apparition jusqu'au temps où Mariana préparait son *De Rebus Hispaniae* pour l'impression²), avait certainement répandu cette opinion, que l'auteur, Diego Rodríguez de Almella, exprimait du reste comme si elle était déjà notoire auparavant³. Mariana n'avait donc fait en somme que reproduire une assertion énoncée dans un ouvrage déjà ancien et fort répandu, et qui, certainement, avait dû être empruntée par l'auteur à quelque chronique antérieure. D'autre part, quoi de plus vraisemblable que ce que suppose Mariana pour expliquer que les Castillans aient considéré Bérengère comme l'héritière de Henri I^{er}? On redoutait, dit-il, la domination étrangère. Le mot *primogenita*, que Rodrigue et Luc appliquent à Bérengère, ne pouvait-il exprimer une fiction légale? Et la raison d'État ne pouvait-elle avoir provoqué une falsification à laquelle juristes et historiens contemporains auraient coopéré? Mariana a eu tort, cela est évident depuis Flórez et Tillemont, et même depuis Núñez de Castro, qui l'a démontré dès 1665⁴. Mais la démonstration était nécessaire, et les citations accumulées par Mantuano n'en constituaient pas une.

Nous ne contesterons pas davantage que Mantuano n'ait eu raison de considérer l'histoire de Bernardo del Carpio comme une légende. Nous devons même reconnaître qu'il a fait preuve d'une grande sagacité dans la manière dont il en explique la genèse⁵. Tout d'abord, il note le silence que gardent sur ce personnage la Chronique dite de Sebastián et celle de Sampiro, qui pourtant furent écrites l'une au temps où l'on dit que Bernardo a vécu, l'autre peu après. Ensuite il n'a vu le nom de Bernardo dans aucun des privilèges galiciens, asturiens ou léonais de la même époque; il ajoute aussi, moins heureusement: pas même dans le privilège du Vœu de saint Jacques. Ce qui a fait naître la légende relative à ce Bernard, continue-t-il, c'est qu'il y a eu en France deux Bernard, l'un qui fut roi de Lombardie et fils de Pépin, l'autre qui fut chambellan de Louis le Pieux et que celui-ci créa comte de Barcelone. Ce dernier fut accusé, devant Pépin, d'adultère avec la femme de Louis; celle-ci fut mise au couvent; le frère de Bernard eut les yeux crevés, tandis que Bernard lui-même prenait la fuite. On imagina là-dessus l'histoire d'une sœur d'Alphonse le Chaste,

1. Voir p. 181 et 312, n. 1.

2. Voir p. 137.

3. «... pertenecia el reyno de castilla al rey don Luys de Francia... era hijo d'la reyna doña Blanca hija mayor del rey don Alfonso.» (IV, tit. 3, c. 5.) Ce n'est pas une thèse qu'il soutient, mais un exemple qu'il apporte à l'appui d'une maxime, suivant sa méthode. Voir *Les Histoires générales*.

4. Voir Élie Berger, *Histoire de Blanche de Castille*, p. 3, et Simón y Nieto, *La nodriza de D^a Blanca de Castilla*, dans le *Bull. hisp.*, 1903, p. 5-6.

5. *Advertencias* de 1611. On se rappelle que l'*Adv.* qui concerne Bernard a été supprimée en 1613. Cf. plus haut, p. 191 et 195.

doña Ximena, qui, mariée clandestinement à Don Sandias de Saldaña, mit au monde Bernardo et fut enfermée dans un couvent tandis que l'on crevait les yeux à son amant. D'autre part, comme le Bernard français, devenu gouverneur de la Septimanie, irrita ses vassaux par ses vexations, on inventa les *cantares* où l'on voit les Français se plaindre de Bernardo quand il quitta Paris. Comme il guerroyait sur les frontières de l'Aragon, on chanta qu'il avait pris Barbastro, Sobrarbe et Jaca; on finit par oublier qu'il était pour imaginer qu'il était fils de Tiber, sœur de Charlemagne, et de Don Sandias de Saldaña, qui, comme celle-ci venait en pèlerinage à Compostelle, l'avait séduite. Ce n'est pas faire un mince éloge de Mantuano que de rapprocher son hypothèse de celle qu'a émise Gaston Paris sur le même sujet dans son *Histoire poétique de Charlemagne*¹, et de dire que toutes deux cadrent et se compléteraient assez bien. Gaston Paris, il est vrai, pensait que le petit-fils de Charlemagne, Bernard, roi d'Italie, était « le seul fondement historique de ce récit »; mais on voit que Mantuano n'oublie pas de mentionner le même Bernard et semble le tenir en partie pour le prototype du Bernard espagnol, bien qu'il néglige de dire comment.

Mais si ingénieuse, si remarquable même que soit l'hypothèse de Mantuano, ce n'est qu'une hypothèse. Or Mariana avait, touchant les faits et gestes du Bernardo del Carpio, des auteurs comme Rodrigue de Tolède², Luc de Tuy³, sans parler de la Chronique générale. Peut-on lui reprocher de n'avoir ni supposé qu'il y avait là une légende ni su en retrouver les éléments réels? L'eût-il supposé, quelles preuves en eût-il données? Le silence des deux Chroniques citées par Mantuano? Mais il n'est pas davantage question, dans la première, de la bataille de Roncevaux, qui passe pour un fait important, aurait pu répondre Mariana. D'autre part, si la Chronique dite de Sebastián est en réalité l'œuvre d'Alphonse III, comme le croit Mariana, celui-ci n'était-il pas autorisé à penser que le monarque chroniqueur n'avait pas jugé à propos de consigner par écrit les scandales et les drames survenus au sein de la famille royale? Enfin avait-on le droit de rejeter les assertions de Luc et de Rodrigue tant qu'on n'avait pas expliqué d'une façon systématique comment s'est constituée l'histoire poétique de Charlemagne, à laquelle se rattache la légende de Bernardo?

Un peu de critique nous fait deviner la légende dans l'histoire. Plus de critique nous fait souvent retrouver l'histoire dans la légende. On se rappelle que Mantuano considérait comme un conte ce que Mariana rapporte de la Cava. L'historien aurait pu lui opposer l'autorité de la

1. P. 205-6.

2. IV, 9-10, 15.

3. P. 75, 78-9 dans l'*Hispan. illustrata*.

Chronique de Silos¹, écrite peu après Alphonse VI, au début du XII^e siècle². Quoi qu'il en soit, les arabisants modernes, à commencer par Dozy, se sont chargés de le justifier en partie. Et ceux d'entre eux qui se sont occupés le plus récemment de cette question, M. Francisco Codera et M. Juan Menéndez Pidal³, en arrivent à admettre l'existence d'un chef berbère, nommé Olban; l'Anonyme de Cordoue, à qui est due la Chronique dite d'Isidore de Beja, aurait latinisé ce nom et en aurait fait *Urbanus*. Les formes altérées du même nom qu'on trouve dans certaines chroniques arabes, *Bolyan*, *Wolyan*, *Ilyan*, expliqueraient celle qu'on trouve dans la Chronique de Silos, *Julianus*. Quant à la Cava, elle représenterait un personnage réel; et son aventure ne serait pas complètement fictive⁴. Mais alors, que peut-on reprocher à Mariana? Quel est l'historien qui, dans de telles conditions, s'approche le plus de la vérité et fait preuve de plus de sagacité, celui qui reproduit une légende, ou celui qui l'écarte?

Mantuano reprend Mariana pour avoir dit⁵ que Rodolphe de Habsbourg descendait des anciens rois francs. Or il n'a d'autre autorité à lui opposer que François Guillenmann⁶, c'est-à-dire un contemporain, dont il reproduit dix-huit pages, alors que tous les écrivains antérieurs, que cite ce Guillenmann⁷, expriment l'opinion reproduite par Mariana, d'ailleurs si courante, avoue Mantuano. Il ne fait donc qu'opposer une thèse récente, non pas à une thèse, mais à une phrase incidente énonçant une opinion jusqu'alors incontestée. Même procédé à propos de la bataille que livrèrent aux Génois les Vénitiens unis aux Aragonais près de Pera en 1352⁸. C'est neuf pages de Jean Cantacuzène que copie Mantuano, d'après la traduction latine que le P. J. Pontano, confrère de Mariana, fit paraître après la publication de l'Histoire d'Espagne. Mariana, qui, ainsi que le fait observer Tamayo, était assez capable de lire le texte grec, était bien excusable de ne pas se trouver absolument au courant de ce qui ne concernait pas directement l'histoire de son pays. Il ne nomme pas Cantacuzène, et pas davantage Guillenmann, dans la liste de ses auteurs. C'est qu'il avait voulu écrire, non une Histoire générale de l'Europe, mais une Histoire générale de l'Espagne. S'il parle de Rodolphe de Habsbourg ou de la bataille de Pera, c'est parce qu'il a tenu à noter les synchro-

1. *Esp. sagr.*, t. XVII, p. 270.

2. Cf. Flórez, *ibid.*, p. 257.

3. Voir la *Revista de Archivos*, 1902, p. 354-72 (avril-mai), *Leyendas del último rey godo*.

4. V. dans le n° d'avril 1904 de la même revue (p. 279-301) la suite de l'article de M. J. Menéndez Pidal.

5. XIII, 22.

6. I, 3 et 4.

7. « Ioannes Trittemius, Iacobus Menlius, Ioannes Stabius, Ladislaus Sundheimius, Ioannes Auentinus, Hieronymus Gebuillenius, postremo Vuolfangus Latzius. » (P. 247 des *Adv.* de 1613.) Le seul que Mariana cite dans la liste de ses sources est Tritheim.

8. XVI, 19.

nismes, et que tous les événements auxquels ont été mêlés des Espagnols lui ont paru devoir être mentionnés. Mais pouvait-on lui demander de connaître à fond tous les textes, même les plus récents, concernant cette partie extrinsèque de son œuvre? Il n'était astreint, de ce côté, qu'à une chose, énoncer l'opinion la plus répandue, et s'en rapporter à de bons auteurs. Il ne pouvait entrer dans l'examen et la discussion de ce qui n'avait pas trait à l'Espagne elle-même.

Dans le domaine espagnol, la critique avait des droits moins restreints. Encore ne suffisait-il pas, pour triompher, d'apporter des textes déterrés pour la circonstance et inconnus antérieurement, comme fait Mantuano à propos de D. Ramón Berenguel et de son frère D. Berenguel Ramón. En admettant que les instruments produits prouvent bien que D. Ramón Berenguel était l'aîné, que les deux frères gouvernèrent ensemble le comté de Barcelone, et que l'un des deux ne fut pas exilé pour avoir tué l'autre, n'est-il pas ridicule d'attaquer un historien pour avoir ignoré que le premier fait était rendu manifeste par « un pedazo del omenage de fidelidad... que està en el archiuo Real de Barcelona, en el primer libro de los feudos a folio 323 », et par un testament « que està en el archivo Real de Barcelona, en el primer libro de los feudos en el folio quatrocientos ochenta y tres »; le second par un document qui se trouve dans les mêmes Archives « en el Armario del Arraua, en el saco A, numero ochocientos y nouenta y seys », et enfin le troisième, par des textes enfermés dans la même armoire des mêmes Archives, « en el numero mil y ciento y quarenta y quatro », ou « en el archiuo pequeño del Cabildo de Barcelona »? Si ces instruments avaient été publiés avant la publication de l'Histoire d'Espagne, on aurait pu reprocher à l'auteur de ne pas les connaître : mais pouvait-il se mettre à fouiller tous les sacs de toutes les armoires de toutes les Archives de Catalogne, d'Aragon, de Castille et de Navarre?

Il y a une *advertencia* plus extravagante encore. C'est celle qui relève l'assertion suivant laquelle Prudence serait né à Calahorra. Il ne s'agit pas d'opposer *Caesaraugusta* à *Calagurris*, comme avaient fait les Argensola, mais de prouver que la patrie du poète des martyrs fut *Salia* (Mantuano se moquait-il des géographes?). Tamayo plaisante avec esprit sur cette fantaisie, née d'une variante d'un vers de Prudence¹. Il est permis à tout le monde de s'amuser à des conjectures, mais non de les faire passer ainsi que de la bourre, selon l'expression de Mariana, dans un paquet de critiques et de se prévaloir du tout pour jeter le discrédit sur un ouvrage.

1. Oblitum veteris me Saliae (pour Messaliae) consulis arguens
sub quo prima dies mihi...

Prooemium, v. 24-5. Voir les *Prolegomena* d'Arévalo, c. 1, § 21-5 (*Patr. l.*, t. LIX, col. 579-83.)

Passons maintenant à Mondéjar. On ne peut nier sa grande érudition. Comme le connétable Velasco et comme l'ambassadeur Ramírez de Prado, D. Gaspar Ibáñez de Segovia, Peralta y Mendoza, marquis de Mondéjar, de Valhermoso, et d'Agrópoli, comte de Tendilla, fut un grand amateur d'histoire nationale et de travaux historiques. Il possédait une riche bibliothèque¹. Outre ses *Advertencias a la Historia del P. Juan de Mariana*, sa *Noticia i juicio de los mas principales historiadores de España*, qui fut jointe par Mayans à l'édition des *Advertencias*², et ses *Obras cronológicas*³ lui ont acquis une certaine notoriété de bon aloi.

Il n'en est pas moins vrai que les critiques qu'il a adressées à Mariana sont pour la plupart fort discutables. On en jugera ici par les trente premières.

Il faut d'abord mettre à part ce qu'on peut relativement appeler des vétilles : ainsi l'erreur de chronologie à propos des synchronismes de l'invasion des Maures, de la prise de Narbonne et de l'invasion de la Gaule par ces derniers ; la traduction de *Xevel* par *juin* au lieu d'*octobre* ; la confusion entre la *Segontia* des Celtibères et Medinaceli, la *Segontia* des *Areuaci* ; l'attribution à Mahomet du titre de roi, et même son couronnement à Damas⁴.

On ne peut davantage faire grand cas de l'omission d'un passage d'Isidore de Beja, qui parle d'invasions arabes antérieures à celle dont fut victime Rodrigue, ni de l'erreur qu'a pu commettre Mariana en reproduisant l'explication donnée par d'autres pour l'origine du mot *mozarabes* (« *mixti arabes* »)⁵.

Or, dans la plupart de ses autres critiques jusqu'à la trentième, Mondéjar, la chose est presque incroyable, s'est trompé, soit qu'il ait mal compris Mariana, soit qu'il se soit mal renseigné lui-même, soit enfin qu'il ait eu quelque parti pris.

Sur ce que dit Mariana, Mondéjar se méprend souvent lui-même, par exemple quand il prétend que Mariana paraît désigner par le mot

1. Cf. Mayans dans sa *Prefacion aux Advertencias*.

2. P. 103-16. Cette *Noticia* constitue la première des lettres (il y en a cinq) annoncées sur le titre des *Advertencias* (cf. Salvá). Elles ont été publiées aussi séparément en 1784 (*Noticia y juicio... que a persuasion de la Excm^a Señora Doña Maria de Guadalupe escribió D. Gaspar, etc., con algunas cartas al fin, escritas á dicho señor Marqués* (petit in-8°, Madrid, Aznar).

3. Publiées par Mayans en 1744 (n° 3066 de Salvá). Il a laissé de plus des *Dissertationes eclesiásticas por el honor de los antiguos tutelares contra las ficciones modernas* (Zaragoza, fol., 1671) ; un *Examen Chronologico del año en que entraron los Moros en España* (Madrid, in-4°, 1687). Voir de plus les n° 2900, 3065, 3067 de Salvá, et l'*Indice de Gallardo*. M. Morel-Fatio a publié en 1899, dans l'*Homenaje à Menéndez Pelayo*, des *Cartas eruditas del Marqués de Mondéjar y de Etienne Baluze (1679-1690)*. C'est à la notice qui vient en tête que j'ai emprunté les dates de mort et de naissance de Mondéjar, que Ticknor fait vivre vers 1770, et que la Biographie de P. Didot fait mourir « après 1775 ».

4. Adv. XIV, XVIII, XXV, XI, XV, XXII, XXIII.

5. *Ide.* I, XXIV.

miramamolin, le miramamolin d'Afrique, indépendant du calife de Cordoue, ce qui serait une erreur, le premier miramamolin d'Afrique n'ayant commencé à régner qu'en 788¹. Or, Mariana a pris soin de dire que le souverain de tous les Mahométans était Ulit, qu'il se donnait le titre de miramamolin, et que Muza gouvernait l'Afrique en son nom : il ne peut donc désigner qu'Ulit, c'est-à-dire le calife de Cordoue, par ce mot de *miramamolin*, par lequel le désignent également Rodrigue de Tolède et la Chronique générale. De même, lorsque Mariana dit que les villes d'Espagne laissées à elles-mêmes nommaient des gouverneurs, qui ne relevaient d'aucun prince et qui, pour cette raison, sont appelés, par certains historiens, des *rois*, c'est des Espagnols qu'il parle, et non des Arabes, comme se l'imagina son censeur².

Des conjectures qui lui paraissent mal fondées étaient pourtant légitimes. Il reproche à Mariana de supposer sans preuves que beaucoup d'Espagnols passèrent spontanément aux Maures lors de l'invasion³ : or, non seulement ce que dit Rodrigue « *donec ad se cognati et complices ex Hispania aduenerunt* », permet de le supposer, mais ce qu'il rapporte par la suite des fils de Witiza, de Mogeit et des chrétiens qui conseillaient Muza, enfin de « ceux qui, avec Julien, s'emparent de Cordoue par surprise »⁴, autorise parfaitement l'assertion de Mariana. Il se demande où notre historien a pris le portrait peu flatteur qu'il trace de Munuza, le gouverneur de Gijon : « On ne voyait d'humain en lui que la forme et l'apparence, ni de chrétien que le nom et l'attitude extérieure » ; et pourquoi il qualifie de déshonnête la passion de ce fonctionnaire pour la sœur de Pelage alors que « *era el intento de Munuza casarse* »⁵. Ce que dit Rodrigue est pourtant assez clair : Munuza était chrétien⁶, mais « *arabibus foederatus* » ; épris de la sœur de Pelage, il fait à celui-ci ses protestations d'amitié, le charge d'une ambassade à Cordoue, et profite de son absence... « *procurante quodam liberto sibi sororem Pelagii copulauit*. » Mondéjar veut que ce soit pour le bon motif. Mariana est peut-être plus clairvoyant en traitant Munuza comme il fait. De l'*advertencia* faite à son sujet, il ne reste que ceci d'exact, c'est qu'on ne voit pas à quel propos Mariana déclare que « selon l'habitude des hommes partis de rien et vite arrivés, Munuza ne savait pas être maître de lui dans la prospérité » ; aucun auteur ne traite ce personnage de parvenu : évidemment, Mariana aura induit qu'un fonctionnaire aussi opportuniste devait être

1. *Adv.* III. Mariana, VI, 22.

2. *Adv.* XVII. Mariana, VI, 24.

3. *Adv.* VI. Mariana, VI, 22.

4. III, 18, 19, 22 et 23.

5. *Adv.* XXX. Mariana, VII, 1.

6. Le texte de Beale porte : « ... *prefectus quidam Munuza nomine, christianus quidem*... » Que Mariana ait mis la virgule avant *nomine*, quoi d'étonnant ? Le contexte ne l'y engageait-il point ?

arrivé très vite, et avait dû partir de très bas. Au surplus, ce qui scandalise surtout le marquis érudit, c'est qu'on parle mal d'un gouverneur, « ofendiendo su calidad. » Nous revenons avec lui à Mantuano.

Mondéjar généralise d'ailleurs contre Mariana ce grief. Il lui fait un procès de tendance, en l'accusant de toujours incliner vers les versions les plus défavorables pour les personnages et particulièrement les princes dont il parle : ainsi, en ce qui concerne Charles Martel, qui passe, aux yeux de certains, pour le bâtard de Pépin d'Héristal, alors que Frédégaire le dit fils d'Alpaida, seconde femme de Pépin, Mariana a choisi la première de ces deux opinions¹. Mais, en admettant que notre auteur ait affecté cette espèce de pessimisme historique, la question n'est-elle pas, avant tout, de savoir s'il peut invoquer des témoignages suffisants?

Mondéjar accuse Mariana d'erreur, alors que celui-ci a pour lui un texte sérieux. Mariana, dit-il en substance, traduit le mot arabe *Al gecirah* par *las islas*, comme s'il y avait des îles dans le détroit, alors que le mot désigne pour les arabes le *mons Calpe*; et cette méprise l'entraîne à supposer deux expéditions des Maures en Espagne, l'une qui aurait été dirigée sur les « *islas y marinas cercanas de España* », l'autre sur le *mons Calpe*². Mais c'est à Rodrigue de Tolède que Mariana emprunte cette double expédition, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte³.

Il prétend que ni les quatre chroniques anciennes (l'*Albeldense* et les Chroniques d'Alphonse III, de Sampiro et de Pelayo), ni Rodrigue de Tolède, ni Luc de Tuy, ni la Chronique générale, ni Alphonse de Carthagène, ne parlent de ce Sancho ou Iñigo que Mariana dit avoir été envoyé par le roi Rodrigue contre Taric; il ajoute que c'est à Rodrigo Sánchez et au *Valerio de las historias* que ce « *fabuloso suceso* » est emprunté⁴. Or Rodrigue de Tolède est bien ici la source de Mariana, qui, comme lui, fait de cet Iñigo le cousin de Rodrigue⁵. Mondéjar veut que tout le chapitre où Mariana raconte la défaite du roi Rodrigue⁶ soit copié du pseudo Abentarique de Miguel de Luna. Or nous y retrouvons tout simplement ce que raconte le même Rodrigue de

1. Adv. XXVII. Mariana, VII, 1.

2. Adv. V et VII. Mariana, VI, 22.

3. « Et iste fuit primus aduentus Arabum citra mare et applicuerunt ad insulam citra mare, quae ab eius nomine dicitur Gelzirat Tarif. » (Rodr. III, 18.) « Conueniunt ad montem qui ab illo mauro Gebel Taric nuncupatur. » (III, 19.) Le chapitre dans lequel se trouve le second de ces deux passages est d'ailleurs intitulé : *De secundo introitu Arabum in Hispaniam*.

4. Adv. IX. Mariana, VI, 22.

5. « Misit contra eos sobrinum suum nomine Eneconem, qui cum iis saepius dimicans, saepius fuit victus, & ad ultimum interfectus. » (III, 19.) Sánchez dit : « *Santium nepotem suum mittit, qui victus & interfectus est.* » (II, 37).

6. VI, 23. Adv. X.

Tolède : Tarif et Julien retournant en Afrique, auprès de Muza, qui leur donne une armée plus considérable et retient en otage le comte Ratila (*Requila*, dit Mariana¹) ; Rodrigue réunissant plus de cent mille combattants, mais tous incapables de tenir les armes ; huit jours d'escarmouches ; la bataille décisive livrée le dimanche « quinto idus mensis Xael », dit Rodrigue de Tolède, le neuf de Xavel ou Sceval, dit Mariana ; le roi Rodrigue, la couronne d'or sur la tête, avec des vêtements tissus d'or, monté sur un char d'ivoire (lequel était tiré par deux mules, aurait pu ajouter Mariana en suivant le Tolédan) ; le nom du cheval Orelia, sur lequel s'enfuit le roi ; les insignes et les vêtements de celui-ci retrouvés près du Guadalate ; l'inscription de Viseo enfin. Mariana ne s'éloigne de son modèle qu'en ce qu'il ne fait trahir l'armée chrétienne que par Oppas, frère de Witiza, au lieu de la faire trahir par les deux fils de Witiza.

Il est incompréhensible que Mondéjar n'ait pas trouvé davantage dans Rodrigue de Tolède les détails qu'il accuse Mariana d'avoir inventés² sur la discorde de Muza et Tarif (Taric dans Rodrigue), et les comptes que le premier fait rendre au second. Il se demande aussi d'où Mariana a appris que Muza était vieux lors de l'invasion³ : la chose n'était pourtant pas difficile à conclure du stratagème que raconte Rodrigue : les chrétiens assiégés dans Mérida étaient sur le point de se rendre ; ils envoient à Muza des parlementaires, qui, lui voyant des cheveux blancs⁴, se persuadent et persuadent aux leurs qu'il n'a pas pour longtemps à vivre, et que par conséquent il faut temporiser ; mais le Maure a compris : le surlendemain, les assiégés demandant une nouvelle entrevue, il se teint les cheveux en noir, et cette fois les parlementaires stupéfaits décident leurs concitoyens à se rendre.

Au reste, Mondéjar n'admet pas que Mariana introduise dans son récit des détails qui ne sont pas dans les « quatre Chroniques ». Et c'est pourquoi il rejette tout ce chapitre XXV du livre VI. La Chronique de Silos ne trouve même point grâce devant lui, puisqu'il blâme notre auteur de lui avoir emprunté l'histoire du comte Julien et de la Cava, qu'elle aurait empruntée elle-même, ainsi du reste que Rodrigue de Tolède, Luc de Tuy et la Chronique générale, aux *cantares* arabes, mais dont ne parlent ni Isidore, ni l'*Albeldense*, ni la Chronique d'Alphonse III⁵. Il n'admet pas qu'on relate, après Rodrigue, « este cuento de Munuza », qui n'est ni dans les Chroniques d'Alphonse III et de Sampiro, ni dans l'*Albeldense*⁶. Or, sans doute, il était prudent

1. D'après le texte même de Rodrigue, au c. 17 : « Recilam comitem Tingitaniae. »

2. VI, 25. *Adv.* XX. Voir Rodrigue, III, 23.

3. « ... procuraua aplacar el animo y la saña de aquel viejo. » (VI, 25.)

4. « ... viri canitiem attendentes. » (III, 23.)

5. *Adv.* II.

6. *Adv.* XXXI.

de considérer les « quatre anciennes Chroniques » comme les seuls « matériaux sûrs qui restent sur la ruine de l'Espagne et les trois siècles postérieurs »¹; et encore dans ces mêmes matériaux y en a-t-il déjà de falsifiés: mais doit-on rejeter ce qu'on trouve en outre dans Rodrigue, qui a pu disposer de chroniques perdues depuis? Et, en tout cas, Mariana y était-il tenu? S'il avait voulu écrire une *Historia critica*, il aurait eu à résoudre la question des sources de cet auteur, à rechercher, par exemple, s'il n'avait pas suivi dans son *Historia Arabum* le maure Rasis, ce que suppose Pellicer, et ce qu'ignore Mondéjar lui-même². Mais dans un ouvrage du xvi^e siècle qui n'a pas d'autre prétention que de vulgariser l'histoire nationale, s'étonnera-t-on qu'une pareille question préalable n'ait pas été posée?

Et au surplus Mariana a soin de présenter au lecteur sous le bénéfice d'inventaire les détails empruntés à Rodrigue; il offre aussi la relation de Rasis, qui, note-t-il, diffère quant au temps et quant à la manière, c'est-à-dire en somme du tout au tout³. Or c'est là sa méthode habituelle, comme il nous sera facile plus loin de nous en rendre compte.

Assurément, nous ne contesterons pas que, parmi les deux cent quatre *Advertencias* du marquis, plus d'une ne soit justifiée, par exemple celle qui concerne la bataille de Clavijo et le Vœu de saint Jacques, dont ne fait mention aucune des chroniques antérieures à Luc et à Rodrigue⁴. Mariana, qui donne intégralement, à la fin de son *De aduentu*, le texte de ce prétendu Vœu, ne paraît nullement en avoir suspecté l'authenticité⁵. Mais Morales n'avait rencontré dans ce document qu'une difficulté chronologique, qu'il avait résolue par l'addition d'un X⁶. Mariana n'était pas novateur, il l'avouait; et, sans doute, n'avait-il pas suffisamment étudié la question pour s'insurger contre une tradition dont la ruine entraînait les plus graves conséquences pratiques.

Mais la critique la plus grave de Mondéjar, c'est bien, semble-t-il, celle qui concerne l'attitude de Mariana vis-à-vis d'Annius et d'Ocampo. Nous avons déjà dit qu'il l'accuse d'une façon générale d'avoir suivi presque toujours sans les contrôler Garibay et « algunos otros escritores modernos »⁷. Le reproche se précise ici. Après avoir stigmatisé comme il convient « l'audace » de Florian, il déclare que celui-ci a été

1. *Adv.* II.

2. *Adv.* XVI.

3. « Esto dize el Arçobispo don Rodrigo. El moro Rasis discrepa en el tiempo, y en la manera. » (VI, 25.)

4. *Adv.*, CLVII. Voir dans le t. IV des *Memorias de la R. Acad. de la Historia*, la *Nueva demostración sobre la falsedad del privilegio del rey D. Ramiro I*, par J. Ant. del Camino.

5. C. 13, p. 26-7.

6. XIII, 54, § 3. « Se quedo vn diez en el lintero, » dit Mariana, qui s'inspire évidemment de cette correction. (VII, 13.)

7. Voir p. xii.

reproduit « presque entièrement » par Garibay, ce qui est vrai, et par Mariana, ce qui, nous allons le voir, est faux, sinon « presque entièrement », du moins en grande partie¹. A la vérité, l'érudit marquis ajoute que Mariana a eu la précaution de dire et répéter « *plura transcribo quam credo* », ce qui sauve déjà quelque peu la réputation de l'historien comme critique; mais il fallait ajouter aussi que la bonne moitié des inventions dont il s'agit sont rejetées par le même Mariana, et c'est ce que nous allons faire avec preuves à l'appui. Disons d'abord que Gregorio Mayans y Siscar, avec sa légèreté habituelle, s'est laissé convaincre par l'auteur des *Advertencias* qu'il nous a rendu le service d'éditer. Lui aussi déclare que Mariana a fait des emprunts au pseudo-Bérose et à son « *componedor i comentador* », Anniius. Il lui trouve d'ailleurs une excuse dans le titre même du chapitre qui contient ces impostures, « *De los Reyes fabulosos de España*. » Et, en effet, si Mariana désigne ainsi les rois d'Annius, c'est donc apparemment qu'il n'y croit pas. Au lieu de jeter un coup d'œil sur le contenu de ce chapitre, Mayans, qui, sans doute, ignorait ce que pèse le pavé de l'ours, s'est contenté, lui, admirateur de Mariana, de répéter comme un écho ce qu'avait dit Mondéjar². Et telle est la malchance qui semble s'être attachée à notre auteur : quelqu'un a bien reconnu qu'il traite Bérose avec mépris, c'est Godoy³; mais le même Godoy, nous l'avons dit, lui impute en revanche des emprunts à Luitprand, et paraît considérer comme indubitable sa participation, révoquée pourtant en doute par les éditeurs de Valence, à l'édition de 1623. Nous n'avons pas à revenir sur la question des Fausses Chroniques; ce qu'il nous faut examiner, c'est ce qu'on retrouve d'Annius et d'Ocampo dans l'Histoire d'Espagne.

II

C'est précisément à propos de Bérose, d'Annius de Viterbe⁴ et de ceux qui, par crédulité ou par calcul, ont reçu l'un et l'autre comme des autorités, que Mariana fait sa profession de foi et trace sa ligne de conduite comme historien. S'inspirant avec bonheur du début des *Anales* de Zurita, il commence par comparer les auteurs de cette espèce à ces géographes de fantaisie qui décrivaient des régions tout à fait inconnues en y mettant des montagnes inaccessibles, des lacs immenses ou des déserts, soit glacés, soit torrides, ou qui dessinaient

1. « *Siguiéronte casi en todo Garibai, i Mariana, aunque con la cautela el ultimo de repetir muchas veces *plura transcribo quam credo*.* » (*Noticia y juicio*, § III.)

2. *Prefacion aux Adv.* de Mondéjar, p. ix.

3. Voir plus haut, p. xii.

4. Sur Anniius, voir *Les Histoires générales*.

sur les cartes des êtres monstrueux ou extravagants. « Ils font cela avec d'autant plus d'assurance qu'ils savent bien que personne ne pourra les convaincre de mensonge. La même chose semble être arrivée à beaucoup d'historiens, tant espagnols qu'étrangers : là où manquait la lumière de l'histoire, là où l'ignorance de l'antiquité mettait comme un voile sur nos yeux et empêchait de connaître des choses si anciennes et si complètement oubliées, ils ont éprouvé le désir d'illustrer et d'ennobler les peuples dont ils écrivaient les actions ; ils ont cherché à donner plus d'agrément à leur œuvre et surtout à éviter les lacunes dans la série des temps, à y répandre l'éclat et le lustre de grandes choses et de hauts faits ; ils ont ainsi inventé quantité de contes et de fables. On dira qu'il est bien permis, en mélangeant un peu de faux au vrai, de rendre encore plus illustres qu'elles ne sont les origines de sa nation ; et s'il est une nation qui peut user de cette liberté, c'est bien la noble Espagne. D'accord, pourvu qu'on n'aille pas inventer, pour les transmettre à la postérité, d'in vraisemblables fondations de villes, des dynasties de tous ignorées, des noms mal forgés et autres monstruosités du même acabit empruntées aux contes de bonnes femmes ; pourvu qu'on s'abstienne d'enlaidir par une multitude de mensonges la simple beauté de la vérité et qu'on n'offre pas aux regards ténèbres et faussetés au lieu de lumière. Nous sommes bien résolu à ne pas agir de la sorte, — malgré toute l'indulgence que nous pourrions attendre, puisque nous ne ferions que marcher sur les traces de nos prédécesseurs ¹. »

On ne peut, du reste, parler plus clair qu'il ne fait du Bérosee d'Annius : « Encore moins pensons-nous mettre en vente les rêveries du livre paru depuis peu sous le nom de Bérosee, qui a fait broncher et se tromper plus d'un auteur : livre composé de fables et de mensonges et dû à un homme qui voulut, ne se fiant pas à son propre talent, autoriser ses élucubrations par une marque de fabrique autre que la sienne, comme font certains marchands, indignes du nom de marchands, pour faire accepter leurs produits. Mais il ne sut pas dissimuler convenablement son artifice, car ce qu'il dit manque de suite et de concordance, et le début, le milieu, la fin ne sont pas tellement bien reliés ni agencés qu'on ne puisse apercevoir la trace de la fourberie, surtout à la lumière des écrivains anciens, lumière bien rare sans doute, mais lumière enfin ². »

Avec quel bon sens Mariana a mis ici le doigt sur le point faible de la trame ourdie par Annius ! Affirmations contradictoires, gauchement ajustées et s'emboîtant fort mal, voilà ce qui aurait dû faire réfléchir Florian, si Florian avait été de bonne foi, quand il voyait le Viterbien dériver à la fois du nom d'« Hispalus » et de celui d'« His-

1. I, 7.

2. *Ibid.*

panus » le nom d'*Hispania*¹, ou, des « Thusci », faire des « Siculi », qui « plus exactement » étaient des « Sicani » : imbroglio dont l'objet était de faire dire à Denys d'Halicarnasse, en dernière analyse, que c'étaient les Viterbiens qui avaient fondé Rome. La manœuvre d'Annius pour en venir à ses fins sur ce point, l'essentiel peut-être pour lui, est une sorte de chassé-croisé. Nulle part il ne dit ni ne fait dire à ses auteurs la conclusion fondamentale à laquelle il tend : au lecteur de la démêler à travers le tissu enchevêtré de ses commentaires : « ni habla seguidamente », procédé que devait reprendre avec talent cet autre maître faussaire qui eut nom Román de la Higuera.

Mariana a fort bien reconnu encore une autre ruse familière à Anniius et dont sut habituellement user le même Higuera : celle qui consiste à entremêler dans l'absurdité et l'impudence de ses assertions, comme on ajoute au vulgaire coton quelques fils de soie qui trompent le client, des citations authentiques, des remarques exactes, et surtout l'imposant témoignage des anciens. Plus d'un sera disposé à croire en effet, s'il n'y regarde de près, que Noela et Noega furent fondées par Noé, quand il verra que Pline, Strabon et Ptolémée mentionnent ces deux villes; elles sont bien anciennes, et alors, après tout, pourquoi celui qui les a fondées ne serait-il pas Noé ou « Noa qui et Ianus² », comme le dit si bien Anniius après Bérose³ ? Et puisque Pline enseigne, au chapitre XXI du livre V de son *Historia naturalis*, que les *Brygi* passèrent d'Europe en Asie où ils devinrent des *Phrygi*, ce que dit Anniius des « *Brygi* » espagnols, de leur roi « *Brygus* » n'est-il pas fort vraisemblable⁴ ? Mais de ce moyen de falsification, l'auteur de l'*Historia de España* n'est pas dupe⁵.

1. « *Hispalus à quo non dubium est & Hispalim urbem conditam... & Iota Hispania quasi Hispalia ab eius coloniis dicta* » (p. 174^a de l'édition d'Anvers, 1552). « *Quumque omnium concessu Hispania nomen acceperit ab isto nepote Herculis (c'est-à-dire Hispanus), consequens necessario est, ut ante hunc nouem præcedentium regum cognominibus appellata de more vetusto fuerit. .* » (p. 299^a). Voir p. 283, n. 1, ce que dit Mariana de cette incohérence.

2. P. 115^a.

3. P. 109^a, 114^e-d.

4. P. 295^e.

5. « *Assi que lo que nacio de la oficina y fragua del nueuo Beroso, que Noe despues de largos caminos venido a España, fue el primero que fundó a Noela en Galicia, y a Noega en las Asturias, es vna mentira hermosa y aparente por su antigüedad, y hazer Plinio, Estrabon y Ptolemeo mencion destos pueblos, y como tal invencion la desechamos...* » (I, 7, éd. de 1623.) « *Diose credito a esta mentira aparente, porque Plinio refiere pasaron de Europa los Brigas, y dellos cierta prouincia de Asia se llamo Phrygia: y como en España muchas ciudades se llamassen Brigas, como Mirobriga, Segobriga, Flauiobriga, imaginaron que en ella auia viuido y reynado algun Rey autor de las Brigas, y fundador de Troya y de muchas ciudades que tenian aquel nombre de Brigas en España. Como quiera que no fuesse necessario creer que los Brigas que passaron en Asia ouiessem salido de España. Ademas que Conon en la Biblioteca de Phocio dize que Mida fue Rey de los Brigas cerca del monte Brimio: los quales passados en Asia se llamaron Phrygos.* » (*Ibid.* Je corrige deux fautes, « las Brigas » et « Canon ».)

Encore moins l'est-il du procédé si en honneur depuis qu'il avait été érigé en système par Anniius : celui dont Nebrixa répandait les principes et étendait les applications, et dont Ocampo, respectueux des leçons du maître, consignait sans sourciller, dans sa « gran Obra », les merveilleux résultats¹ ; Le système, puisqu'il mérite ce nom, topo-étymologique, aussi simple que fécond, grâce auquel aucune ville, aucun village, aucune montagne, aucun accident géographique ne présentait plus, dans sa dénomination, de ces mystères onomastiques dont s'embarrasse encore la science moderne. D'où vient le nom de l'Èbre ? Du roi Iberus, répond Anniius. Le nom du Tage ? Du roi Tagus. Le nom de l'Idubeda ? Du roi Iubalda. Le nom de la Bétique ? Du roi Betus. N'est-ce pas admirable ? Il n'y a plus qu'à savoir, comme dit Mariana, d'où viennent les noms de ces rois eux-mêmes².

Précisément parce qu'il est systématique, ce procédé, qui nous paraît grossier, avait eu la vogue facile, « systématique » étant par un côté comme l'équivalent de « simple », et, par un autre, celui de « scientifique ».

Mariana n'est pas le premier qui rompit le charme et se moqua du fantôme. Déjà Raphaël Maffei (le Volaterran), mort en 1522, avait exprimé de fortes réserves sur le compte de Bérose. Dès 1522 le philosophe Luis Vives et, en 1552, Juan de Vergara avaient, en termes énergiques, qualifié son œuvre supposée. Une censure contre le Porcius Caton, le Bérose, le Manéthon et le Fabius Pictor d'Anniius, avait été écrite dès 1557 par le Portugais Gaspar Barreiros, et publiée en portugais l'année 1561, en latin quatre ans après. C'était un travail remarquable pour l'époque, et qui, certainement, dut être pour quelque chose dans la ruine du crédit d'Anniius. Le grand théologien Melchior Cano et le grand humaniste Antonio Agustín avaient appuyé de leur autorité ces revendications de la décence et de la vérité³.

Les historiens espagnols n'avaient pas manifesté à l'égard des « découvertes » de ce dernier la même méfiance. Ocampo, en 1543, les avait amplement utilisées et même y avait ajouté des inventions personnelles⁴, qu'Anton Beuter, en 1546, et Pedro de Medina, en 1548,

1. Voir *Les Histoires générales*.

2. « Auer despues de Brigo, reynado Tago (como lo dizen los mismos) es a proposito de dar razon, porque el rio Tajo se llamó assi : y en vniuersal pretenden que ninguna cosa aya de algun momento en España, de cuyo nombre luego no se halle algun Rey, y esto para que se de origen cierta de todo, y se señale la deriuacion y causa de los nombres y apellidos particulares, como si no fuesse licito parar en las mismas cosas, sin buscar otra razon de sus apellidos : o fuesse vedado passar adelante, y inquirir la causa y deriuacion de los sagrados nombres que ponen a los Reyes... » (I, 7.)

3. Voir *Les prédécesseurs de Mariana* et *Les Histoires générales*.

4. Voir *Les Histoires générales*.

avaient plagiées sans scrupule, et que Garibay, en 1571, reproduisait avec complaisance¹. Morales s'était arrangé pour n'avoir pas à publier son sentiment². Le Français Mayerne Turquet est le premier des historiens de l'Espagne qui rompe avec la tradition. Dans son *Histoire générale d'Espagne*, publiée en 1587, il reproduit bien la liste des rois d'Annius, mais sous réserves³.

Le premier qui, sans ménagements et d'une façon nette, ait osé dire dans une *Histoire générale d'Espagne* que nul auteur « approuvé », c'est-à-dire reconnu comme authentique, ne parle des rois Iberus, Iubalda, Brygus, Tagus, Betus, est le jésuite Mariana⁴.

Disons tout de suite que, des vingt-quatre rois d'Annius, il rejette également Sycorus, Sicanus, Siceleus, Lusius⁵, Testa, Romus, Palatuus, Cacus et Erytrus⁶. Quant au dernier de la série, Mellicola, autrement dit Gargoris, il semble l'accepter, au moins sous ce dernier nom, Justin l'ayant mentionné⁷. Ce Gargoris forme en effet, avec Abis, nommé aussi par Justin, le chaînon par où Annus rattache ses fictions à l'histoire authentique, sinon réelle. De plus, le surnom *Mellicola*, dont Annus affuble Gargoris, a été évidemment tiré de ce que Justin

1. Voir *Les prédécesseurs de Mariana*.

2. Voir *ibid.*

3. Voir *ibid.*

4. On vient de voir ce qu'il pense de Brigus et de Tagus. Voici pour les trois autres : « Ni queremos recibir lo que añade el dicho libro, que el río Ebro se llamó Ibero en latín, y toda España se dixo Iberia, de Ibero hijo de Noe... Ni es de mayor crédito lo que dizen que Idubeda, hijo de Ibero, dio su nombre al monte Idubeda..... De la misma forma y jacz es lo que añaden, que Beto successor de Tago, dio nombre a la Betica... » (I, 7.) Sa conclusion, en ce qui concerne ces rois, est catégorique : « Esto baste de los Reyes fingidos y fabulosos de España : de quien me atreuo a afirmar, no hallarse mencion alguna en los escritores aprobados, ni de sus nombres, ni de su reynado. » (*Ibid.*)

5. « De la misma manera no queremos recibir los que nuestras historias modernas cuentan entre los Reyes de España ; es a saber, Sicoro, Sicano, Siceleo y Luso : pues en las antiguas historias ningún rastro de ellos se halla, de sus hechos ni de sus nombres. » (I, 10.) Il se trompe en ce qui concerne Sicanus : « Sicaniae diu ante Troiana bella Sicanus rex nomen dedit, advectus eum amplissima Iberorum manu : post Siculus Neptuni filius. » (Solín, 5, § 7, éd. Mommsen.)

6. « ... si ya no queremos en lugar de historia, publicar los sueños y desuorios de algunos escritores modernos : que de nuevo tornan a forjar otros nuevos nombres de Reyes de España, sin mejor fundamento que los de arriba. Estos son Testa, que hazen fundador de cierta poblacion llamada así mismo Testa, autor y principio de los Contestanos... dizen otrosí, fue natural de Africa, y llegó no se por que caminos a ser Rey y señor de España. Otro es Romo, al qual hazen fundador de Valencia... El tercero Rey que nombran es Palatuo, de quien dizen se llamaron los pueblos Palatuos : y tambien la ciudad de Palencia tomó este nombre del suyo, dado que muy distante de donde era el asiento de aquella gente dicha Palatuos antiguamente, que cahia cerca de Valencia. Añaden que este Palatuo echó a Caco de la possession y reyno de España... Deste jacz es el Rey Erythro, fingen vino de allende el mar Bermejo, que se llama tambien el mar Erythro, y aun quieren que de su nombre se le pego a la isla de Cadiz el nombre que antiguamente tuvo de Erythrea. » (I, 11.)

7. « El postrero en el cuento destes Reyes, es Mellicola, que por otro nombre se llamó Gargoris : mas deste en particular haze mencion el historiador Justino. » (*Ibid.*) Cf. Justin, XLIV, 4.

dit de celui-ci : « Mellis colligendi usum primus inuenit. » C'est ce qui explique que Mariana ne le rejette pas catégoriquement.

Restent Tubal, le premier de la liste, et les Géryons (avec Osiris), Hercule, Hispalus, que Mariana se refuse à distinguer d'Hispanus¹, Hesperus, Atlas et Siculus, dans lequel il reconnaît Sicorus². Restent également un certain nombre de personnages comme Electra, Corythus, Dardanius, Jasius. On pensera peut-être qu'il eût été bien inspiré de classer aussi tous ces princes dans son chapitre « de los Reyes fabulosos de España », et parmi ces « contes de bonnes femmes » qu'il déclare mentionner uniquement pour ne pas avoir l'air de tourner un fossé où de très doctes sont tombés³. Pourtant, s'il a eu la franchise de dire bien haut son avis sur des impostures qui déshonoraient l'historiographie espagnole, ce n'est sans doute pas le courage qui lui a manqué pour aller jusqu'au bout et sauter hardiment par dessus le fossé. Examinons la question et voyons si, comme le veut Godoy⁴, l'on peut accuser notre auteur d'inconséquence.

Que Tubal, fils de Japhet, ait peuplé l'Espagne, c'est ce que nul auteur ancien n'affirme littéralement. Josèphe, dans ses *Antiquités Judaïques*, dit « que Thobel, fils de Japhet, assigna une région aux Thobelien, qui sont à présent les Ibères »⁵; mais qui prouve qu'il ait entendu par Ibères les Ibères de la péninsule hispanique? Il pensait sans doute, suppose-t-on généralement aujourd'hui, aux Ibères qui vivaient au sud du Caucase. Quoi qu'il en soit, saint Jérôme a accepté la première hypothèse, sans d'ailleurs appuyer l'assertion de Josèphe telle qu'il la comprend, bien au contraire, puisqu'il remarque que la tradition hébraïque faisait de Thubal le père des *Itali*⁶. Isidore de

1. « Lo que algunos dizen, que Hispalo dexó vn hijo, por nombre Hispano, el qual aya reynado muerto su padre, no lo recebimos, ni tiene probabilidad alguna, antes entendemos que a vn mismo hombre diuersos escritores llaman con ambos nombres, vnos Hispalo, otros Hispano: pues el nombre de Hispania y su deriuacion se atribuye a entrambos, y los que ponen el vno, ninguna mencion hazen del otro, fuera de solo Beroso, cuyas fabulas poco antes desechamos, no solo como tales, sino tambien como malforjadas y compuestas. » (I, 9.)

2. « A Siculo entiendo yo que llama Justinó Sicoro. Esto se auisa, porque a ninguno engañe la diferencia del nombre, para pensar que Siculo y Sicoro sean des Reyes diuersos y distintos. » (I, 11.)

3. « Todo esto, y los nombres destos Reyes, tales quales ellos se sean, ni se debian pasar en silencio, como quien rodca algun fosso o pantano, que no se atreue a passar, donde no solo gente ordinaria, sino personas muy doctas han tropecado y caydo: ni tampoco era justo aprouar lo que siempre hemos puesto en cuento de hablillas y consejas. » (*Ibid.*)

4. « ... rechaza unos cuantos reyes fabulosos y acepta los demas, y era concesion bastante à la critica para lo que conllevaban los tiempos, en que no se toleraba historia que no arrancase por lo menos de Noe. » (P. 255.)

5. « Κατοικίει δὲ καὶ Θόβηλος Θεβήλους, οἵτινες ἐν τοῖς νῦν Ἰβηρες καλοῦνται. » (*Ant. jud.*, éd. Bekker-Naber, I, 134.) Ces Ἰβηρες sont ailleurs nommés avec les Ἀλεβανὸι (XVIII, 97) de la mer Caspienne.

6. « ... Thubal, quos idem (Iosephus) Iberos vel Hispanos, Hebraei Italos suspicantur. » (*Comm. in Ezech.*, c. 38; cf. c. 32; *Patr. l.*, t. XXV, col. 356 et 313.)

Séville, ayant reproduit à peu près ce que dit S. Jérôme¹, on comprend qu'il soit devenu un dogme, pour les Espagnols, de croire qu'ils avaient pour ancêtre ce Tubal. Depuis Rodrigue de Tolède jusqu'à Mariana, pas un historien, si ce n'est Carbonell, qui, du reste, ne rejette *Tubal* que pour accepter *Iubal*², n'a révoqué la chose en doute ni donné un autre commencement à l'Espagne. Anniius, qui troubla si profondément, sur le reste des antiquités hispaniques, les traditions consacrées par la Chronique générale, respecta ce Tubal ou Iubal, dont il fit même comme la pierre angulaire de son édifice. Peut-on, après cela, tenir rigueur à Mariana, et suspecter sa critique parce qu'il entame son récit en déclarant que « Tubal, fils de Japhet, fut le premier homme qui vint en Espagne, comme assurent des auteurs très graves »³? Que dire, si, de nos jours, un érudit comme le P. Fita, par la comparaison des idiomes basque et géorgien, c'est-à-dire des idiomes de l'« Ibérie occidentale » et de l'« Ibérie orientale », a été amené à poser de nouveau la question de parenté entre les Ibères du Caucase et ceux d'Espagne, et à fournir les éléments d'une solution affirmative⁴? Les textes ne manqueraient même pas en faveur de la colonisation de la Géorgie par les Ibères d'Espagne.

En disant que Justin « affirme que du nom d'Hispalus a été tiré le nom de l'Espagne, en latin *Hispania*, et cela en changeant seulement une seule lettre »⁵, Mariana s'en rapportait sans doute à un texte défectueux, les textes édités le plus récemment portant *ab Hispano* et non *ab Hispalo*⁶. Il attache, du reste, peu d'importance au choix entre les deux formes de ce qu'il considère comme un même nom⁷, se refusant à faire d'Hispanus le fils d'Hispalus, comme avaient fait Anniius et Ocampo. En tout cas, cet Hispanus ou Hispalus était autorisé par Justin, donc par Trogue Pompée. Et Isidore de Séville consacre l'assertion de Justin en la reproduisant⁸.

Qu'Hesperus, chassé par son frère Atlas, ait gouverné l'Italie et ait donné à cette péninsule son nom comme il l'avait donné à l'Espagne, Servius l'atteste dans son Commentaire sur Virgile⁹, et cela d'après Hygin. A son tour, Atlas a dû régner en Espagne, puisqu'il en chassa son frère. Voilà encore deux rois garantis par un auteur, sinon inatta-

1. *Etymol.*, IX, 2, § 29.

2. Ch. 1 de ses *Chroniques de Espanya*.

3. I, 1; cf. I, 7.

4. Voir le Discours de réception du P. Fidel Fita à l'Academia de la Historia (1879).

5. I, 9.

6. « Ab Hispano Hispaniam cognominaverunt. » (XLIV, § 1, éd. Ruehl.)

7. Cf. p. 285, n. 1.

8. « Postea ab Hispalo Hispania cognominata est » (*Etymol.*, XIV, 4, § 28).

9. « Italia Hesperia dicitur a fratre Atlantis, qui pulsus a germano Italiam tenuit eique nomen pristinae regionis imposuit, ut Hyginus docet » (I, § 30, éd. Thilo et Hagen); «... ab Hespero, Hispaniae rege » (III, 163).

quable, du moins ancien, et Mariana avait bien le droit de leur faire une place dans son Histoire¹.

Qu'une fille d'Atlas, nommée Electra, mariée à Corythus, roi d'Italie, ait eu deux fils, Dardanus et Jasius (ou Jasion)², c'est ce que Denys d'Halicarnasse, Diodore, Hygin, Servius proclament avec ensemble. Là où ils diffèrent, c'est dans la question de paternité, qu'ils résolvent différemment. Les trois premiers accordent aux deux frères l'honneur d'être fils de Zeus-Jupiter³. Le quatrième, qui paraît d'abord du même avis⁴, réflexion faite, nous avertit qu'il faut distinguer, et que seul Dardanus, le fondateur de Troie, a droit à cet honneur⁵. Un interpolateur va jusqu'à le refuser à l'un comme à l'autre des deux frères, faisant en revanche de leur père effectif, Corythus, le fils de Jupiter⁶. Cette information, la plus décente, est celle que reproduit Mariana, qui fait de Corythus, mari d'Electra et gendre d'Atlas, le père de Jasius comme de Dardanus, sans se préoccuper de l'origine jupitérienne. Que ce Corythus ait régné en Italie, c'est ce qui résulte des notes du même Servius, qui atteste encore que Dardanus, né en Italie, en Toscane, dans la ville de Corythus (dont le nom était aussi celui de son père)⁷, partit de cette dernière ville pour aller fonder Troie⁸, bien que d'autres le fassent venir de Samothrace, ajoute un interpolateur⁹. Un interpolateur encore déclare que le futur fondateur de Troie fut contraint par le sort ou par la fortune de quitter l'Italie¹⁰, et peut-être Servius indique-t-il la raison en disant que Dardanus avait tué Jasius¹¹.

1. I, 10.

2. Mariana, I, 10 et 11.

3. « ὧν μίαν (une des Atlantides) μὲν Ἠλέκτραν Ζεὺς γαμέει, καὶ γεννᾷ παῖδας ἕξ αὐτῆς Ἰάσον καὶ Δάρδανον. » (Denys, I, 61, § 2 éd. Jacoby.) « ... λέγουσι παρ' αὐτοῖς τοὺς ἕκ Διὸς καὶ μίαν τῶν Ἀτλαντίδων Ἠλέκτρας γενέσθαι Δάρδανόν τε καὶ Ἰασίωνα καὶ Ἀρμονίαν. » (Diodore, V, 48, § 2, éd. Vogel.) « Iouis filii... Dardanus ex Electra, Atlantis filia. » (Hygin, *Fabula* CLV éd. Bunte.) « Iasionem, Iouis filium ex Electra, Atlantis filia. » (*Fabula*, CCL.)

4. « Ex Electra et Iove Dardanus Iasiusque nati sunt : Dardanus autem auctor est Troiae. » (I, 380.)

5. « Juppiter cum Electra, Atlantis filia, Corythi regis Italiae uxore, concubuit. Sed ex Iovis semine natus est Dardanus, ex Corythi Iasius » (VII, 207; cf. VIII, 130, 134; IX, 10); « Dardanus et Iasius fratres fuerunt Iovis et (Iovis et est interpolé) Electrae filii : sed Dardanus de Iove, Iasius de Corytho procreatus est » (III, 167).

6. « Alii dicunt utrumque ex Corytho, Iovis filio, procreatos. » (III, 167.)

7. « Corythus est et civitas Tusciae, et mons et rex, pater Dardani. » (X, 719.)

8. « ... Corythum, Tusciae civitatem unde Dardanus fuit » (I, 380); « ... dicono Dardanidae ostendit Italian, unde Dardanus fuit » (III, 94); « Italia, unde Dardanus venit » (III, 95); « Dardanus Iovis filius et Electra, profectus de Corytho, civitate Tusciae, primus venit ad Troiam et illic parva aedificia collocavit » (III, 104); cf. I, 235; VII, 367; VIII, 37.

9. « ... alii de Samothracia ad memorata loca venisse dicunt. » (II, 325.)

10. « Dardanus ex Iove et Electra, Atlantis filia, genitus de Italia sorte abire compulsus, agros Troicos petit ibique Dardanum oppidum in regione Dardania collocavit. » (VIII, 134.)

11. « Postea Iasium dicitur Dardanus occidisse. » (III, 167.)

Diodore rapporte¹ ce qu'il lisait dans Timée et dans d'autres historiens anciens ou modernes, touchant le périple d'Europe qu'auraient accompli les Argonautes, remontant le Tanaïs (le Don) jusqu'à sa source, tirant leur navire jusqu'à un autre fleuve (la Duna?) et revenant par l'Océan jusqu'à Gadès. L'impossibilité d'une telle expédition est-elle si certaine qu'il soit permis de reprocher à Mariana de l'avoir mentionnée²?

L'origine ibérienne des Sicanes est affirmée par Thucydide³ et par Denys d'Halicarnasse⁴, qui, visiblement, s'inspire de lui. Diodore nous apprend que telle était aussi l'opinion de Philistos le Syracusain, mais que Timée traite ce dernier d'ignorant⁵. Quoi qu'il en soit, Mariana⁶, comme Ocampo⁷, avait le droit de voir des Espagnols dans les Sicanes. Il y avait encore en faveur de cette thèse, outre une interpolation au commentaire de Servius sur l'Enéide⁸, un passage de ce commentaire lui-même⁹, d'où il appert de plus que les Sicanes d'Espagne seraient venus en Italie sous la conduite du chef Siculus; refoulés par les Aborigènes qu'ils avaient d'abord chassés, ils seraient passés dans l'île « voisine de l'Italie » qui aurait dès lors été nommée à cause d'eux *Sicania*, et à cause de leur chef, *Sicilia*¹⁰. Il est vrai que selon Hellanicos de Lesbos, ce *Siculus*, soit Σικελός, aurait été le chef d'une émigration d'Αῦστρονες, et, selon Philistos de Syracuse, de Ligures (Λίγυες)¹¹. Mais l'auteur de l'*Historia general de España* n'avait pas à mettre d'accord tous ces textes.

Sur tous les personnages et les faits qui viennent d'être énumérés, Mariana pouvait encore, on le voit, invoquer des autorités sinon indiscutables, au moins anciennes. Et qui sait quel fond de vérité un historien hardiment réactionnaire ne découvrirait pas dans les allégations de tous ces auteurs, y compris celles de Servius, y compris même celles que Diodore considère comme fabuleuses? Car notre critique a-t-elle à tenir compte du scepticisme de Diodore?

1. IV, 56, § 3.

2. I, 12.

3. VI, 2, § 2. Strabon (VI, 2, § 4) distingue les Sicanes des Ibères, mais il cite l'opinion d'Ephore qui faisait de ces derniers les premiers colons barbares de la Sicile.

4. I, 22, § 2.

5. V, 6, § 1.

6. I, 11.

7. I, 23. Il est intéressant de constater que l'hypercritique Masdeu défend l'opinion de ces deux auteurs (*Hist. crítica de España*, t. II, p. 124-39, et 303-11).

8. « Et Sicanos quidam ἀντόχθονας tradunt, quidam ex Iiberia profugos de nomine fluvii Sicoris, quem reliquerent, Sicaniam nominasse. » (I, 557.)

9. « Sicani autem secundum non nullos populi sunt Hispaniae a fluvio Sicori dicti. » (VII, 328.)

10. « Hi duco Siculo venerunt ad Italiam et eam tenuerunt exclusis Aboriginibus, mox ipsi pulsati ab illis quos pepulerant, insulam vicinam Italiae occupaverunt et eam Sicaniam a gentis nomine, Siciliam vero a ducis nomine dixerunt. » (*Ibid.*) Cf. encore Silius Italicus, XIV, v. 33-6 (éd. Bauer) et Sotin, cité plus haut, p. 284, n. 5.

11. Denys, I, 22, 3-5.

Voici maintenant ce qui est sujet à caution dans les chapitres consacrés aux Géryons, à Osiris, à Hercule, à Atlas et à Siculus.

Diodore de Sicile ne dit pas qu'Osiris, que certains identifiaient avec Bacchus-Dionysos¹, vint en Espagne : toutefois, puisqu'il déclare que ce dieu parcourut toute la terre en bienfaiteur², faisant connaître la culture et l'usage de la vigne, du blé et de l'orge, on pouvait bien en conclure que l'Espagne avait reçu, elle aussi, sa visite et ses faveurs. C'est sans doute ce que s'était dit Anniius, qui d'ailleurs n'insiste point³. Le meurtre d'Osiris par Typhon, son frère, son ensevelissement par Isis, sa sœur, sont racontés avec détails par Diodore⁴; mais du combat entre lui et Géryon, des honneurs rendus par lui à son adversaire vaincu et mort, de la remise du royaume d'Espagne aux trois fils de ce Géryon, placés sous la garde de bons et prudents tuteurs, on ne trouve rien chez cet auteur. D'autre part, celui-ci ne fait pas d'Hercule le fils d'Osiris, mais un parent qu'Osiris délègue au gouvernement du royaume d'Égypte en son absence⁵; il distingue par conséquent Hercule d'Horus, fils d'Osiris et d'Isis⁶. L'unique source à laquelle remonte le récit de Mariana touchant ces personnages est le commentaire d'Annius sur Bérose, et encore faut-il y joindre l'apport des fantaisies d'Ocampo⁷. Quant à Géryon, ce que dit Mariana de son surnom de « Chryseus », de ses richesses et de ses troupeaux, est garanti par Diodore, qui lui reconnaît trois fils; mais c'est Hercule, fils d'Amphitryon, non Osiris, que l'historien grec fait combattre avec lui⁸.

Pour Mariana, comme pour Ocampo, comme pour Anniius, l'Hercule qui par deux fois est venu en Espagne est l'Hercule lybien, Horus. A celui-ci donc sont attribuées les colonnes d'Hercule, qui, selon Diodore⁹, étaient l'œuvre du frère d'Eurysthée. Mais l'existence d'un temple de l'Hercule égyptien à Cadix, attestée par l'Espagnol Pomponius Mela¹⁰ et d'autres, n'autorisait-elle pas l'historien à iden-

1. « Καὶ τὸν μὲν Ὀσίριν μεθερμηνεύμενον εἶναι Διόνυσον. » (I, 13, § 5.)

2. « ... διανοούμενον ἐπελθεῖν ἅπασαν τὴν οἰκουμένην καὶ διδάξαι τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων τὴν τε τῆς ἀμπέλου φυτεῖαν καὶ τὸν σπέρρον τοῦ τε πυρίνου καὶ κριθίνου καρποῦ. » (I, 17, § 1.) « Τέλος δὲ τὸν Ὀσίριν πᾶσαν τὴν οἰκουμένην ἐπελθόντα τὸν κοινὸν βίον τοῖς ἡμερωτάτοις καρποῖς εὐεργετῆσαι. » (I, 20, § 3.)

3. « ... Nunc Osiridem monarcham ab Hispanis in Ægyptum reuertentem a Beroso discamus » (p. 162*); le Bérose dit d'ailleurs simplement : « Osiris in Ægyptum reuersus », et ne parle pas du séjour d'Osiris en Espagne (*ibid.*).

4. I, 21, § 2-8.

5. « ... καὶ στρατηγὸν μὲν ἀπολιπεῖν ἀπάσης τῆς ὑφ' αὐτὸν χώρας Ἡρακλέα γένει τι προσήκοντα καὶ θαυμαζόμενον ἀνδρεία τε καὶ σώματος ῥώμῃ. » (I, 17, § 3.)

6. « τὴν δὲ Ἰσιν ἀδελφὴν οὖσαν Ὀσίριδος καὶ γυναῖκα μετελθεῖν τὸν φόνον, συναγωνιζομένου τοῦ παιδὸς αὐτῆς Ὀρου. » (I, 21, § 3.)

7. Mariana, I, 8; Ocampo, I, 10-15.

8. IV, 17, § 1-2.

9. IV, 18, § 2 et 4.

10. « ... in altero cornu eiusdem nominis urbem opulentam, in altero templum Aegyptii Herculis... » (III, 6, éd. Frick.) « Ἐν αὐθᾷ Διὸς γόνον Ἡρακλέα τιμᾶσθαί φησιν, ἢ ὁ Θηβαῖος δὴ οὗτος ἦν Ἡρακλῆς, ἢ ὁ Φοῖνιξ κατὰ τινάς, ἥτοι ὁ Τύριος. » (Eustathe, *Comment. sur Denys le Périégète*, n° 451 de l'éd. C. Müller.)

tifier l'Égyptien avec le Grec, afin de mettre quelque réalité historique dans les fables rapportées sans conviction par Diodore? Cette identification opérée, Diodore fournissait encore l'essentiel, sinon la lettre, du récit de Mariana en ce qui concerne le combat d'Hercule contre les trois Géryons¹, sa royauté ibérienne et l'abandon de cette royauté à ses fidèles². Le rôle et le caractère que Mariana, après Ocampo, attribue à son Hercule est, au reste, bien conforme à ce que nous dit Diodore de l'Hercule honoré par les Égyptiens³.

Sur tout cela, il est bien possible que Mariana s'en soit laissé imposer par l'assurance avec laquelle Ocampo poursuit l'historique des temps primitifs de l'Espagne. Mais il a une excuse sérieuse dans la difficulté d'établir la synthèse de tout ce que les historiens anciens disent d'Osiris, d'Ilorus, d'Hercule et des Géryons. Justin ne présente-t-il pas, touchant ces derniers, une version différente de celle de Diodore⁴? Cette synthèse, il la trouvait toute faite dans Ocampo. Or on ne peut nier qu'elle ne soit habile, savante même, et séduisante. Il faut donc passer condamnation, mais non sans reconnaître qu'ici la tâche du critique était particulièrement difficile.

Voici encore un point qui pourrait passer inaperçu, et qui est un vestige d'Annius. Il s'agit du passage d'Atlas en Sicile. Il n'est point parlé de cette expédition, croyons-nous, dans les auteurs anciens : elle a été inventée par Annius, et d'une manière curieuse. Le Viterbien, qui avait le génie de l'unification et la manie des rapprochements, avait fait une vraie trouvaille en identifiant avec Atlas un certain Italus⁵ dont le nom et la qualité sont mentionnés çà et là par des écrivains de valeur différente. En effet, l'existence d'un roi Italus n'est pas seulement affirmée par Virgile⁶. Plusieurs auteurs disent de lui qu'il régna en Italie et donna son nom à ce pays : Antiochus de Syracuse selon Denys d'Halicarnasse⁷, Thucydide⁸, Aristote⁹, Servius¹⁰ sont d'accord là-dessus. Antiochus et Aristote le font roi des Ὀντορροι, Thucydide et Servius, roi des Σικελοί-Siculi. Tout en négligeant d'indiquer les raisons sur lesquelles est fondée cette unification, Ocampo l'a adoptée comme une chose qui allait de soi, sans même

1. IV, 18, § 2.

2. IV, 19, § 1.

3. V, 78, § 1.

4. XLIV, 4.

5. P. 187^a.

6. *Aeneis*, VII, 178.

7. I, 12, § 3; voir aussi I, 35, § 1.

8. « Εἰς δὲ καὶ νῦν ἔτι ἐν τῇ Ἰταλίᾳ Σικελοὶ καὶ ἡ χώρα ἀπὸ Ἰταλοῦ βασιλέως τινός Σικελῶν, τοῦτον μὲν τοῦτο ἔχοντος οὕτως Ἰταλία ἐπωνομάσθη. » (VI, 2 éd. Hude.)

9. Fragm. 247^a de l'édition Müller.

10. « Italus enim rex Siculorum profectus de Sicilia venit ad loca, quae sunt iuxta Tiberim, et ex nomine suo appellavit Italiam » (Servius, I, 2); « Italus rex Siciliae ad cam partem venit in qua regnavit Turnus » (I, 533); « quamquam Thucydides dicat de Sicilia Italum regem venisse et ab eo esse Italiam appellatam » (VIII, 328).

peut-être distinguer la dualité originaire de son « Atlante Italo »¹. Mariana s'est contenté de supprimer le nom d'« Italo » en continuant à fusionner en fait la personnalité historique de ce roi des Sicules avec celle d'Atlas². Peut-être, d'ailleurs, certain passage de Servius a-t-il pu lui faire agréer la suture opérée entre Atlas et Italus³.

Nous avons vu que les compétitions de Dardanus et de son frère Jasius étaient attestées par Servius. Selon Mariana⁴, Siculus, roi d'Espagne, intervint en faveur de Jasius; Dardanus, effrayé, fit mine de prendre un arrangement, puis assassina son frère, et, attaqué par Siculus, fut contraint à quitter l'Italie, d'où il passa à Samothrace, puis en Asie Mineure, et fonda Troie. Il ne semble pas que l'intervention de Siculus soit mentionnée par les anciens. D'autre part, le récit de Mariana à son sujet est chargé de détails qui semblent destinés à arrondir les contours et à remplir les vides que laissaient entre eux les textes authentiques relatifs à la question. On ne peut nier que l'essentiel de ce qui, dans Mariana, concerne Electra, Corythus et leurs fils, ne soit dans Servius. Mais ce qui n'y est pas, ce qui paraît être de l'invention d'Annius, c'est que le roi Hesperus, venu dans la *Tuscia*, y ait été quelque chose comme régent de Corythus et qu'Atlas ait pris sa place. Le *De aureo Sæculo* « de Fabius Pictor », avec les interprétations d'Annius⁵, est ici la seule source dont puisse, semble-t-il, se réclamer Mariana.

Nous devons du reste noter que, touchant cet ouvrage, attribué à Fabius Pictor, Mariana est loin d'être aussi catégorique qu'au sujet du Bérosc et du Manéthon. « An fabulæ hæ sunt Fabii quamvis Pictoris auctoritate affirmatæ? » se demande-t-il en parlant de la fondation de Rome par Rome, fille d'Atlas. De son texte espagnol, on pourrait même induire qu'il admet l'authenticité du *De aureo sæculo*: « Alega para esto por testigo a Fabio Pictor, autor muy antiguo, y muy graue de las cosas Romanas. » Quoi qu'il en soit, nous devons considérer que dans ce court traité on ne trouve pas d'absurdités comparables à celles qui fourmillent dans Bérosc et Manéthon. Il faut reconnaître aussi que ce qu'on lit dans Servius et dans Hygin n'est pas sans cadrer, jusqu'à un certain point, avec ce qu'Annius fait dire à l'ancien historien romain. Enfin, sur tous les faits qu'il relate ici, Mariana apporte assez de restrictions et de réserves pour qu'on ne puisse pas l'accuser de crédulité.

Où son bon sens, pour ne pas dire sa critique, discerne tout à fait la

1. I, 20.

2. I, 10.

3. « Sane sciendum Atlantes tres fuisse unum Maurum, qui est maximus; alterum Italicum, patrem Electrae, inde natus est Dardanus, tertium Arcadicum, patrem Maia unde natus est Mercurius. » (VIII, 134.)

4. I, 10.

5. V. p. 423 de l'édit. d'Anvers, ce que Fabius Pictor dit de Janus, et se rappeler qu'Annius identifie Coritus (Corythus) avec Janus, qui d'ailleurs ne serait appelé Coritus « id est Jupiter » que par antonomase (p. 428^b et 345^d).

route de la vérité de celle de l'erreur et du mensonge, c'est quand il arrive en présence de l'ingénieuse et à coup sûr originale thèse de Florian touchant la fondation de Rome par les Espagnols. Là, il s'arrête net et refuse de s'engager où on veut le mener. S'il ne nie pas absolument, on vient de le voir, l'existence d'une fille d'Atlas appelée Rome, il rejette sans ambages l'idée d'attribuer aux Espagnols gouvernés par elle la fondation de la Ville Éternelle (invention de Florian) ¹. « Je suis bien décidé, » déclare-t-il à ce sujet, « à considérer plutôt l'exactitude et les lois de l'Histoire que l'agrément de mes compatriotes. Il n'est pas juste d'embellir et de parer hors de propos la narration avec les fleurs de pareils mensonges. » De même il écarte résolument les assertions émises, avec le calme que donne l'intrépidité, par Florian, au sujet de ce Morges, fils d'Atlas Italus, qui aurait été l'éponyme des Espagnols compagnons d'Atlas et fondateurs de Rome ².

Quant au secours que Siculus aurait apporté à sa sœur Rome contre les Aborigènes, Mariana n'en parle que pour expliquer comment on a pu imaginer un fait semblable. « Cela vient, dit-il, de ce que de bons auteurs ³ déclarent que les peuples appelés Sicules et Sicanes s'étaient établis dans ces régions : ce qui est loin d'être une preuve (ajoute-t-il avec une pointe d'ironie) en faveur d'affirmations aussi péremptoires » ⁴.

Tout n'était pas faux dans ce que Florian, d'après Anniius ou de son propre fonds, avait raconté sur les origines espagnoles. Et il se trouve que ce qu'il y avait sinon de vrai, du moins de fondé sur des textes, s'est, dans l'œuvre de Mariana, en grande partie dégagé de ce qui était invention pure.

Devons-nous attribuer à notre auteur l'honneur de cette sélection ? Une chose nous y induirait : c'est que personne avant lui ne l'avait

1. « ... Es incierto lo que nuestros historiadores afirman, que Roma fue fundacion de los Españoles, si bien les concediesemos que la gente de Atlante, por mandado de Rome su hija, la fundó por este tiempo. Y parece mas inuencion y habrilla inuentada a proposito de dar gusto a los Españoles, que cosa examinada con diligencia por la regla de la verdad y antigüedad... Así que deseamos como cosa dudosa, por no decir mas adelante; lo que inuentaron nuestros historiadores, que Roma fue poblacion de los Españoles. » (I, 10.)

2. « Tampoco aprouamos lo que en esta parte añaden, que vn hijo de Atlante, llamado Morgete, despues de la muerte de su padre reynó en Italia: de cuyo nombre los Españoles que siguieron a Atlante, y assentaron en Italia, dizen se llamaron Morgetes. Ca todo esto no estriua en mejor fundamento que lo demas arriba dicho... » (*Ibid.*)

3. « ... ubi nunc Roma est, ibi fuerunt Sicani, quos postea pepulerunt Aborigenes » (Servius, VII, 795); « ... usque ad ea loca in quibus nunc Roma est : haec enim Siculi habitaverunt » (XI, 317; cf. encore I, 2; III, 500.)

4. « Boluiendo a Siculo, los mismos autores refieren, que passado en Italia ayudó a su hermana Rome, y la proveyó de nuevos socorros contra los Aborigenes... Esto dizen por causa que en buenos escritores y antiguos, se haze mencion que en aquellos lugares de Italia morauan pueblos llamados Siculos, y Sicanos, que sospechan por este tiempo hizieron alli sus assientos: argumento poco bastante para assegurar sea verdad lo que con tanta resolucion ellos afirman ». (I. 11.)

accomplie, que l'on sache. Il est vrai qu'entre les textes qui autorisaient les assertions conservées par lui, il en est quelques-uns qu'il ne cite point dans la liste de ses sources : ceux d'Hygin et de Servius : mais Hygin avait été publié à Bâle en 1535, 1549 et 1570, à Paris en 1578¹ ; quant à Servius, il avait été imprimé six fois entre 1470 et 1475², sans compter les innombrables éditions de Virgile qui depuis 1475³ avaient paru, accompagnées des notes de ce commentateur. C'était peut-être, à cause de Virgile, l'auteur le plus classique et le plus à portée de quiconque voulait s'informer sur la mythologie et les origines antiques. Nul doute, par conséquent. Mariana, dans l'œuvre d'Ocampo, du moins en ce qui concerne la période antépunique, a su distinguer, dans une certaine mesure, ce qui reposait sur les textes, en particulier sur Servius, et ce qui n'était qu'imagination d'Annius ou d'Ocampo. C'est lui qui a commencé à faire entre l'authentique et le fictif un départ que personne n'avait opéré ni essayé d'opérer avant lui.

Il semble malheureusement impossible de défendre Mariana jusqu'au bout.

Dans la partie comprise entre le roi « Abides » et la première guerre punique, soit quinze chapitres⁴, il y a encore assurément des faits attestés par les historiens anciens : l'établissement des Celtes en Espagne⁵, dont parle Diodore⁶ ; l'envoi de colonies phéniciennes attirées par les mines d'or, fait également attesté par Diodore⁷ et par d'autres ; la participation des Espagnols aux guerres de Sicile comme mercenaires des Carthaginois, dont à maintes reprises le même historien fait mention⁸ ; le contingent de Celtes et d'Espagnols envoyé, encore selon Diodore⁹, par Denys l'Ancien aux Lacédémoniens contre les Thébains ; l'ambassade des Espagnols à Alexandre¹⁰, attestée par Arrien dans son *Anabase*¹¹, par Justin¹², et par Orose¹³, à qui Mariana, après Ocampo (par une bévue qu'atténuent des réserves sur la correction du texte), emprunte le nom du « principal de la embaxada », *Maurinus*, alors qu'il fallait comprendre les Morins, peuple de Belgique.

1. Cf. Bunte dans son édition des *Fabulae* d'Hygin, p. 24, et Graesse, *Hyginus*.

2. Cf. Graesse, *Servius*.

3. Cf. Graesse, *Virgilius*, p. 332 et ss.

4. I, 13, à II, 5 inclus.

5. I, 14.

6. V, 33, 1.

7. V, 35. Mariana, I, 15.

8. Diodore, XIII, 54, § 1 ; 56, § 6 ; 62, § 2 ; 80, § 2 ; 85, § 1 ; 110, § 5-6 ; XIV, 54, § 5 ; 75, § 8-9. Aucune de ces références n'est marquée dans l'Index de l'édition Didot.

Voir aussi Hérodote, VII, 165. — Mariana, I, 2-3.

9. XV, 70, 1. Mariana, II, 2.

10. II, 5.

11. VII, 15, § 4.

12. XII, 13, § 1.

13. III, 20, § 2 et 8.

Il n'est pas jusqu'à la venue de Nabuchodonosor en Espagne, qui ne soit attesté par Megasthenes, cité par Strabon et par Josèphe¹; et l'incrédulité de Strabon n'entraîne pas forcément la nôtre, quoi qu'en pense Mantuano, qui d'ailleurs, en dehors de cette question, s'est peu aventuré sur le terrain des origines.

Mais où Mariana a-t-il pris l'histoire des établissements des Carthaginois en Espagne avant la première guerre punique² de leur tentative contre Sagonte³ après leur installation à Ibiza⁴ des agissements des Phéniciens de Cadix en Andalousie, où ils se font battre par Arganthonius⁵ de la fondation d'un temple d'Hercule à l'endroit où est aujourd'hui Medina Sidonia, d'où ils étendirent leur domination sur le pays⁶ de la prise de Turdeto, capitale des Turdétans⁷ de la révolte de ceux-ci, sous la conduite de Baucio Capeto, ce qui fournit à Mariana l'occasion de son premier discours⁸ de la ruine du temple phénicien et du refoulement des Phéniciens dans l'île de Cadix⁹ puis (après l'ambassade envoyée par eux aux Carthaginois⁶), de l'arrivée de la flotte carthaginoise à Cadix, « año de la fundacion de Roma dozientos y treinta y seys, » sous la conduite de Maharbal, qui se laisse égorger par Capeto et les Turdétans dans un des forts gaditans élevés près de Turdeto⁷ des avances faites alors aux Turdétans par les Carthaginois, qui obtiennent une trêve, puis, enhardis par la mort de Capeto, se remettent à exercer des brigandages contre les indigènes⁷. C'est à Ocampo que tout cela est emprunté, et Ocampo, si nous ne nous trompons, a tout inventé⁸.

Ce n'est pas tout. Dans les cinq chapitres suivants et une partie des deux qui précèdent la première guerre punique, Ocampo est encore l'unique source. On voit les Carthaginois, traîtres et avides, exciter les Espagnols contre les Phéniciens de Cadix, et, d'autre part, à cause de leurs mauvais procédés, se faire molester par ces derniers, en prendre prétexte pour les attaquer et s'emparer de leur ville par un siège. Les habitants du port de Mnesteo, alliés des Phéniciens, interviennent et imposent aux Carthaginois un traité d'oubli, d'où le nom du Guadalete (*Lethes*, oubli). Sur quelques passages de Justin, Florian avait brodé toute une histoire des relations de Carthage avec les Espagnols⁹. Il montrait Carthage leur envoyant tour à tour, pour les gagner par la persuasion ou par la force, puis pour les gouverner, deux des trois

1. Mariana, I, 17; Strabon XV, 1, § 6; Josèphe, *Ant. jud.*, X, 11.

2. I, 16-22, et II, 1, 4, 5.

3. I, 16.

4. Fait authentique, dont Diodore (V, 16) donne la date (cent soixante ans après la fondation de Carthage, soit en 653 av. J.-C.).

5. I, 17.

6. Fait attesté par Justin (XLIV, § 2-3).

7. I, 18.

8. Voir les *Histoires générales*.

9. Voir *ibid.*

filis que Justin donne à Hasdrubal (celui qui mourut en Sardaigne) et les trois fils qu'il donne à Hannibal (celui qui mourut en Sicile) : d'abord Sapho « en 464 avant J.-C. », puis ses deux cousins Himilcon et Hannon, puis son troisième cousin, Gisgon, puis son frère Hannibal. Avec ce dernier vint Magon, qui clôt une première série, et qui fut rappelé à Carthage l'an 428. Florian, bien entendu, n'avait pas omis de raconter les périples d'Himilcon et d'Hannon, suppléant par l'imagination aux lacunes ou à la perte des textes. En 364, les Carthaginois envoient deux nouveaux gouverneurs, Bostar et Hannon, puis Boodes, puis Maharbal, après lequel les « auteurs » ne nomment plus personne. Et c'est ainsi qu'avec des noms carthaginois empruntés à Justin, Tite-Live et Polybe, l'auteur de la *Coronica* était arrivé à remplir environ cent cinquante ans d'histoire d'Espagne, de 464 jusqu'après 343 avant l'ère chrétienne. Les actions, les mœurs, le caractère de chacun des gouverneurs étaient retracés avec un luxe de détails vraiment surprenant, et la chronologie avait toute la précision souhaitable. Tout cela est passé dans l'œuvre de Mariana, assez condensé, heureusement, mais rien de l'essentiel n'y manque¹.

Ocampo n'avait pas imaginé que des faits. Il avait aussi inventé des auteurs. Mariana est ici sa dupe jusqu'au bout. S'il ne mentionne pas ce prologue, où Sebastián, évêque élu de Salamanque, parle de Baucio Caropo, autre nom de Bocio Capeto, ainsi que veut Florian, en revanche il a évidemment cru au « Julian Lucas diacono » de Florian. Dès son édition de 1592, il le cite comme un homme sachant le grec et le latin, qui, au temps de Favila, aurait écrit les antiquités de l'Espagne et les actions du roi Pelayo. Et l'édition de 1623 précise en ajoutant qu'il était de Thessalonique et archidiacre de Tolède, qu'il s'appelait Julianio Lucas². Les éditeurs de Valence ont relevé plusieurs passages de l'Histoire d'Espagne qui proviennent de ce Julianio par l'intermédiaire de Florian. Il y en a un qui est relatif à l'abondance des récoltes en Espagne l'an 537 de Rome³; un autre, à une disette en l'an 539⁴; un troisième, aux Rhodiens établis en Espagne⁵. Ce dernier point, d'après Ocampo, serait même garanti non seulement par « Julianio diacono », mais encore par « Juan Gil de Zamora en el tratado que recopiló de sus Antigüedades Españolas en lengua portuguesa ». Or, nous nous trompons fort, ou nous avons toutes sortes de raisons pour croire que ce « tratado en lengua portuguesa » est aussi imaginaire que le *Juliano*⁶. C'est également encore de Julianio que Florian invoque le témoignage à propos de l'emplacement de Turdeto, ainsi

1. I, 19-22; II, 1-5.

2. VII, 3.

3. Florian, V, 13; Mariana, II, 13 (latin et espagnol).

4. Florian, V, 23; Mariana, II, 15 (latin et espagnol).

5. Florian, II, 4; Mariana, I, 14 (latin et espagnol).

6. Je renvoie à mon travail *De operibus historicis Ioannis Aegidii Zamorensis*.

que du temple et de la ville élevés par les Gaditans à l'endroit qui depuis serait devenu Medina Sidonia. C'est même la seule autorité citée dans la *Coronica* au sujet de ces deux villes dont Mariana nous parle sans l'ombre de scepticisme¹.

« Je transcris plus de choses que je n'en crois; car il ne serait facile ni de réfuter ce que d'autres écrivent ni de prouver par des arguments ce qu'ils disent sans beaucoup de probabilité². » Voilà ce qu'il déclare à propos de l'étymologie du Guadalete; et sans doute ne pensait-il pas seulement à cette étymologie fantaisiste, mais aussi à tout le récit des menées carthaginoises en Espagne. Il continue en effet le récit par le mot « añaden »³, ce qui prouve bien qu'il ne le reproduit que sous bénéfice d'inventaire. Telle est sa première excuse. Il en a une autre, plus sérieuse et plus digne. C'est l'impossibilité où il était, c'est la difficulté où nous sommes encore de prouver que Florian est un menteur. Quoi d'étonnant, s'il s'en est laissé imposer par un auteur qu'il voyait reproduit par Garibay et que Morales n'avait point renié? L'auteur des cinq premiers livres de la *Coronica* était un savant. Il avait étudié à fond les auteurs anciens: il n'a pour ainsi dire pas laissé perdre un mot de ce qu'ils ont dit sur l'Espagne. Il avait eu entre les mains des manuscrits que ni Vassée ni Garibay n'ont vus, et qui existaient: Morales les avait possédés à son tour; et l'on y trouvait les Chroniques de Sebastián, de Sampiro, de Pelayo, que personne n'avait connues, ou du moins songé à utiliser avant Florian. Morales avait bien émis des doutes sur l'existence du « Julian Lucas », mais il ne les a émis qu'en 1586, et à ce moment l'*Historia de rebus Hispaniae* était écrite⁴; et, après tout, ce qu'il disait n'était pas une preuve absolue, capable de faire revenir Mariana sur ce qu'il avait dit. Les réserves qu'il avait eu soin de faire lui paraissaient suffire. Combien il serait injuste, dès lors, de juger sa critique d'après ces quelques chapitres! Il faut tenir compte des circonstances. Il eût été nécessaire, pour convaincre de mensonge Ocampo, de le prendre sur le fait; et cela n'était pas possible à Mariana, qui n'a pas connu l'œuvre de Gil de Zamora et, malheureusement, ne pouvait la confronter avec les assertions que Florian attribue à l'auteur. Comment, d'autre part, se fût-il assuré que Florian n'a pas eu entre les mains d'autre Histoire de Sebastián que la Chronique qui porte le nom de cet auteur, et dans laquelle il n'est nulle part question de Baucio Caropo? Il lui eût fallu examiner le manuscrit possédé par Florian. Or, aujourd'hui encore, nous n'avons pas d'autre moyen de prouver rigoureusement que celui-ci est un imposteur.

1. Florian, II, 27-8; Mariana, I, 18 (latin et espagnol).

2. I, 19.

3. « Sic aiunt » dans le latin.

4. Voir plus haut, p. 137.

Chose curieuse, sur toute cette partie, la moins défendable de l'œuvre de Mariana, Mantuano est resté muet. Il reproduit un de passages où il est question des six cousins Hannibal, Hasdrubal, Sapho, Himilcon, Hannon et Gisgon; et s'il s'y arrête, c'est pour discuter une question de chronologie. Mais il n'a pas l'air de soupçonner que tout cela n'est que de la pseudo-histoire. N'est-ce pas la meilleure preuve de l'impossibilité qu'il y avait alors à sortir de l'ornière, et n'est-ce pas la meilleure excuse de Mariana?

III

Mariana s'est trop rendu compte des difficultés que présentent les questions d'origines pour chercher à y apporter une solution personnelle. Pour arriver à savoir d'où vinrent les nations barbares qui envahirent le monde romain au ^v^e siècle, « ce n'est pas le désir de se renseigner qui manquerait, s'il y avait, » dit-il dans son langage volontiers imagé, « un chemin quelconque parmi les ténèbres des opinions, pour atteindre le but¹. » Et nous verrons, en effet, qu'il n'a pas manqué d'informations sur le sujet : « Mais on est obligé, » continue-t-il, « de se contenter de conjectures, car l'antiquité de ces choses et la négligence des hommes de ce temps-là nous refusent plus de clarté. » Sur les origines de la Navarre, il montre le même scepticisme que Zurita : « Elles sont, » dit-il, « pleines de fables et de contes; » et il accuse les historiens de ce royaume d'avoir voulu embellir leur narration par des mensonges, et compare leurs livres aux romans de chevalerie³.

S'il avoue qu'il faut se contenter ici de conjectures, ce n'est pas que lui-même soit porté à en imaginer. Au contraire, l'aversion pour la méthode conjecturale est vraiment frappante chez lui. Il s'éloigne par là, comme Morales et Zurita, des habitudes de l'époque. S'agit-il, par exemple, de la thèse défendue par Garibay touchant la région de l'Espagne où Tubal vint s'établir, région qui ne serait autre que le pays basque? Dédaigneusement, il l'écarte : « Dicere non habemus, diuinare non iuuat, » déclare-t-il en son latin concis et vigoureux. On comprend la déception de Ferrer, qui s'attendait à le voir mentionner la brillante identification proposée par Arias Montano entre le mot par lequel les Grecs désignaient l'Espagne, Ἑσπερία, et le nom hébreu *Sepharad*⁴ : elle ferait peut-être aujourd'hui la réputation d'un savant. Ni avant ni après les instances de son confrère, Mariana

1. P. 64-5 des *Advertencias* de 1613.

2. V, 1.

3. VIII, 4.

4. Voir plus haut, p. 161-2.

ne s'est décidé à en dire un mot. L'étymologie de Toledo = Toledoth aurait pu séduire un hébraïsant comme lui. S'il la mentionne, c'est pour dire, non sans une certaine raideur encore, qu'il n'a l'intention ni de la réfuter ni de l'appuyer, car ce n'est qu'une conjecture sans fondement, que ne confirme nullement le témoignage des anciens¹. Il ne rejette pourtant pas l'origine hébraïque du nom *Baelis*, qui désignerait le grand nombre de villes et de villages qui peuplent les rives du fleuve ainsi désigné². C'est qu'il s'agit là du nom étranger, et non pas du nom indigène de ce fleuve, que les naturels appelaient *Ciritus* : il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve dans *Baelis* une racine sémitique, de même que dans le nom de *Gades*, l'Ἰζείρα, *Gheder* en hébreu³. Il n'y a aucune thèse proprement historique en jeu ici ; tandis que ceux qui faisaient venir le nom de Tolède d'un mot hébreu faisaient encore fonder cette ville par des Juifs venus avec Nabuchodonosor. C'est, peut-on dire, le côté historique de cette étymologie qui, au fond, répugne à l'historien philologue.

Il n'accepte pas non plus toujours les assertions des anciens quand elles ne sont que des conjectures. Bien qu'il rapporte ce que raconte Justin⁴ sur l'origine de Byrsa, il ne voit évidemment, dans cette histoire de cuir de bœuf coupé en lanières, qu'un conte forgé pour justifier l'étymologie Βόρρα, *cuir* ; et dans cette étymologie elle-même, qu'un simple calembour. Et il préfère reconnaître sous ce nom un équivalent phénicien de l'hébreu *Bosra*, *forteresse*⁵.

Même méfiance à l'égard des conjectures qui touchent à l'antiquité chrétienne. Voici ce qu'il disait en 1592, à propos de saint Eugène, qui passe pour être le premier archevêque de Tolède : « Quelques-uns pensent qu'un certain Philippe, envoyé par Clément en Espagne comme évêque, ou bien le Marcel que Denys adjoignit comme compagnon (selon Michel Syncellus) à Philippe en envoyant celui-ci hors de Gaule, n'est autre que notre Eugène ; et que ce dernier nom lui viendrait de la noblesse de sa naissance, l'autre (celui de Philippe ou de Marcel) de ses parents. Le seul fondement de cette affirmation, c'est que dans les textes anciens il n'est fait aucune mention d'Eugène et que, d'autre part, on ignore absolument ce que firent Philippe et Marcel en Espagne⁶. » En 1605, Mariana ajoutait ceci : « On conjecture d'après cela que, soit ce Marcel, soit ce Philippe, changeant son nom, fut le même qu'Eugène. » Dans l'espagnol, dès 1608, au lieu de cette dernière phrase, on lit : « Mais ces conjectures ne sont ni

1. « Cum leui coniectura nixa sit, neque veterum scriptorum fide auctoritateque fulciatur. » (I, 17.)

2. I, 7.

3. I, 2.

4. XVIII, 4, 9.

5. I, 15.

6. IV, 4, éd. de 1592.

complètement solides ni complètement méprisables; chacun en jugera comme il voudra¹. » Mariana laisse le lecteur libre, mais il n'abandonne pas pour cela son premier sentiment.

Se trouve-t-il en présence non plus de conjectures mais de traditions contradictoires, il se récusé. Nous avons dit déjà que sur les premiers évêques de l'Espagne, il rapporte trois traditions². « L'éloignement de ces choses et autres semblables, » déclare-t-il, « enlève toute certitude au récit, et il n'y a rien de sûr à dire sur les disciples de saint Jacques. Laissons donc le lecteur juge de toute cette question³. »

Il ne s'attarde pas à discuter des détails. « Pline dit que le bûcher où furent consumés les corps des Scipions était à *Ilorci*; certains auteurs veulent qu'*Ilorci* soit aujourd'hui Lorquin; un autre, Lorca...; ce qui est sûr, c'est qu'à ces obsèques il y eut des jeux divers...⁴. » Il ne décide pas entre ceux qui veulent que Port-Mahon ait été fondé par Magon, et ceux qui considèrent cette ville comme plus ancienne : « il n'est pas étonnant, » observe-t-il, « que l'on aille à tâtons quand il s'agit de choses si reculées⁵. » Strabon dit que Cordoue fut fondée par Marcus Metellus; quelques-uns prétendent que c'est pendant sa prêtrise et non pendant son consulat : « mais les raisons qu'ils produisent, » déclare Mariana, « ne sont ni concluantes ni tout à fait vaines, et il n'y a pas lieu de les reproduire⁶. » Cette formule lui sert souvent à renvoyer les parties dos à dos. Il s'y est tellement habitué, qu'il l'emploie même quand il adopte en définitive une opinion plutôt qu'une autre; par exemple, quand il parle de ceux qui identifient les Gètes et Massagètes avec les peuples de Gog et Magog : « Nous n'avons pas à les appuyer; il ne serait du reste pas difficile de les réfuter avec le texte de Pline⁷, qui met Magog en Cœlésyrie; » et il adopte en fait comme pays d'origine des Goths la *Scandia*⁸.

« Un détail infini dans la narration des faits et un ton décisif qu'il affecte dans tout ce qu'il dit semblaient ne devoir rien laisser à décider aux lecteurs... » C'est de Mariana historien que l'abbé de Vayrac

1. Le Dexter du texte Escolano (année 95) et celui du texte Llorente (années 50, 91, 100) identifient Eugène avec Marcel et non avec Philippe; de plus, le Dexter du texte Llorente rend impossible l'identification d'Eugène avec Philippe, ainsi que le démontre Bivar (*Patr. L.*, t. XXXI, col. 271), car à ce Philippe il donne un second nom, Philothée, et une histoire distincte. Si donc Mariana, dans son espagnol, semble ne pas rejeter tout à fait les deux identifications dont il parle, ce n'est pas, en tout cas, à Dexter qu'il fait crédit, mais à ceux qui, autour de lui ou avant lui, les considéraient comme possibles.

2. Voir p. 51.

3. IV, 2 (texte latin).

4. II, 23.

5. *Ibid.*

6. III, 26.

7. Le texte de Ian porte Mabog (V, 81).

8. V, 1.

parle de la sorte dans la préface de son *Histoire des Révolutions d'Espagne*. Après tout ce que nous venons de dire, il nous suffira de citer ce jugement pour en faire justice¹.

Quand le même auteur nous parle des « pièges que Mariana avoit finement tendus (au public) en lui donnant une infinité de fables et de faussetés pour des vérités historiques » ; quand Charles Romey nous déclare que « ce qui a fait tomber dans le discrédit, et à quelques égards dans le mépris public, les écrivains de l'école de Mariana, par exemple, c'est l'incroyable assurance avec laquelle on les voit affirmer les faits qu'ils inventent »², nous n'avons que ceci à répondre : si l'abbé de Vayrac et Charles Romey avaient pris la peine de lire Ocampo, ils se seraient rendu compte que les inventions qu'ils attribuaient à Mariana étaient imputables à son prédécesseur, et nous avons dit comment notre auteur est excusable de les avoir en partie reproduites.

Il n'est pas possible de douter de la bonne foi de Mariana. Il n'a rien inventé, si ce n'est les discours ; et il nous sera facile de montrer que les discours dont il a semé son récit étaient un ornement parfaitement admis et même recommandé de son temps, une convention littéraire qui ne pouvait duper le lecteur, et qui, par conséquent, ne rend nullement suspecte la probité scientifique de l'auteur.

Il a reproduit des légendes ou du moins des faits qui passent pour légendaires. Mais la question était précisément de savoir si ce n'étaient que des légendes ou s'il y avait quelque fond historique dans les traditions qui remontaient, par exemple, au moins de Silos ou à Rodrigue de Tolède. Dans l'impossibilité de résoudre un à un de tels problèmes, qu'y avait-il à faire, si ce n'est de transcrire ? Qu'on cite un seul fait essentiel inventé par Mariana, en dehors de ceux qu'il a pu induire de ses textes ! Et n'est-il pas plaisant de voir le même abbé de Vayrac, cet historien sévère, donner sur la Cava « des détails qui tiennent plus du Roman que de l'Histoire » ? C'est d'Hermilly qui le note³ : « On y voit l'origine de l'amour du Roi pour la fille du Comte Don Julien... les moïens dont il se servit pour satisfaire sa passion ; une lettre plaintive de l'infortunée Cava au Comte son père, qui remplissait une ambassade auprès de Muza en Afrique, » etc.

Nous avons eu l'occasion de dire que Mariana n'avait paru, ni dans sa lettre sur les *Dos Discursos* de Velasco, ni dans son *De aduentu*, suspecter le prétendu procès-verbal d'une discussion qu'aurait soutenue Rodrigue de Tolède au sujet de la venue de saint Jacques en Espagne. Le P. Fita a montré depuis peu⁴, premièrement que le texte

1. Ce jugement a été adopté par l'abbé Lenglet dans sa *Méthode pour étudier l'histoire* (c. 32) et par d'Hermilly (préface de la traduction de Ferreras).

2. *Histoire d'Espagne* (cf. plus haut, p. 267), t. II, préface, p. II.

3. T. II de la traduction de l'Histoire de Ferreras, p. 424, note.

4. Dans l'article cité p. 80, n. 3.

publié par Loaysa était un arrangement extraordinairement libre de faux actes rédigés vers le premier quart du ^{xiv}^e siècle; secondement que ces faux actes furent composés eux-mêmes à l'aide d'autres actes, également faux, fabriqués dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, et où, d'ailleurs, il n'est nullement question de la discussion relative à saint Jacques.

Il n'est pas impossible d'admettre que Loaysa ait trouvé dans quelque copie le texte qu'il a édité, et qui constitue un faux au troisième degré. Mais cette copie a disparu; en tout cas, le P. Fita voit dans le texte imprimé un remaniement opéré au ^{xvi}^e siècle, et il l'impute à Loaysa lui-même. Quant aux actes du ^{xiv}^e siècle, il les a découverts dans deux manuscrits de la Biblioteca nacional, qui proviennent de la Bibliothèque du chapitre de Tolède, et qui contiennent les *Notule de primatu, nobilitate et dominio ecclesie Toletane*: dans l'un, dont une partie a été écrite en 1253, on trouve insérés deux feuillets qui contiennent ces actes, et qui durent être écrits entre 1321 et 1328; dans l'autre, qui est une copie ancienne du premier, les mêmes actes font corps avec le texte¹.

Nous n'avons pas à résoudre la question de savoir si Loaysa a été victime d'une mystification, ou s'il a retouché librement le texte qu'il trouvait dans ces deux manuscrits. Mais nous devons dire que, parmi les papiers de Mariana, dans l'un des recueils de Londres, nous trouvons une copie² des mêmes *Notulae de primatus (sic) nobilitate et dominio ecc^e Toletane*. Or dans son *De aduentu* il cite un passage du discours attribué à Rodrigue, et ce n'est pas conformément au texte des Actes de 1321-1328 qu'il le cite, mais conformément au texte de Loaysa³.

Que conclure de là? Qu'il a admis la légitimité des retouches que présente ce dernier texte? Tout ce que nous savons de Mariana va contre cette hypothèse.

Il était assez naturel que, rejetant le témoignage de Rodrigue sur la question de la venue de saint Jacques, il le transcrivît non pas selon les manuscrits, mais selon le texte édité, le seul public, le seul qu'on pût lui opposer. Il n'avait pas à dire que les manuscrits donnaient un texte différent: une telle constatation n'aurait guère servi à sa thèse et aurait eu l'inconvénient de jeter la déconsidération sur son illustre compatriote.

1. Les actes originaux du ^{xiii}^e siècle se trouvent insérés dans un ms. conservé à la bibliothèque du Chapitre de Tolède, le *Liber privilegiorum de Primatu Toletane ecclesie*, ouvrage authentique de Rodrigue.

2. Et non comme dit Gayangos «a corrected draft» (t. I, p. 199, n° 40 du ms. Eg. 1875).

3. «De corpore negare non audet Compostellae esse, ac potius assentitur, ficut quidam affirmant corpus eius Hierosolymis requiesuisse, postea raptum; à discipulis delatum esse, & sepultum apud Compostellam: quae sunt ipsa Roderici verba.» (P. 18.) Cf. le texte reproduit par le P. Fita.

Et maintenant, remarquons une chose : nous avons dit que la discussion à laquelle aurait pris part Rodrigue de Tolède aurait eu lieu, selon Loaysa, en 1215, au concile de Latran. C'est la date qu'il aurait dû marquer s'il avait suivi fidèlement les actes de 1321-1328. En réalité, il a imprimé « anno Domini ducentesimo supra millesimum, quinta decima die mensis Novembris », ainsi que le note tout spécialement le P. Fita. Or, c'est en 1215, au mois de novembre, que Mariana, dans son Histoire¹, d'accord avec le texte des actes de 1321-1328, place la date du concile auquel aurait assisté Rodrigue. C'est donc que, pour son propre compte, il s'en rapportait non au texte imprimé, mais au texte manuscrit. Si nous nous rappelons à présent l'obstination qu'il a mise, jusqu'en 1617 tout au moins, à prétendre que la signature d'Avila « Ecclesiae monasterii S. Iuliani Agaliensis abbas » ne figurait pas dans les actes manuscrits du onzième concile de Tolède, et cela malgré son ami², nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si Mariana a bien eu une confiance aveugle dans la critique et l'honnêteté scientifique de Loaysa.

Combien c'est à tort qu'on a accusé Mariana de crédulité, toute son œuvre, abstraction faite de son Histoire d'Espagne, le prouve; mais son Histoire nous laisse aussi à ce point de vue une impression favorable. Nous avons vu qu'il fallait lui tenir compte d'un sérieux effort de critique en face des inventions d'Annius et même d'Ocampo. Voici d'autres points sur lesquels sa méfiance se montre en éveil, et cela pour des raisons précises. On se rappelle qu'il se refuse à voir une sainte du temps de Vespasien dans la *Bilela, serva Iesu Christi*, sur l'épithaphe de laquelle on lisait la date *Era CV*³. Ce n'est pas sans motifs : d'abord, au temps de Vespasien, on ne comptait pas encore par Eres; et ensuite, on ne retrouve pas dans cette inscription l'élégance de la haute époque⁴. Et il met en regard la lettre de Vespasien aux quatuorvirs et aux décurions de Sabora⁵. Il suppose en conséquence que la lettre qui marquait mille a pu être effacée, et qu'il faut lire « Era MCV ».

Il n'est pas jusqu'aux questions les plus universellement admises de ses compatriotes, sur lesquelles on ne voie qu'il désirerait plus de certitude. Par exemple la présence du corps de saint Jacques à Compostelle. « On ne dit pas pour quelles raisons l'on reconnut le tombeau découvert à Compostelle pour celui de saint Jacques; mais il n'est pas douteux qu'en un cas de telle importance, on n'affirma point la chose sans de bonnes preuves⁶ ». L'historien, au fond, a des doutes, ou tout

1. XII, 4.

2. Voir plus haut, p. 240.

3. Voir plus haut, p. 250.

4. « ... inscriptionis verba crassum quiddam sonantia », dit-il dans le latin.

5. N° 1423 d'Hübner (*Corp. Inscript. lat.*, t. II).

6. VIII, 10, latin et espagnol. Voir l'article de M. Duméril, p. 99.

au moins il sent bien qu'il y a là une obscurité fâcheuse; il a mis en marge comme un point d'interrogation. Mais il se tire d'embarras par l'optimisme du chrétien : une chose aussi importante n'a pu être crue à la légère.

IV

Que Mariana soit remonté parfois aux sources originales, il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir son Histoire latine; de lire, par exemple, la fin du livre V, où il oppose à l'affirmation de Jean de Biclár et à celle de Luc de Tuy touchant le rôle de Léandre au troisième concile de Tolède, celle des actes mêmes du Concile¹. Ailleurs il cite le texte même de Pélagé d'Oviedo sur les cinq femmes d'Alphonse VI², celui de Luc sur les Albigeois de León³. On peut encore plus aisément se rendre compte de ce qu'est son information en parcourant les marges de ses éditions en espagnol, où, contrairement à ce que l'on constate dans les éditions latines, il a indiqué fréquemment ses sources. C'est dès 1601 qu'il a apporté cette heureuse innovation⁴, et l'édition de 1608 a été encore enrichie à cet égard. Quand nous examinerons la façon dont il se sert de ses sources nous pourrions au surplus nous convaincre qu'il a gardé le contact direct avec les auteurs anciens bien plus continûment et systématiquement encore que ne l'indiquent ces références marginales.

Ce n'est donc pas, comme le lui reprochait Urreta⁵, en vue d'un étalage puéril et trompeur que Mariana donne dans toutes ses éditions une longue liste des auteurs consultés. L'un des manuscrits de Londres en contient une, qu'il avait évidemment dressée quand il se mit à l'ouvrage, ainsi que le prouve la mention « Annales Galliae, si latine extant, sin minus Gallice », ou encore celle-ci : « Damasi

1. V, 15. Voir plus loin, p. 329.

2. IX, 20.

3. XII, 1.

4. La première référence marginale de l'édition 1601 se trouve à la fin du liv. III en regard du passage où Suétone est cité à propos d'Hygin. La seconde est au livre IV, c. 3. Cette fois, c'est, avec Suétone, Sulpice Sévère qui est indiqué comme source à propos de la croyance, répandue parmi les chrétiens, que Néron n'était pas mort et devait revenir comme antechrist. La troisième est à la même page, à l'endroit où il est dit que les Institutions oratoires de Quintilien furent découvertes par le Pogge, mais c'est là plutôt une note qu'une référence. La quatrième est au livre IV, c. 17; elle renvoie à Sulpice Sévère et à Theodoret. Au même chapitre on voit cité Eusèbe à propos du baptême de Constantin; au livre V, c. 3, la Bibliothèque de Photius au sujet de la bataille des Champs Catalauniques; au livre V, c. 12, Grégoire le Grand sur la mort d'Herménégild; au livre VI, c. 15, Plin, pour l'identification de Béziers avec *Bliterra Septimanorum*; au chapitre suivant, Victor de Tunnaunum, Liberatus, Isidore, touchant la non-reconnaissance, par les Espagnols, du cinquième concile général tenu sous Justinien.

5. Voir p. 189.

Pontificale si per se extat. » Il a utilisé seulement une partie de ces références; mais, seules, celles qu'il a utilisées figurent dans la bibliographie qu'il a imprimée, et qui du reste est beaucoup plus abondante¹.

Mariana n'était pas, comme Morales, un épigraphiste. Il n'avait pas les moyens², on peut même dire qu'il n'avait pas absolument besoin, pour l'œuvre qu'il avait entreprise, de se mettre en quête d'inscriptions nouvelles. Il lui suffisait de profiter de ce que d'autres avaient découvert. Néanmoins, surtout dans son Histoire latine, il a su montrer l'intérêt de ce genre de documentation : il reproduit un assez grand nombre d'inscriptions, par exemple celle de Lucius Silo Sabinus, la plus ancienne de l'Espagne romaine, remarque-t-il, sans se douter qu'elle est fausse³. Il en donne d'ailleurs de bonnes et de remarquables : celle de Julius Secundus⁴; le testament de Lucius Caecilius⁵; nous avons déjà cité la lettre de Vespasien aux quatuorvirs et décurions de Sabora⁶. Il les a empruntées, pour la plupart, à Morales : il le dit lui-même⁷; et il paraît avoir surtout cherché, en les reproduisant, à donner des spécimens de l'épigraphie espagnole et à illustrer, pour ainsi dire, son texte. Il ne dédaigne pas les inscriptions plus récentes, les épigraphes, tant parce qu'il en tire un renseignement ou une date, que comme curiosités encore⁸.

Il ne néglige pas les chartes, et s'en sert bien plus qu'il ne fait des inscriptions, pour établir les points discutés. Il a comme preuves du couronnement d'Alphonse VII comme empereur à León le témoignage d'un écrivain contemporain et les registres du couvent de Santa María de León, où eut lieu la cérémonie; pour le couronnement postérieur à Tolède, il a un diplôme de ce roi conservé dans les archives de cette ville. Que d'ailleurs Alphonse VII ait été appelé empereur, cela est prouvé par une lettre de saint Bernard à Doña Sancha, que le saint appelle sœur de l'Empereur d'Espagne; par une lettre de Pierre de Cluny au pape Innocent II, commençant par ces mots : « Imperator Hispanus magnus Christianus populi Princeps... » Que Tolède ait été appelée cité impériale, un diplôme de Jean II de Castille le démontre⁹. Notons encore que notre auteur reproduit deux bulles de Martin V, trouvées parmi les papiers de l'église de Tolède¹⁰. Un certain nombre de bulles

1. V. l'appendice VIII, § I.

2. « Nobis ad has res amplius examinandas otium non erat. » (III, 14.)

3. III, 3 (n° 21 des *Falsae* d'Hübner). Il donne aussi celle de Sertorius (n° 14 des *Falsae*).

4. IV, 6 (n° 4158 d'Hübner).

5. *Ibid.* (n° 4514 d'Hübner).

6. P. 302.

7. Voir plus loin, p. 328, n. 3.

8. VII, 14, 16; XI, 15; XIV, 1; XVI, 5.

9. X, 16.

10. XX, 14.

d'un intérêt historique sont d'ailleurs transcrites dans les recueils que l'on garde au British Museum¹.

Il serait fastidieux d'énumérer ici les auteurs anciens et les auteurs du moyen âge qu'il a consultés, en dehors des sources espagnoles. Rappelons seulement qu'il a été l'un des premiers, sinon le premier, à connaître et à utiliser la Bibliothèque de Photius. Sans pouvoir préciser à quelle époque il en rédigea l'abrégé dont il subsiste deux exemplaires manuscrits², nous avons constaté que ce dut être avant 1601, et que rien n'empêchait de croire que ce fût avant 1593, ni même avant 1580. Quoi qu'il en soit, dès son édition latine de 1592³, il cite Conon, Olympiodore et la vie d'Isidore le philosophe, d'après Photius⁴.

Quant aux sources espagnoles touchant le moyen âge, il ne s'est pas contenté de celles qui étaient imprimées.

Certaines de ses erreurs s'expliquent même par le fait qu'il recourait aux manuscrits eux-mêmes et travaillait de première main. C'est ainsi, comme le montre Flórez⁵, qu'il a pris pour date du concile de Burgos, réuni en vue de l'adoption du rite romain, la date de 1076, parce qu'il la trouvait dans le manuscrit qu'il possédait de la chronique de Pélage d'Oviedo, contemporain des faits⁶.

Il avait collationné les textes de plusieurs chroniques inédites de son temps. Flórez, grâce à Burriel, a pu utiliser son recueil, qui est conservé aujourd'hui au British Museum⁷, et il a eu soin de reproduire les appréciations que l'illustre historien y avait écrites de sa propre main⁸. Celui-ci passe pour avoir emprunté ses textes aux recueils de Juan Bautista Pérez; et la chose semble attestée par lui-même, puisqu'il cite dans l'Index de ses sources, dès son édition de 1592⁹, « Ioannis Baptistæ Peresi, Episcopi Segorbiensis aduersaria. »

Cet érudit avait terminé en 1575 le premier tome de la collection de Conciles à lui confiée par Quiroga, et, en 1580, le troisième. Il avait utilisé pour ce travail six manuscrits de l'Escorial, parmi lesquels étaient un *Albeldensis*, un *Soriensis* et un *Aemilianensis*¹⁰, qui, comme on va voir, lui fournissaient des textes importants pour l'histoire

1. Ms. Egerton 1873, n° 30, 38; 1875, n° 4, 10.

2. Voir p. 70-2.

3. Il s'agit de l'édition en vingt livres, parue sûrement en 1592.

4. Voir plus haut, p. 288, n. 5, pour Conon; Olympiodore est cité à propos du meurtre d'Athaulf (V, 2). C'est le témoignage tiré de la vie d'Isidore le philosophe qui est signalé en marge au l. V, c. 12 (cf. p. 303, n. 4).

5. *Esp. sagr.*, t. III, p. 321.

6. Flórez (*ibid.*) a établi la date de 1085, contre Cossart, qui donne 1080.

7. Ms. Egerton 1873. Voir l'app. VIII, § II.

8. Voir le *Prólogo* du t. IV de l'*Esp. sagr.*, p. XL-XLI, et aussi le t. III, p. 321.

9. Il s'agit de l'édition en vingt-cinq livres, qui a pu ne paraître qu'en 1595, bien qu'elle porte la date de 1592.

10. Villanueva, *Viaje*, t. III, p. 305-6.

d'Espagne. Il fut bientôt en mesure de connaître à peu près toute la littérature historique hispano-latine du moyen âge. En 1581, effectivement, il fut nommé chanoine, et en 1585, *canónigo obrero* de la cathédrale de Tolède; il en était aussi bibliothécaire¹. Quatre recueils formés par lui sont, avec la part qu'il a prise dans l'édition d'Isidore de Séville, un témoignage imposant de sa vaste érudition. Il y en a un qui est bien connu, car Villanueva l'a analysé²; c'est celui que l'on conserve à Segorbe. En énumérer les richesses, c'est faire le compte de celles de Mariana. Le détail qui va suivre ne sera donc pas oiseux.

Pérez avait eu à sa disposition un recueil formé par Juan Páez et un autre qui avait appartenu à Ocampo et que possédait Morales³. Du premier, il avait tiré la Chronique d'Idace⁴; du premier et du second, celles de Victor de Tunnunum et de Jean de Bictar⁵, le *Liber de Gotthis, Suevis et Wandalis* d'Isidore⁶, le *De uiris illustribus* d'Isidore et d'Ildophonse, avec les textes de Braulion sur Isidore, de Julien et de Cixila sur Ildelphonse⁷. Un manuscrit moderne de l'Escorial, qui avait appartenu à Pedro Ponce de León, lui permit de compléter le *Liber de uiris illustribus*⁸ et de corriger la Chronique d'Isidore⁹. Un manuscrit d'Osma lui avait fourni une addition à l'Histoire des Vandales d'Isidore¹⁰, des variantes à la Chronique d'Idace¹¹ et au *Liber de uiris illustribus*¹², enfin la Chronique dite d'Isidore de Beja¹³, c'est-à-dire ce que Mommsen¹⁴ appelle la *Continuatio Isidoriana hispana a. DCCLIV*. Une partie de cette chronique lui avait été procurée par le *Complutensis* de six folios dont deux folios existent encore à Londres, et qui provenait de l'*Alcobaciensis* utilisé par Vassée¹⁵. L'*Albeldensis* de l'Escorial¹⁶ lui avait donné le *Chronicon Albeldense*¹⁷ et des corrections à la Chronique de Sampiro, sans doute aussi à celle de Pelayo. Ces deux

1. Cf. Villanueva, *Viaje*, t. III, p. 157 et 159.

2. *Ibid.*, p. 196-220.

3. *Ibid.*, p. 197-8.

4. *Ibid.*, p. 201.

5. *Ibid.*, p. 197-8.

6. *Ibid.*, p. 199.

7. *Ibid.*, p. 203 et 209.

8. *Ibid.*, p. 204.

9. *Ibid.*, p. 213.

10. *Ibid.*, p. 203 et 206.

11. *Ibid.*, p. 201.

12. *Ibid.*, p. 204.

13. *Ibid.*, p. 215.

14. *Monum. Germaniae, Auctor. antiquiss.*, t. XI, p. 323.

15. Cf. Taillhan, *L'Anonyme de Cordoue*; Mommsen, p. 330 et 332; Villanueva, *ibid.*, p. 215.

16. V. sur ce ms. l'article de M. Durrieu sur les *Manuscrits d'Espagne remarquables principalement par leurs peintures*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIV (1893), p. 289-90.

17. Villanueva, *ibid.*, p. 217.

dernières, il les avait tirées « ex codice ovetensi », probablement en recourant à la copie qu'en possédait Morales¹. De l'un des *Sorienses* il avait tiré une *Incerti auctoris additio ad chronicum Ioannis Biclarenensis ab anno 601 ad 742*² que Mommsen intitule *Continuatio byzantia arabica a. DCCXLI*³; la Chronique des rois Wisigoths que Morales appelait par erreur *Chronicon Vulsae*⁴, les Chroniques d'Isidore⁵ et d'Alphonse III⁶; enfin des corrections aux Chroniques de Victor et de Jean de Biclár, au *Liber de Gothis*⁷. Dans un manuscrit de Tolède il avait pris l'*Historia Arabum* de Rodrigue⁸; et dans un d'Alcalá, une notice sur les premiers évêques d'Espagne⁹; sans doute dans le même encore, des variantes à l'*Historia Arabum*¹⁰.

Tels sont les textes historiques les plus importants qui, avec l'Histoire de Wamba par Julien de Tolède¹¹, se trouvent dans le recueil de Segorbe. Ils sont aussi inclus dans deux recueils conservés à la Biblioteca nacional et à Tolède¹², avec le catalogue des sièges épiscopaux établis par Wamba, « ex duobus vetustissimis codicibus ecclesiasticis Ovetensis »¹³; le privilège de la dotation d'Alphonse VI en faveur de l'église de Tolède¹⁴; une liste des évêques de Tolède, Séville, Grenade, d'après un *codex conciliorum* de S. Millán¹⁵; deux textes différents de la Chronique de Rasis, l'un tiré d'un manuscrit du Collège de Santa Catalina de Tolède¹⁶, l'autre emprunté à Morales et provenant d'un « original arto antiguo escripto en pergamino »¹⁷, c'est-à-dire les deux archétypes de toutes les copies connues¹⁸; les *Annales* dits *Complutenses*¹⁹, certainement transcrits d'un recueil de Morales que possède la Biblioteca nacional²⁰ et qui contient des textes empruntés à un *Ovetensis*, à un *Complutensis* et à un manuscrit dit de *Batres*, ce qui augmente encore la liste des textes connus de Pérez; les *Annales Compostellani* tirés « del tumbo negro

1. Villanueva, *Viage*, t. III, p. 217. Il ne paraît pas avoir connu l'*Ovetensis* lui-même, non plus du reste que Mariana.

2. *Ibid.*, p. 210.

3. P. 334-69.

4. Villanueva, *ibid.*, p. 214 et 319.

5. *Ibid.*, p. 212.

6. *Ibid.*, p. 211.

7. *Ibid.*, p. 198-9.

8. *Ibid.*, p. 219.

9. *Ibid.*, p. 308-12.

10. *Ibid.*, p. 219.

11. *Ibid.*, p. 213.

12. F 38 (cote nouvelle 1376) de la Bibl. nacional et 27.26 de la Bibl. du Chapitre de Tolède.

13. F° 220.

14. F° 273.

15. F° 277.

16. F° 279.

17. F° 327.

18. Cf. Pidal, *Catálogo de la R. Biblioteca*, p. 15.

19. F° 367. Cf. *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 310.

20. F 58 = 1346.

que esta en el Tesoro de la yglesia de Sanctiago »¹; les *Annales Toletani*, transcrits « de un libro arto antiguo que era del archivo de la ciudad de Toledo »² et comprenant les textes que Flórez a publiés sous le titre d'*Anales Toledanos I*³ et d'*Anales Toledanos II*⁴; enfin, après des notices sur les *linages* des rois de Navarre et d'Aragon, de France, puis du Cid⁵, le début que Berganza a donné à ses *Annales Toletani* d'après une copie de Juan Vázquez del Mármol⁶.

De tous ces textes de chroniques ou d'annales, les seuls que Mariana ne cite point dans la liste de ses sources sont les *Annales Complutenses* et les *Annales Compostellani*. Quant aux *Annales Hispalenses*, qu'il mentionne au sujet de la prise d'Alcalá par Bernard, archevêque de Tolède, peut-être faut-il les reconnaître dans ce que Flórez appelle les *Anales Toledanos I*: le titre d'*Annales Toletani* aurait désigné pour Mariana les seuls *Anales toledanos II* 7.

Pérez ne quitta Tolède qu'après le 6 février 1592 pour aller se faire consacrer évêque de Segorbe à Madrid et rejoindre son siège⁸. Il a donc pu assister, et qui pourra dire quelle part il a prise à la préparation du *De rebus Hispaniae*? On peut affirmer qu'il avait communiqué généreusement à l'auteur les trésors de son érudition. En tout cas, tous les textes de chroniques que l'on trouve dans le recueil de Mariana sont dans trois au moins des quatre recueils de Pérez, celui que l'on conserve à Segorbe, ceux de Tolède et de la Biblioteca nacional. Ce sont la Chronique d'Idace, la *Chronica regum Wisigothorum* (dite de Vulsa), les Chroniques de Victor de Tunnunum et de Jean de Biclár, l'*Additio ad Ioannem Biclarensem*, le *Chronicon* dit *Albeldense*, la Chro-

1. F^o 369. Ils ont été édités par Berganza, puis par Flórez (*Esp. Sagr.*, t. XXIII, p. 318-29, cf. p. 300, 2^e éd.).

2. F^o 373.

3. *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 382-401. Ils commencent ici avec « Exieron de la montañia... »; mais le début de Flórez se trouve au fol. 390.

4. *Ibid.*, p. 401-10. Ils commencent ici par les mots « El començamiento de la Era de los Moros ».

5. F^o 386-90.

6. Cf. Flórez, *ibid.*, p. 359-60. Le début de Flórez vient à la suite et termine le recueil.

7. Après avoir dit que Bernard mourut en 1126, Mariana ajoute : « & peculiaribus copiis Complutum ceperal ante annos duodecim (annales Hispalenses ante octo annos ponunt) ». Or, à l'année 1118 des *Anales Toledanos I* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 388), on lit : « El Arzobispo D. Bernaldo levo sus engennos à Alcalá, que era de Moros, è cercola, è prisola, Era MCLVI. » D'autre part, je ne vois pas mentionné ce fait dans d'autres Annales, et je ne connais pas d'Annales dites *Hispalenses*. Mariana a pu tirer d'un *Hispalensis* les *Anales* que Berganza et Flórez ont appelés *Toledanos*. Quant aux *Anales Toledanos II*, ils sont certainement compris dans ce que Mariana appelle *Anales Toletani*; on peut s'en assurer en comparant avec le texte édité par Flórez (*ibid.*, p. 402 et 408), ce que Mariana dit au l. VI, c. 26 : « Arabum computationem inchoandam esse salutis anno sexcentesimo vigesimo secundo, Idibus Iulii, die Iouis, vti Annales Toletani testantur ante annos trecentos confecti », et au l. XII, c. 16 : « Annales Toletani, quibus multum fidebamus, Brenam ante octo annos venisse (c'est-à-dire en 1224) in Hispaniam aiunt, » etc.

8. Villanueva, *ibid.*, p. 105 et 256.

nique dite d'Isidore de Beja, la Chronique d'Alphonse III, avec les continuations de Sampiro et de Pélage d'Oviedo, enfin l'*Historia Arabum* de Rodrigue. Il en est de même pour les textes de Julien et de Cixila sur Ildephonse¹, et de Braulion sur Isidore.

Mariana semble, du reste, avoir tiré lui-même quelques textes des manuscrits originaux. Cela est sûr pour le *Chronicon Albeldense*, car il déclare lui-même avoir eu à sa disposition pendant plusieurs mois le codex *Albeldensis*, auquel il attribuait six cents ans d'antiquité². Il paraît bien, d'ailleurs, avoir eu aussi entre les mains l'important recueil de Morales³.

Il a connu l'*Historia Compostellana*, peut-être par l'exemplaire que possédait Morales, un des trois qu'a employés Flórez pour son édition⁴. Il s'en est servi pour le chapitre qu'il consacre à l'archevêque Diego Gelmírez⁵. Il cite également⁶ saint Euloge, dont les œuvres devaient être comprises, avec des notes de Morales, dans le tome IV de l'*Hispania illustrata* (1608); la vie de ce martyr, par Alvar de Cordoue; les trois livres de l'abbé Samson *Aduersus Hostigesium Malacitanum praesulem*, et celui de Beatus et Heterius contre Elipand, deux ouvrages dont Antonio signale l'existence à la bibliothèque de l'église de Tolède⁷.

Le texte de Luc de Tuy, utilisé par Morales, mais non, semble-t-il, par Garibay, devait être assez familier à notre auteur dès l'époque où il rédigeait son Histoire⁸. Il est remarquable, nous l'avons dit, que la chronologie de Luc, pour les rois asturo-léonais, très voisine de celles du *Chronicon Albeldense* et du *Corpus Pelagianum* (Chroniques d'Alphonse III, de Sampiro et de Pelayo), a prévalu sur celle de Rodrigue de Tolède. Si Garibay avait connu tous ces textes, il se serait épargné bien des erreurs et des tâtonnements; en tout cas, l'étude des chartes l'avait rapproché de leurs données pour la seconde moitié de la série, si ce n'est en ce qui concerne les dates d'avènement de Bernardo II et d'Alphonse V. Quant à Vassée, qui connaissait Luc, il semble n'avoir pu se résoudre à abandonner le système de Rodrigue: il ne s'en écarte que de trois ou quatre ans, d'un bout à l'autre, il est vrai. Bien qu'il déclare à Dávila, par une boutade sans doute, que ce texte de Luc ne méritait pas qu'on prit la peine de l'annoter, Mariana ne pouvait le séparer de celui de Pélage, ni de l'*Albeldense*; et, en fait,

1. Voir p. 241, n. 2 et 3.

2. Voir l'app. VIII.

3. Voir *ibid.*, n° 11.

4. *Esp. sagr.*, t. XX. Voir la *Noticia previa*, § 17.

5. X, 6.

6. VII, 15.

7. Cf. la *Bibl. h. v.*, VI, § 140.

8. On a vu (p. 76) qu'en 1605 il le connaissait par cinq manuscrits; il parle aussi d'une traduction castillane dans sa lettre à Dávila (cf. l'app. V, 5).

nous le verrons, il a su tirer parti de ces chroniques, si peu étudiées avant lui et Morales¹.

Parmi les auteurs espagnols plus récents que l'on trouve dans la liste des œuvres de Mariana, il en est qui étaient encore inédits à l'époque. Tels sont le « Despensero de la reyna doña Leonor », que l'on croit être Juan Rodríguez de Cuenca, auteur d'un *Sumario de los Reyes de España*; Diego Enríquez del Castillo, auquel est due une

1. Le tableau ci-dessous permettra de se rendre compte des différences et des rapports que présentent entre eux les systèmes chronologiques dont il vient d'être parlé :

CHRONOLOGIE DES ROIS ASTURIENS ET LÉONAIS

	Chantón Albeldense	« Sebastián » Samirio Pelajo	Luc	RODRIGUE	VASSÉE	GARIBAY	MORALES	MARIANA	LAFUENTE
Pelayo	»	»	»	»	716	716	»	716	718
Favila	737	737	736	732	735	735	737	737	737
Alfonso I . . .	739	739	738	734	737	760	739	739	739
Fruela	757	757	757	753	756	780	757	757	756
Aurelio	768	768	769	766	767	790	768	768	768
Silo	775	774	775	772	774	797	774	774	774
Alfonso II . .	»	»	»	780	783	806	783	783	783
Mauregato . .	784	783	»	—	—	—	—	—	—
Bermudo . . .	789	788	788	785	789	812	788	788	789
Alfonso II . .	792	791	790	787	791	819	791	791	791
Ramiro I . . .	843	842	842	821	824	848	842	843	842
Ordoño I . . .	850	850	850	826	831	855	850	850	850
Alfonso III . .	866	866	864	837	841	865	866	862	866
Garcia	»	910	911	883	886	910	912	910	909
Ordoño II . .	»	914	914	886	890	913	914	913	914
Fruela II . . .	»	924	923	894	898	921	924	923	924
Alfonso IV . .	»	925	925	895	899	924	925	924	925
Ramiro II . . .	»	931	930	901	905	930	927,929	931	930
Ordoño III . .	»	950	949	920	924	950	950	950	950
Sancho I . . .	»	955	954	925	929	955	955	955	955
Ramiro III . .	»	967	966	937	941	967	967	967	967
Bermudo II . .	»	982	982	962	965	992	985	982	982
Alfonso V . . .	»	999	999	979	983	1002	999	999	999
Bermudo III .	»	1027	1027	1006	1010	1028	1027	1028	1027
D ^e Sancha et Fernando . .	»	1037	1037	1016	1020	1037	1037	1038	1037

Sur la chronologie des premiers rois asturiens, voir le tome XIV de l'*Historia crítica de España*, de Masdeu, et, dans le tome VIII des *Memorias de la R. Academia de la Historia*, un article de D. Angel Casimiro de Govantes, intitulé *Disertacion... contra el nuevo sistema establecido por el abate Masdeu en la cronologia de los ocho primeros reyes de Asturias y en defensa de la cronologia de los dos cronicones de Sebastian y de Albelda...*; dans le t. IX, l'*Examen crítico de la restauracion visigoda en el siglo VIII (I, La Cronologia)*, par José Caveda. Voir aussi le chapitre où je m'occupe de Vassée dans *Les Histoires générales* et celui que je consacre à Garibay dans *Les Prédécesseurs de Mariana*.

Corónica del Rey don Enrique quarto; Alfonso de Palencia, auquel on en a attribué une autre, et qui a laissé plusieurs décades de *Gesta hispaniensia ex annalibus suorum dierum* ¹. Luis Panzán, qui écrivit une Histoire de Ferdinand I^{er} d'Aragon, utilisée par González Dávila, et aujourd'hui perdue ². Peut-être faut-il joindre à ces noms celui de Pedro Mejía, qui laissa une *Crónica y Vida de Carlos V³*, à moins que Mariana, en citant cet auteur, n'ait voulu faire allusion à l'*Historia Imperial y Cesárea* de ce *coronista* de Charles-Quint, publiée plusieurs fois depuis 1545 ⁴.

Outre les papiers de Juan Bautista Pérez, il a eu aussi à sa disposition ceux d'Alvar Gómez ⁵, de García de Loaysa ⁶ et de Diego de Castilla, doyen de l'église de Tolède. Ce dernier, descendant de Pierre le Cruel, avait annoté un ouvrage de Pedro de Gracia Dei; et, de l'ensemble, Nicolas Antonio nous donne le titre, *Relacion de la Vida del Rey D. Pedro, y de su descendencia que es el linage de Castilla, por Gracia Dei, con anotaciones de D. Diego de Castilla, dean de Toledo*; c'est évidemment celui que Mariana désigne ainsi : « Un tratado del linage de Castilla ⁷. »

Quant aux auteurs alors imprimés que Mariana a consultés pour l'Espagne, la plupart sont passés en revue ou étudiés avec quelque détail dans *Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II* et dans *Les Prédécesseurs de Mariana sous Philippe II* : nous nous contenterons ici de les nommer. D'abord ceux qui, sous des titres divers, ont écrit des Histoires générales d'Espagne plus ou moins complètes : Rodrigue de Tolède, Alphonse le Savant, Alphonse de Carthagène, Ruy Sánchez, Valera, Riccio, Marineo Siculo, Vassée, Garibay et Morales. Puis ceux qui n'ont traité que les antiquités. Juan

1. Voir *Les Histoires générales*.

2. Voir Latassa, à ce nom.

3. Hænel (*Catalogi*, col. 993) en signale un exemplaire à la bibliothèque de la cathédrale de Tolède. Voir le t. XXI de la Bibl. Rivadeneyra, où l'on en trouve le I, II.

4. Voir Salvá, n° 3473, et Gallardo, n° 2996.

5. Dans la liste bibliographique qui se trouve dans les éditions* en espagnol, il indique « Alvar Gomez de Castro en la vida del cardinal Ximenez y otras memorias suyas. » Comme ces *memorias* et les *papeles* de Pérez sont désignés dans les éditions latines par le même mot *adversaria*, il en résulte que par *memorias* il entend bien les papiers d'Alvar Gómez.

6. Dans son *Aparato bibliográfico para la Historia de Estremadura* (t. III, p. 39), paru en 1879, Barrantes donne des détails qui confirment absolument l'hypothèse émise par Ch. Graux dans son *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial* (p. 66), publié en 1880, à savoir que la bibliothèque de Loaysa fut donnée par la famille Carvajal au couvent dominicain de Plasencia, d'où elle passa à la Biblioteca nacional.

7. Mariana fait évidemment allusion à la thèse de Gracia Dei et de Diego de Castilla, au I. XVII, c. 10 : « Por esta razon algunos no dan tanto credito... » Voir dans Dormer, *Progresos de la Historia en el reino de Aragon* (1^{re} p^{te}, II, 14, § 22-32), la correspondance de Zurita avec Diego de Castilla au sujet de la Chronique de Pierre le Cruel que l'on disait avoir été écrite par Juan d. Castro, évêque de Jaen, et que Mariana déclare, comme Zurita et Castilla, ne pas connaître (XIX, 6).

Margarit, Rezende et Ocampo. A cette liste s'ajoutent le *Valerio de las Historias*, que Mariana attribue, comme il convient, à « l'archiprêtre de Murcie », il veut dire : Rodríguez de Almella¹; les *Claros Varones* d'Hernando del Pulgar; les chroniques particulières des rois de Castille; les chroniques ou histoires régionales comme celles de Muntaner, de Tomich et surtout de Zurita, enfin de Gerónimo Blancas, qui n'est nommé que dans les éditions en espagnol, sans doute parce que ses *Aragonensium Commentarii* n'avaient paru qu'en 1588². Dans la liste provisoire qu'il avait dressée³, il marquait Beuter, qu'on ne voit pourtant mentionné dans aucune des listes imprimées. Peut-être ne put-il se procurer un exemplaire de sa Chronique, publiée en castillan en 1546 et en 1563. S'il l'a connue, il n'en est que plus excusable d'avoir ajouté foi aux mensonges de Florian, puisque l'historien valencien, tout en plagiant impudemment celui-ci, affecte de l'ignorer. En tout cas, dès 1574, Morales avait sévèrement jugé Beuter⁴; et il est possible d'expliquer par là l'omission de notre auteur.

Dès l'édition de 1592 en vingt-cinq livres, nous trouvons les noms de Pedro Martir de Anglería, de Francisco Rades Andrada et de Luís del Mármol. Pedro Martyr de Anglería, ou d'Anghera, est cité à propos de la mort de D. Juan de Luna devant Baza (1489)⁵. Les *Commentarii* auquel Mariana fait allusion sont évidemment l'*Opus epistolarum*, publié en 1530⁶. Luís del Mármol Caravajal avait publié en 1573 une *Primera parte de la Descripcion general de Affrica con todos los successos de guerra que auido entre los infieles y el pueblo christiano*. La *segunda parte* ne parut qu'en 1599⁷. C'est sans doute cet ouvrage, la *Primera parte* tout au moins, que Mariana a utilisé, et non l'*Historia de la rebelion y castigo de los moriscos del reyno de Granada*, qui ne fut publiée qu'en 1600⁸. Quant au licencié Frey Francisco Rades y Andrada, il est l'auteur d'une *Chronica de las tres Ordenes y Cavallerias de Santiago, Calatrava y Alcantara*, parue en 1572⁹.

Mariana n'a consacré qu'un chapitre (assez long, il est vrai) à la découverte du Nouveau-Monde¹⁰. Ce qu'il en dit est emprunté à la

1. Il est à noter que cet ouvrage était désigné aussi bien que la Chronique de Valera par le titre *la Valeriana*: « Compuso (Valera) vna breue historia de las cosas de España que de su nombre se llama la historia Valeriana. Bien que ay otra Valeriana de vn Arcipreste de Murcia, qual se cita en estos papeles. » (Mariana, XIX, 16.) Quant à Fernán Pérez de Guzmán, Mariana ne le mentionne pas. Il n'a pourtant pas dû ignorer le *Mar de historias*, ni surtout les *Generaciones y Semblanzas*.

2. N° 2837 de Salvá. Cf. Latassa. Sur Vagad, qu'il ne nomme pas dans sa liste, voir p. 31.

3. Voir p. 303-4.

4. Voir *Les Histoires générales*.

5. XXV, 13.

6. Voir Mariéjol, *Pierre Martyr d'Anghera*, c. XI.

7. N° 3356 de Salvá. Voir aussi sur cet ouvrage et les suivants le *Trésor de Graesse*.

8. N° 3023-9 de Salvá.

9. N° 1664 de Salvá.

10. XXVI, 3.

Primera y segunda Parte de la Historia general de las Indias de Francisco López de Gómara, parue avec la date de 1553, réimprimée trois fois durant cette année-là et la suivante, publiée en italien et en français plusieurs fois avant 1592¹. C'est peut-être le succès même de cet ouvrage qui a amené notre auteur à abrégé l'exposé de ces grands événements. Il ne paraît avoir consulté ni les Lettres de Fernán Cortés, dont trois avaient été imprimées de 1522 à 1526²; ni le *De orbo nouo* de Pierre Martyr d'Anghera, dont les huit *Decades* avaient été publiées en dernier lieu en 1587, à Paris³; ni l'*Historia general de las Indias* de Gonzalo Fernández de Oviedo, dont la *Primera parte* avait été publiée en 1535 et en 1547, la *Segunda*, en 1557⁴; ni *La Relacion y comentarios del gouernador Aluar Nuñez Cabeça de Vaca*, parus en 1555⁵; ni la *Parte primera de la Chronica del Peru* de Pedro Cieza de León, ni l'*Historia del descubrimiento y conquista de las provincias del Peru* d'Agustín de Zárate, imprimées toutes deux à Anvers, celle-là en 1554, celle-ci en 1555, et toutes deux aussi à Séville, celle-là en 1553, celle-ci en 1577⁶; ni enfin la *Verdadera relacion de la Conquista del Peru* de Francisco de Jérez, parue en 1534 et en 1547, et pas davantage la *Primera y segunda parte de la Historia del Peru* de Diego Fernández, publiée en 1571⁷. En revanche, il a consulté les *Historiarum Indicarum libri XVI* de son confrère Juan Pedro Maffei, imprimés à Cologne en 1589 et 1593⁸.

Quant à l'*Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas i tierra firme del Mar Oceano* d'Antonio de Herrera, parue de 1601 à 1615, Mariana n'en a rien tiré pour ses éditions postérieures, où le chapitre consacré aux découvertes des Espagnols n'a reçu aucune addition.

Passons maintenant au Portugal, qui, depuis 1580, faisait partie de

1. N° 2741 de Gallardo. Voir la courte notice que lui a consacrée Enrique de Vedia dans le tome XXII de la Bibl. Rivadeneyra, où se trouve l'ouvrage en entier. Vedia note que dans l'édition de González Barcia (t. II des *Historiadores primitivos de Indias*, 1749) il y a des suppressions. Noter que l'ouvrage avait été interdit en 1553.

2. Voir Gallardo, n° 1926-8; Salvá, n° 3301; Barcia, t. I; Gayangos, *Cartas y relaciones de Hernán Cortés*, Paris, 1866; Vedia, ouvr. cité, et Barrantes, *Aparato bibl.*, t. II, p. 397-401, où est reproduite, avec des notes, la notice de Vedia.

3. Voir B. h. n., *Petrus martyr Anglariensis*; Salvá, n° 3268-9; et Mariéjol, ouvr. cité, c. XII. Première édition, 1530, Alcalá.

4. Peut-être déjà en 1552. Cf. Salvá, n° 3320-1; Gallardo, n° 2185; *Bibl. h. n.*; enfin l'édition de 1851-5 donnée par le R. Acad. de la Historia, avec une notice de J. Amador de los Ríos.

5. N° 3369 de Salvá; 3240 de Gallardo; Barcia, t. I; Bibl. Rivadeneyra, t. XXII, p. 517-99.

6. N° 3293 et 3425 de Salvá; 4366 de Gallardo. Seul Zárate est dans Barcia, t. III. La Bibl. Rivadeneyra, t. XXVI, contient aussi Cieza de León.

7. N° 3346 et 3317 de Salvá; 2586-7 et 2184 de Gallardo. La première seule est dans Barcia (t. III) et dans la Bibl. Rivadeneyra (t. XXVI).

8. N° 3354-5 de Salvá. Cet auteur est cité au l. IV, c. 3 (addition de 1617), vers la fin. Graesse indique deux autres éditions, 1588 et 1589.

9. N° 3340-1 de Salvá. Cf. p. 172, n. 3.

la monarchie espagnole. La première partie de la *Monarchia Lusytana* de Fr. Bernardo de Brito ne parut qu'en 1597, et la seconde qu'en 1609¹. La *Primeira parte das Chronicas dos Reis de Portugal reformadas* de Duarte Nunes de Leão ne devait paraître qu'en 1600², et les autres œuvres publiées par cet auteur avant 1592 ne furent connues de Mariana que grâce à l'entremise de Ferrer, après la publication des vingt-cinq premiers livres de *De rebus Hispaniae*; et, du reste, le nom de Nunes ne figure sur la liste des œuvres de Mariana dans aucune de ses éditions. Pas davantage ne paraissent avoir été connues de notre auteur les *Dialogos de Varia Historia* de Pedro de Mariz, imprimés en 1594, puis en 1597 et 1598³, ni le *Breue Sumario dos Reys de Portugal*, ouvrage anonyme daté de 1555⁴. Quant aux Chroniques particulières des rois de Portugal, il n'en cite aucune⁵.

Au surplus, on a vu que, sur l'histoire de ce pays, Mariana avouait à Ferrer, dans sa lettre du 24 juin 1596⁶, n'avoir guère eu d'autre source que Garibay. Il a bien mis, dès son édition de 1592 (ou 1595) en vingt-cinq livres, le nom de Jerónimo Osorio dans la liste de ses autorités, mais il n'a évidemment eu à consulter le *De rebus Emmanuelis regis Lusitaniae* (publié à Lisbonne en 1571 et à Cologne en 1574, 1576 et 1586)⁷, que lorsqu'il a écrit les livres XXVI et XXVII, où il s'occupe de ce roi⁸, c'est-à-dire après la publication des vingt-cinq premiers livres. En tout cas Ferrer lui indiquait cet auteur, avec quelques autres, touchant la navigation aux Indes, dans sa lettre du 17 juin 1598.

Avec Osorio, Ferrer recommandait aussi à son confrère d'autres auteurs que nous avons déjà nommés. C'était Damião de Góes, qu'il s'agisse, soit de ses Chroniques de Jean II et de Manuel⁹, soit plutôt de ses *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis adom. MDXXXVIII* (qui, imprimés à Louvain en 1539¹⁰, l'avaient été sous le titre de *Diensis... urbis oppugnatio* dans la même ville en 1544¹¹),

1. N° 13 de Figanieri.

2. Voir p. 158.

3. N° 66 de Figanieri; cf. les n° 3026-7 de Salvá.

4. N° 71 de Figanieri.

5. Voir *ibid.*, n° 108 (Diogo Affonso, *Vida y milagres da Raynha sancta Isabel*, 1560), 122 (Damião de Góes, *Chronica do Principe Dom Joam... secundo*, 1567), 130 (Garcia de Rezende, *Vida... do christianismo... Rey dō João o segundo*, 1545, 1554, 1596), 132 (Fr. João Alvares, *Chronica... do Iffante Sancto Dom Fernando*, 1527 et 1577), 141 (Damião de Góes, *Chronica do felicissimo Rei Dom Emanuel*, 1566-67).

6. Voir p. 157.

7. N° 3099 de Salvá. «Su historia, tal qual es, parece mejor que todas las deste siglo», dit Antonio Agustín (Dormer, *Progresos de la Historia en el reino de Aragon*, IV, 5, § 35).

8. Il cite Osorio au l. XXVI, c. 3, à propos de la ligne de démarcation des possessions portugaises et espagnoles.

9. Voir plus haut, n. 5.

10. N° 3328 de Salvá.

11. On trouve cet opuscule avec le *De bello Cambaico ultimo* dans le t. II de l'*Hisp. illustrata*.

et de son *De bello Cambaico ultimo*, paru en 1549. C'était aussi João de Barros et Fernão Lopes de Castanheda. Du premier, Ferrer voulait évidemment indiquer les trois Décades de l'*Asia* alors parues (1552-1563)¹; et du second, les huit livres de l'*Historia do descobrimento & conquista da India pelos Portugueses*, publiés à Coïmbre de 1551 à 1561². C'était enfin D. João de Castro, quatrième vice-roi de l'Inde, dont le *Roteiro em que se contém o viagem que fizeram os Portuguezes no anno de 1541, partindo da nobre Cidade de Goa até Suez* n'a été publié qu'en 1833³, mais dont Ferrer pensait que les routiers (y compris celui-là sans doute) devaient se trouver à Madrid. *

Rien ne prouve que Mariana se soit servi de ces sources, tardivement indiquées par son confrère, pour les trois chapitres qu'il a consacrés aux voyages des Portugais dans l'Inde, et en particulier à celui de Vasco de Gama⁴, sur lequel Osorio le renseignait amplement. Seul le chapitre qui suit, et qui a trait à la route prise au temps de Mariana pour aller aux Indes, a reçu entre 1601 et 1605 quelques additions⁵, dues peut-être aux indications de Ferrer⁶.

On a vu que Ferrer lui conseillait de se défier, pour l'antiquité, de Juan León, dont la *Descriptio Africae* avait été imprimée plusieurs fois depuis 1556⁷. Le seul auteur qu'il semble avoir consulté sur la partie de l'Afrique que l'on nommait alors Éthiopie, est Francisco Alvarez, qu'il ne mentionne du reste que dans ses éditions espagnoles, et dont la *Verdadera informacam das terras do Preste Joam*, parue en 1540, avait été publiée en espagnol à Anvers en 1557, puis à Saragosse en 1561 et à Tolède en 1588⁸.

Pour les Flandres, qui, comme le Portugal, faisaient partie des États de Philippe II au moment où paraissait le *De rebus Hispaniae*, Mariana cite l'*Historia flandrica* (soit plus exactement les *Commentarii... rerum Flandricarum*) de Jacques de Meyer, publiée en 1561⁹.

Pour Naples et la Sicile, il avait les *De rebus gestis ab Alphonso*

1. N° 920 de Figanieri, et 3272-4 de Salvá; cf. la *Bibl. h. n.*, *Ioannes de Barros*.

2. N° 912 de Figanieri, et 3350-1 de Salvá. En français (avec Osorio), en 1581 et 1587.

3. N° 921 de Figanieri; Nic. Antonio (*Bibl. h. n.*, *Ioannes de Castro*) mentionne une Description géographique et hydrographique manuscrite de l'Éthiopie par cet auteur.

4. XXVI, 17-19.

5. Voir plus haut, p. 149, n. 3.

6. Voir p. 159. Le titre de ce chapitre rappelle celui de l'ouvrage de Bernardino Escalante, *Discurso de la navegacion que los Portugueses hazen a los Reinos y Provincias de Oriente*, paru en 1577 (n° 3311 de Salvá).

7. *B. hisp. n.*, et G. Vossius, *De historicis latinis*, *Ioannes Leo*.

8. N° 3265-7 de Salvá, et 166-7 de Gallardo.

9. Il ne mentionne pas les *Comentarios de Don Bernardino de Mendoza, de lo sucedido en las guerras de los Paysses baxos desde el año de 1567 hasta el de 1577*, publiés en français en 1591, et en castillan en 1592 (n° 387 de *La Impr. en Toledo*; voir le t. XXVIII de la *Bibl. Rivadeneyra*).

primo Neapolitanorum rege Commentariorum Libri decem, traduits de l'italien de Bartolomé Fachs par Michel Brutus et publiés à Lyon en 1560¹; le *Compendio delle historie del regno di Napoli* de Pandolfo Collenuccio (1539), traduit en français, en latin, enfin (par Juan Vázquez del Mármol, 1584) en espagnol; le *De rebus Siculis* du dominicain Tomaso Fazello, paru en latin en 1558 et 1560, en italien en 1574, et que du reste on pouvait lire en latin dans les *Rerum Sicularum scriptores*, donnés par Wechel en 1579; enfin le *De regibus Siciliae eorumque origine et successionem* en quatre livres, de Michel Riccio, adjoints par Wechel dans le même volume. Dans aucune édition il n'est fait mention de Francesco Maurolico et de son *Historia Siciliae* (c'est-à-dire sans doute le *Sicanarum rerum compendium*, paru en 1562), qui pourtant figure sur la liste manuscrite dont il a été parlé.

Voici maintenant pour les autres pays. La même remarque est à faire touchant Sigonius, et, chose curieuse, Guichardin, que touchant Maurolico. Pour l'Italie, les ouvrages modernes que Mariana déclare plus ou moins explicitement avoir utilisés sont: le *De Vitis pontificum* de Platina avec les notes d'Onufrius Panvinus, c'est-à-dire dans l'édition de 1562 ou l'une des suivantes; probablement aussi l'*Epitome pontificum romanorum usque ad Paulum IV* de ce dernier, sûrement ses *Fasti et triumphus Romanorum a Romulo usque ad Carolum V*; et enfin l'*Historia Pontifical* de son compatriote Gonzalo Illescas, plusieurs fois imprimée depuis 1564². Ajoutons à ces noms celui de Paul Jove, dont il a dû consulter les célèbres *Historiae sui temporis* (deux traductions espagnoles en 1562) et sans doute aussi les *Elogia virorum illustrium*.

Du même Paul Jove, peut-être a-t-il vu les *Commentarii delle cose de' Turci*, publiés en italien en 1541, et en latin dès 1537.

Il cite Trithem et Eneas Silvius (Pie II), qui ont pu lui être utiles pour l'histoire de l'Allemagne.

Pour la France, il avait, outre Commines, le *Compendium Roberti Gaguini super Francorum gestis* paru en 1495, ou plutôt sans doute les *Roberti Gaguini rerum gallicarum Annales cum Huberti Velleii supplemento*, publiés par Wechel à Francfort en 1577; les *Papirii Massoni Annalium libri quatuor*, parus à Paris la même année; les *Pauli Aemylii Veronensis... de rebus gestis Francorum libri X*, imprimés à Paris en 1555 avec une continuation, *Arnoldi Ferroni Burdigalensis... de rebus gestis Gallorum libri IX*; enfin le *Chronicum de regibus Francorum*, de Jean du Tillet, imprimé plusieurs fois en latin et en français depuis 1548. Quant à l'Histoire du président de

1. Voir Muñoz, *Diccion. bibl.-histórico*, Aragon, n° 108.

2. Voir Dormer (*Progresos*, 1^{er} p°, I, 22), d'après qui la première édition aurait été faite à Madrid; mais M. Pérez Pastor (*Bibl. madrileña*) ne mentionne aucun ouvrage imprimé dans cette ville avant 1566.

Thou, parue de 1604 à 1620, il l'a connue, puisqu'il la taxe de partialité en faveur des protestants¹.

Pour l'Angleterre, il ne cite que Polydore Virgilé, dont les *Anglicae Historiae libri XXVII*, parus (moins le dernier) en 1534, avaient été réimprimés à Bâle en 1570, et Nicolas Sanders, dont le *De origine ac progressu schismatis anglicani* fut publié en 1585².

Si nous constatons que sa liste bibliographique comprend encore les noms de Cyriaque d'Ancône, de Bartolommeo Marliani (dont il cite le *De antiqua Roma*, c'est-à-dire l'*Vrbis Romae topographia*), Antonio Agustín, Abraham Oertel, Joseph Scaliger et César Baronius, nous saurons quelles ont été ses autorités modernes.

V

Nous pourrions nous faire une première idée de la façon dont Mariana utilise ses sources en examinant sa description de l'Espagne.

Dans la première partie de cette description, Mariana s'est contenté de reproduire, souvent sans changement, les phrases de Solin et de Justin, en intercalant, dans un passage de l'un, un passage de l'autre³. C'est ainsi qu'il interrompt Solin pour placer un développement de Justin : « neque ut Africa uiolento sole, etc. » ; il reprend ensuite Solin à peu près où il l'avait quitté ; « omni materia affluit... » en rattachant par un « enim » cette phrase à celle de Justin.

Une même phrase de Solin lui sert deux fois, au moins quant à

1. Voir p. 359.

2. Ribadoneira en a tiré son *Seisma de Inglaterra* (1588).

3. Voici les passages de Solin et de Justin que Mariana a principalement utilisés pour sa description (I, 1). Je les mets dans l'ordre où il les a pris ; les mots empruntés sont en italiques.

Solin, XXIII, 1 : « *Terrarum plaga comparanda optimis, nulli posthabenda frugis & soli copia...* »

Justin, XLIV, 1 : « ... neque ut Africa uiolento sole torretur, neque ut Gallia adsiduus ventis fatigatur, sed media inter utramque hinc temperato calore, inde felicibus & tempestiuis imbribus in omnia frugum genera fecunda est : adeo ut non ipsis tantum incolis, uerum etiam Italiae urbiue Romanae cunctarum rerum abundantia sufficiat. »

Solin, XXIII, 2 : « *Omni materia affluit, quaecumque aut pretio ambitiosa est, aut usu necessaria.* »

XXIII, 1 : « ... Siue uinearum prouentus respicere siue arborarios uctis. »

Justin, XLIV, 1, § 5 : « Hinc enim non frumenti tantum magna copia est, uerum et uini, mellis oleique. »

Solin, XXIII, 2 : « ... argentum, uel aurum requiras, habet : ferrariis nunquam deficit. »

Justin, XLIV, 1, § 7 : « Minii certe nulla feracior terra. »

Solin, XXIII, 3 : « Quicquid cuiuscumque modi negat messem, uiget pabulis. »

Solin, *ibid.* : « Nihil in ea otiosum, nihil sterile. Quicquid cuiuscumque modi negat messem, uiget pabulis : etiam quae arida sunt ab sterilitate rudentum materias nauticis subministrant. » Cf. Justin, XLIV, 1, § 7 : « Iam lini spartique uis ingens... »

Justin, XLIV, 1, § 10 : « Salubritas coeli per omnem Hispaniam aequalis, quia aeris spiritus nulla paludum grani nebula inficitur. »

l'idée: « quicquid cuiuscumque modi negat messem, viget pabulis; etiam quae arida sunt ab sterilitate rudentum materias nauticis subministrant. » Il la découpe ainsi: 1° « quae mitiora sunt frugibus frumentoque seruiunt; caetera pabulo pecorum »; 2° « quacumque parte frugum messis denegatur, sparti copia funditur ad nauticos funes conficiendos ».

Tantôt il reproduit littéralement: « terrarum plaga comparanda optimis », « nihil [in ea] otiosum, nihil sterile, » voilà du Solin; « neque vt africa violento sole sorretur, neque vt Gallia [adsiduis] ventis... fatigatur, » voilà du Justin. Tantôt il ajoute ou paraphrase: ainsi dans la phrase qui vient d'être citée, qu'il augmente de deux compléments: « ... neque vt Gallia ventis, coeli rigore, humiditate terrae aerisque fatigatur. » Tantôt enfin il change quelques mots, l'idée restant la même à peu de chose près: c'est de cette façon qu'il a tiré parti de « adeo ut non ipsis tantum incolis » etc., de Justin, ou de « omni materia affluit » etc., de Solin, ou de « salubritas coeli per omnem » etc., de Justin encore.

Il n'est pas étonnant, après cela, qu'en y regardant de près l'on aperçoive dans ce morceau certaines redites. Il revient à deux reprises sur la richesse métallique du sol; à deux reprises également sur le climat.

Il est donc arrivé cette chose bizarre: pour dépeindre son pays, Mariana s'est servi des phrases qu'il trouvait toutes faites chez des auteurs qui l'avaient dépeint comme un Eldorado. Seulement, grâce à certains traits plus noirs, que le sentiment de la réalité lui a fait ajouter aux couleurs riantes de ses modèles, il a produit une peinture à peu près exacte.

Il n'a du reste pas emprunté seulement à Solin et à Justin, mais aussi à Pline et à Strabon. Est-ce Pline, est-ce Strabon, ou les deux à la fois, qui lui ont fourni la phrase dans laquelle il avoue qu'une grande partie de l'Espagne est désolée par la sécheresse et ne présente à la vue que des rochers et des pierres¹? C'est du moins au témoignage de Pline qu'il se réfère pour donner une idée de la richesse de l'Espagne méridionale². Il lui a encore pris quelques bouts de phrase³, parfois même pour exprimer une idée très différente de celle qu'énonçait l'auteur latin⁴.

1. Cf. Strabon III, 1, § 2, et Pline, XXXVII, § 203.

2. « Plinii etiam testimonio in extrema historia naturali, quacumque ambitur mari, omnium terrarum optima et vberissima Hispania est secundum Italiam. » (I, 1.)

3. Pline, III, § 30: « Metallis plumbi ferri aeris argenti auri tota ferme Hispania scatet, ceterior et specularis lapidis, Baetica et minio. sunt et marmorum lapidicinae. » (Ed. Ian.)

Mariana, I, 1: « ... neque metallorum gemmarum copia, quibus tota ferme scatet. Sunt et speculares lapides, sunt et marmorum lapidicinae, mira ludentis natura colorum varietate. »

4. Pline, III, § 16: « Incubuere maria tam longo aeo, alibi processere litora, torsere se fluminum aut correxere flexus. » Telle est l'idée qu'a reproduite Mariana;

On retrouve ainsi à chaque instant, dans le latin de l'*Historia de Rebus Hispaniae* des traces de l'imitation directe. Rien ne prouve mieux que nous n'avons pas là un simple ouvrage de seconde main, mais un travail fait en présence des sources.

Bien entendu, dans le récit historique, la plupart du temps, il résume fortement son modèle. Le récit de la bataille où furent vaincus les Carpétans au nombre de cent mille tient presque tout un chapitre dans Tite-Live¹. Il le ramène à une ligne². Mais s'il résume (et bien forcément), Mariana ne fait pas simplement œuvre d'abrégiateur à la façon d'un Florus. Il condense sans détruire. L'histoire ne devient pas dans son livre moins vivante, moins dramaturgique. Du portrait d'Annibal par Tite-Live, dont Florus n'a rien gardé, il nous donne comme une réduction : quelques détails en moins ne font rien perdre de l'impression d'ensemble³. Aussi bien que si nous avions lu Tite-Live, nous connaissons les hésitations du Sénat romain⁴, les divisions des

mais il s'est servi pour cela d'un bout de phrase qui, dans Pline, servait à exprimer une idée bien différente :

Pline, III, § 18 : « *Citerioris Hispaniae sicut complurium prouinciarum aliquantum vetus forma mutata est...* »

Mariana, I, 2 : « *... & fortassis Hispaniae littorum sicut reliquarum prouinciarum vetus forma immutata est...* »

Pline continue en disant que l'Espagne citérieure contient, de son temps, moins de villes que du temps de Pompée et a dû changer de limites. Mariana parle de la diminution de territoire causée par les empiètements de la mer.

1. XXI, 5.

2. « *Mox alii ad Tagum insigni praelio victi.* » (II, 9.)

3. Tite-Live, XXI, 3, § 1 : « *In Hasdrubalis locum extemplo iuuenis Hannibal in praetorium delatus imperatorque ingenti omnium clamore atque assensu appellatus erat; haud dubia res fuit quin praerogativa militaris, quam fauor plebis sequebatur, etiam a senatu comprobaretur...* »

Ibid., 4, § 5-6 : « *Plurimum audaciae ad pericula capessenda, plurimum consilii inter pericula erat. Nullo labore aut corpus fatigari aut animus vinci poterat. Caloris ac frigoris patientia par; cibi potionisque desiderio naturali, non uoluptate, modus finitus...* »

Ibid., 4, § 9 : « *Has tantas uiri uirtutes ingentia uitia aequabant, inhumana crudelitas, perfidia plus quam punica, nihil ueri, nihil sancti, nullus deum metus, nullum iusiurandum, nulla religio.* »

Ibid., 4, § 3 : « *Itaque haud facile discerneres utrum imperatori an exercitui carior esset...* » (Éd. Riemann.)

a) Voir plus loin, p. 322

4. Tite-Live, XXI, 6, § 6 : « *Tum relata de integro res ad senatum; et alii, prouincias consulibus Hispaniam atque Africam decernentes, terra marique rem gerendam censebant alii totum in Hispaniam Hannibalemque intendebant; erant qui non temere mouendam rem tantam exspectandosque ex Hispania legatos censerent. Haec sententia, quae tutissima uidebatur, uicit, legatique eo maturius missi... Saguntum ad Hannibalem.* »

Mariana, II, 9 : « *Mortuo Asdrubale summa Hispanici imperii Annibali commissa est, viginti aetatis iuueni magnorumque spirituum, viginti sex annos circiter nato, praerogatiuam militarem, fauor plebis & senatus approbatio confirmavit. Multa inerant uirtutes, neque minora in natura uitia, corpus duratum labore, ingens animus : gloriae appetens, magis quam uoluptatum : plurimum audaciae, consilii plurimum. Has uirtutes crudelitas, perfidia, religionis omnis contemptus fœdabat. multitudini iuxta tamen erat ac Principibus carus.* »

« *Variis sententiis agitata in senatu res. Multis bellum continuo decernentibus, uicit sententia leuior, legatosque ad Annibalem mitti placuit.* »

Carthaginois, la haine d'Hannon contre les Barca et la puissance de ceux-ci, la réponse faite aux ambassadeurs romains venus pour demander qu'on leur livrât Hannibal¹, les péripéties du siège de Sagonte, la situation et l'importance de cette ville, l'échec d'une première tentative du côté qui paraissait le moins défendu, la blessure reçue par Annibal, une première brèche inutilement ouverte, la résistance des habitants qui défendent pied à pied leur ville, chaque jour plus petite, contre l'ennemi entré enfin par une nouvelle brèche, le départ d'Annibal, qui leur donne quelque répit, la continuation des opérations sous la conduite de Maharbal, le retour d'Annibal, la mission dont se charge, de sa propre initiative, le Sagontin Halcon, l'intervention de l'Espagnol Alorcus, hôte des assiégés, le bûcher où se jettent, avec leurs richesses, un grand nombre d'entre eux, la dernière tour s'écroulant et livrant passage aux Carthaginois dans la ville en flammes, le massacre, le butin, enfin, amoindri par le désespoir farouche des vaincus².

Mais il ne faudrait pas croire que Mariana suive aveuglément Tite-Live. Il a également recours à Polybe, et en voici une preuve incontestable. Selon Tite-Live, l'ambassade envoyée par les Romains à Hannibal au moment où celui-ci menaçait Sagonte, ne fut point reçue et partit pour Carthage³. Polybe dit qu'elle le fut, à Carthagène; que,

1. Tite-Live, XXI, 9, § 3-4: « Interim ab Roma legatos uenisse nuntiatum est; quibus obuam ad mare missi ab Hannibale qui dicerent nec tuto eos adituros inter tot tam effrenatarum gentium arma, nec Hannibali in tanto discrimine rerum operae esse legationes audire. Apparebat non admissos protinus Carthaginem ituros. Litteras igitur nuntiosque ad principes factionis Barcinæ praemittit, ut prae- pararent suorum animos, ne quid pars altera gratificari populo Romano posset.

(10, § 1) Itaque, praeferquam quod admissi auditique sunt, ea quoque uana atque irrita legatio fuit. Hanno unus aduersus senalum causam foederis magno silentio propter auctoritatem, etc...

(10, § 12)...nec dedendum solum ad piaculum rupti foederis, sed si nemo deposceret, deuchendum in ultimas maris terrarumque oras, ablegandum eo unde nec ad nos nomen famaue eius accidere neque ille sollicitare quietae ciuitatis statum posset...

(11, § 1-2) Cum Hanno perorasset, nemini omnium certare oratione cum eo necesse fuit: adeo prope omnis senatus Hannibalis erat... Responsum inde legatis Romanis est bellum ortum ab Saguntinis, non ab Hannibale, esse; populum Romanum iniuste facere, si Saguntinos uetustissimae Carthaginien- sium societati praeponat. »

2. Cf. le récit de Mariana avec Tite-Live XXI, c. 7, § 1, 3, 5-7, 10; c. 8, § 1, 5-8; c. 9, § 1-2; c. 11, § 5-13; c. 12, § 1-7; c. 13, § 5-6; c. 14, § 1-2; c. 15, § 1-3. Tout cela est réduit à quelques lignes dans Florus (I, 22, § 6) et dans Eutrope (III, 3).

3. Voir le passage cité ci-dessus. Eutrope ne fait que le résumer.

« Legati denuo Roma missi (nam omnia tentare visum est, priusquam veniretur ad arma) negata Annibalem conueniendi potestate, ut erant iussi, Carthaginem nauigantes de iniuriis in senatu conquesti sunt, dedi Annibalem certe ad supplicium postulantes, eam uiam pacis conditionem esse. Hanno aequa Romanos petere disseruit, Annibalem si nullus posceret, in ultimas terras deportandum videri: nequietum reip. statum perturbaret. Restitit Barchina factio Annibalis litteris & studio praecoccupata. Sic repudiato saniori consilio in hanc sententiam responsum datur. Nulla Annibalis culpa res in eum statum deducta esse. à Saguntinis ortam iniuriam. inique facere Romanos nouis veteri amicitiiis praelatis. »

prenant les dieux à témoins, elle l'avertit qu'il eût à respecter le traité conclu entre Rome et Asdrubal; qu'Annibal répondit en accusant les Romains eux-mêmes d'injustice et de cruauté à l'égard des Sagontins; qu'après cela l'ambassade partit pour Carthage¹. Il ne parle point d'autre ambassade des Romains au chef carthaginois. Ces deux témoignages contraires, Mariana les a combinés. Il suppose deux ambassades: l'une, envoyée à la suite d'un appel des Sagontins dont parlent Tite-Live et Polybe, fut reçue, exposa les griefs et les exigences, et eut la réponse que rapporte Polybe; mais il ne dit point qu'elle alla ensuite à Carthage²; l'autre, venue sur un second appel, que ne signalent ni Tite-Live ni Polybe, ne fut pas reçue et s'en alla droit à Carthage: c'est celle dont parle Tite-Live³. Ce qui autorisait Mariana à supposer un second appel des Sagontins, c'est que Polybe fait allusion, en effet, à de nombreux messages envoyés par eux aux Romains⁴. Il valait mieux, assurément, concilier les deux auteurs par ce moyen que d'ajouter purement et simplement le récit de l'un à celui de l'autre, ce qui eût entraîné à admettre deux ambassades à Carthage⁵.

Ocampo, lui aussi, avait utilisé les deux récits. Mais il avait procédé autrement. Il raconte d'abord l'ambassade dont parle Polybe, sans dire toutefois qu'elle se transporta à Carthage⁶; puis l'ambassade dont il est question dans Tite-Live, mais en omettant la séance du sénat dont celui-ci parle au préalable⁷.

Les deux versions se valent peut-être, puisque, si l'une ajoute,

1. III, 15, § 3-7.

2. «...legatosque ad Annibalem mitti placuit, qui adulta iam ætate Carthaginonum amicitiam delati Annibali, senatus Romani verbis denunciante, ne Saguntinis sociis atque confederatis molestus esse pergat. ne uero Iberum, ut erat in superiori fœdere cautum, transcendat, si secus faxit, curæ senatui populoque Romano socios amicosque fore. Ad hæc Annibal neque recte ait neque pro bono facere Romanos nuper Sagunti de viris primariis sibi que amicis supplicio sumpto, & nunc dissimulari iniurias, volentes, quibus Turdetani à Saguntinis violati essent.» C'est, à peu de chose près, la paraphrase de ce que dit Polybe.

3. Voir le texte de Mariana, p. 320, n. 1.

4. «συνεχὺς ἐπεμποι» (III, 15, § 1).

5. On se rendra mieux compte de la combinaison opérée par Mariana à l'aide de l'analyse suivante :

Récit de Polybe : a Les Sagontins envoient des messagers à Rome.

b Une ambassade romaine est reçue à Carthagène par Annibal.

c Elle va ensuite à Carthage.

Récit de Tite-Live : a' Les Sagontins envoient à Rome des messagers qui sont reçus par le sénat. Celui-ci hésite sur le parti à prendre et se décide à envoyer à Annibal une ambassade qui se rendra ensuite à Carthage.

b' Cette ambassade n'est pas reçue par Annibal.

c' Elle se rend à Carthage.

Mariana a fondu a et a', supprimé c, supposé un second appel des Sagontins, et reproduit b' et c'. On pourrait dire aussi qu'il a pris cet ordre : a' b, a b' c'.

6. IV, 29, § 3-9.

7. IV, 32, § 1-5. Il raconte a, b; supprime c et a'; reproduit b' et c'.

l'autre retranche davantage. Celle de Mariana pourtant témoigne d'un plus grand effort, semble-t-il. En tout cas, ce qui nous intéresse sur-tout ici, c'est que Mariana ne s'est pas contenté de suivre Ocampo, non plus que Garibay, qui ne fait que résumer Ocampo¹; c'est aussi qu'il a travaillé sur les textes eux-mêmes, cherchant à résoudre de son mieux les difficultés et les contradictions.

Mariana fait plus encore que de contrôler un texte par un autre. Il le corrige. Dans le passage où Tite-Live dit comment Annibal fut nommé général, les éditeurs modernes ont dû suppléer par une conjecture une lacune et intervertir des membres de phrase. Il se trouve que Mariana a lu ou compris en somme comme eux. Ils comprennent, en effet, que le choix de l'armée, appuyé par le peuple, fut ratifié par le Sénat. Les manuscrits ne mentionnent ni cette ratification ni le Sénat². Faut-il attribuer à notre auteur le mérite d'une heureuse correction? ou celle-ci était-elle déjà faite dans l'édition dont il se servait? En tout cas ce n'est pas Polybe qui l'a suggérée, car il ne parle que de l'approbation par le peuple assemblé³; et ni Ocampo⁴, ni Garibay⁵ ne disent rien de semblable.

A partir de l'endroit où Morales a entrepris la continuation de la *Coronica* d'Ocampo, c'est-à-dire depuis la mort de Publius Cornelius Scipion et de son frère Gaius en Espagne, Mariana avait un guide sûr, auquel, conformément à la modestie de son programme, il pouvait s'en remettre. Nous pouvons nous faire une idée de la façon dont il procède, si nous examinons le récit qu'il fait de la révolte et de la mort d'Herménégild. Nous nous rendrons compte par là-même de la différence des méthodes suivies par ces deux historiens et de ce que le second doit au premier.

Les principaux auteurs à consulter étaient, avec Rodrigue de Tolède et Luc de Tuy, Isidore de Séville, mort en 636, Jean de Biclär, mort en 591, Grégoire de Tours, mort en 594, et Grégoire le Grand, mort en 604, ces trois derniers contemporains des faits.

Luc et Rodrigue, dont les textes sont ici très voisins (soit que Luc ait eu le livre de Rodrigue entre les mains, soit qu'ils aient tous deux puisé à une chronique isidorienne fortement interpolée), disent qu'Herménégild s'étant révolté contre son père Léovigild, celui-ci s'empara de lui par la ruse dans Séville, et que, sur son refus de

1. V, 14, t. I, p. 148.

2. Voici ce que donnent les manuscrits, d'après Riemann (édition Hachette, L. XXI-XXII, p. 189): « In Hasdrubalis locum haud dubia res fuit quin praerogativa militaris quam extemplo iuuenis Hannibal in praelorium delatus imperatorque ingenti omnium clamore atque assensu appellatus erat, fauor plebis sequebatur. » C'est M. Harant qui a établi l'ordre suivi par Riemann, qui outre « comprobaretur » suppléé par ce critique, ajoute « etiam ab senatu ».

3. III, 13, § 4.

4. IV, 24, § 1.

5. V, 13, t. I, p. 147.

communier selon un rite impie, son père le fit torturer et frapper de la hache, donnant ainsi à Dieu un martyr¹.

L'*Historia Gothorum Isidori* dit seulement que Léovigild assiégea son fils, qui usurpait le pouvoir (*tyrannizantem*) et le vainquit². L'*Historia Sueborum* ajoute que Miro, roi des Suèves, vint aider Léovigild au siège de Séville et qu'il y mourut³. Le *Chronicon Isidori Iunioris* note seulement que les Goths furent divisés en deux camps par la faute d'Herménégild, fils de Léovigild, et se massacrèrent mutuellement⁴.

Un des manuscrits de l'*Historia Gothorum* donne plus de détails. Léovigild a marié Herménégild à Gosuinda, fille du roi des Francs, Sisbert, et lui a donné une partie de son royaume. Herménégild, poussé par sa femme (*factione uxoris*), s'insurge à Séville contre son père, qui, aidé de Miro, roi des Suèves, vient assiéger Séville. Miro meurt la même année. Léovigild accable Séville par la famine et le blocus (*conclusionone*) du Bætis, relève Italica; son fils s'étant enfui, il reprend toutes les villes que celui-ci avait occupées. Herménégild, fait prisonnier à Cordoue, fidèle aux conseils de sa femme, et encouragé par les exhortations de l'évêque Léandre, résiste aux prières et aux menaces de son père qui veut le ramener à l'arianisme, qui le prive du trône, l'envoie en exil à Valence, puis à Tarragone, où il le fait tuer par Sisbert et d'autres de ses appariteurs⁵.

Ce récit est du reste emprunté en partie à Jean de Biclar, qui pourtant présente Herménégild, ainsi que le fait le texte isidorien non interpolé, comme un rebelle et non comme un martyr de sa foi. Léovigild, associé au trône par son frère Liuva, épouse Gosuintha, veuve d'Athanagild. Une fois seul roi, il associe à son tour au trône ses deux fils, enfants d'un premier lit, Herménégild et Reccared, marie le premier à la fille du roi des Francs, Sisbert, et lui donne une province en apanage. Herménégild, « *factione Gosuinthae reginae*, » se révolte, s'enferme dans Séville et met d'autres cités et forteresses en rébellion contre son père. Il suscite ainsi une guerre plus funeste aux Goths et aux Romains qu'une invasion étrangère. Léovigild, après avoir réuni un concile arien, où sont adoucies les conditions mises à l'admission des catholiques dans l'église arienne, rassemble une armée pour réduire son fils rebelle, qu'il assiège dans Séville. Miro, roi des Suèves, est venu l'aider et meurt devant la cité assiégée. Par la famine, par le fer, par le blocus (*conclusionone*) du Bætis, il met le désarroi parmi les Sévillans; il restaure l'antique Italica, ce qui leur cause de

1. Luc, dans Schott, t. IV, p. 49. Rodrigue, II, 4.

2. *Monumenta Germaniae, Auctor. antiquiss.* t. XI, p. 287.

3. *Ibid.*, p. 303.

4. *Ibid.*, p. 477.

5. *Ibid.*, p. 287.

grands embarras. Dans l'intérêt public (*ad rempublicam commigrante*) Herménégild s'enfuit; et Léovigild entre à Séville. Il reprend les cités et forteresses occupées par son fils, dont il s'empare à Cordoue, qu'il dépouille de la royauté, et envoie en exil à Valence. L'année suivante, Herménégild est tué par Sisbert à Tarragone. Deux ans après, Sisbert périt « morte turpissima »¹. Il faut remarquer que Jean de Biclär fait de Gosuintha la marâtre, et non la femme d'Herménégild, et qu'il est difficile de comprendre ce qu'il veut dire par « factione Gosuinthae reginae », si ce n'est « poussé par la reine Gosvinthe ».

Voici maintenant ce qui, dans le récit de Grégoire de Tours, s'ajoute à celui de Jean de Biclär, ou en diffère. Gosuinta² est une arienne militante, instigatrice de persécutions contre les catholiques. La lumière, que ne conçoit pas son esprit, ne vient pas non plus sur ses paupières: elle a un œil couvert d'une taie (*nam unum oculum nubs alba contegens, lumen, quod mens non habebat, pepulit a palpebris*). Ingundis, fille de Sisbert et de Brunehilde, mariée à Herménégild, est d'abord bien accueillie par Gosvinthe, qui se trouve être sa grand'mère en même temps que sa belle-mère, étant la mère de Brunehilde. La vieille femme lui prêche l'arianisme et veut la faire rebaptiser; comme elle trouve une résistance invincible, elle s'emporte, traîne sa petite-fille par les cheveux, la frappe du talon, la couvre de sang, la fait déshabiller et plonger de force dans la piscine. Léovigild (sans doute pour avoir la tranquillité) donne aux époux une ville en apanage. Sur les instances de sa femme, Herménégild se fait catholique et prend le nom de Jean. Sachant que son père irrité veut le perdre, il pactise avec l'empereur. Son père lui fait demander une entrevue, se la voit refuser, gagne alors, pour trente mille sous, le préfet impérial. Herménégild le voyant marcher contre lui, appelle les Grecs à son secours, laisse sa femme dans la ville, et s'avance de son côté contre son père. Se sentant abandonné, il se réfugie dans une église; il se prend à espérer que son père l'épargnera. Son frère lui est envoyé et lui promet le pardon. Il se rend donc devant Léovigild, se prosterne, est accueilli par des embrassements et de bonnes paroles, mais, arrivé au camp, il est arrêté, dépouillé de ses insignes, revêtu d'un habit grossier, et envoyé en exil avec un seul de ses enfants³. Sa femme reste au milieu des Grecs⁴.

La dernière partie de ce récit revient plus loin sous une forme différente et avec de nouveaux détails. Il est dit que Miro, roi des Suèves, ainsi que l'empereur, appuyait Herménégild. Celui-ci s'enferme dans le *castrum* d'Osser, où est une église dont les fonts se remplissent

1. *Monum. Germ., Auctor. antiquiss.*, t. XI, p. 212-8.

2. Orthographe de cet auteur.

3. *Monum. Germ., Scriptorum rerum merovingicarum* t. I, p. 229-31.

4. *Ibid.*, p. 279.

miraculeusement. Il veut dresser une embûche à son père, mais celui-ci met le feu au fort, et contraint Miro, qui venait contre lui, à lui jurer fidélité. Le roi suève s'en retourne dans son pays et y meurt d'une maladie due aux eaux malsaines et à l'air insalubre de l'Espagne¹. Enfin, Ingunde, restée avec l'armée impériale, est conduite avec un jeune enfant auprès de l'empereur; elle meurt en Afrique, où on l'enterre, et Léovigild fait mettre à mort Herménégild².

Grégoire le Grand, dans ses Dialogues³, a raconté la mort d'Herménégild : « sicut multorum qui ab Hispaniarum partibus veniunt relatione cognouimus, » déclare-t-il. Il ne parle pas des événements qui ont précédé. Herménégild a été converti par Léandre, évêque de Séville. Son père essaie de le faire revenir à l'arianisme, et ne pouvant le convaincre, le dépouille du pouvoir, l'enferme dans une prison étroite, le cou et les mains attachés par un fer (ferro, σιδήρω). Herménégild, « in ciliciis vinculatus, δεδεμένος ἐν κίλικίῳ, » se reconforte par la prière. La nuit de Pâques, Léovigild lui envoie un évêque arien pour le faire communier; celui-ci est reçu par des malédictions. Le père, irrité, envoie alors ses appariteurs, qui coupent la tête du prince. Puis, avec la transition ordinaire des actes des martyrs (*superna quoque non defuere miracula*), Grégoire relate les miracles qui se produisirent à l'endroit où était le corps : on entendit des chants célestes, et des lampes s'allumèrent pendant la nuit.

Ces différents textes, et encore celui d'Adon, ainsi que les récits de Paul Emile et de Robert Gaguin, ont été utilisés par Morales⁴, qui, avec une conscience véritablement admirable, se garde bien d'en mêler les pièces sans dire à qui il les emprunte, ni d'ajouter aucune conjecture sans la présenter comme telle. Mariana a profité à ce point de cette exposition qu'on peut se demander s'il a pris ici la peine de se reporter aux sources indiquées : il est vrai que l'analyse minutieuse qu'il en avait sous les yeux le dispensait à la rigueur d'un tel travail. S'il avait quelque part le droit de travailler de seconde main, c'était bien quand la matière lui était ainsi présentée. Il lui était difficile d'ailleurs de mieux faire que son prédécesseur. Avec quel soin celui-ci avait lu et médité ses textes, nous en avons la preuve dans son explication du mot *conclusiones*. Il l'interprète mal sans doute, en comprenant que Léovigild avait détourné le Baetis, mais au moins avait-il cherché à se rendre compte de la possibilité de l'opération qu'il supposait. Du haut de la *Giraldà*, en compagnie d'autres hommes doctes, il avait considéré le panorama de Séville; et, de cet examen, il avait conclu que Léovigild avait dû creuser au fleuve un nouveau lit,

1. P. 282-3.

2. P. 341.

3. III, 31, *Patr. l.*, t. LXXVII, col. 289-94.

4. XI, 64-7 et 68, § 4; t. V, p. 532-57 de l'édition Cano.

suivant le diamètre qui correspond à la demi-circonférence décrite par son cours naturel.

C'est le récit de l'*Historia Francorum*, beaucoup plus riche que celui de Jean de Biclar et plus dramatique (et, du reste, recommandé par les relations qu'a eues l'auteur avec l'évêque espagnol Oppila, venu en ambassade à la cour des Francs¹), que Mariana, après Morales, suit d'abord de plus près. Il mentionne l'infirmité physique de Gosvinthe, le baptême forcé.

Le message de Léovigild à son fils devient une longue lettre où sont allégués l'affection et les bienfaits paternels, la prospérité que les Goths doivent à leur religion et la vanité de la religion catholique, qui met la division entre un fils et son père. La brève et catégorique réponse que l'historien franc place dans la bouche du fils devient une autre lettre où, après des protestations de respect et de reconnaissance, celui-ci rappelle que Dieu donne en effet souvent la prospérité à ceux qu'il veut punir d'une façon éclatante, comme le prouve l'exemple des Vandales et des Goths ; il revendique le droit d'obéir à sa conscience et de songer à son salut avant toute chose. Rien de tout cela dans Morales.

Morales avait relevé dans Jean de Biclar les faits qui suivent : la réunion du concile arien, le détournement du Baetis, le relèvement d'Italica, où, remarque-t-il, existe de son temps un monastère de Saint-Isidore. C'est en faveur de Léovigild qu'il fait venir Miro, mais il donne aussi la version de Grégoire de Tours. Il note que le siège de Séville dura un an, ce qui ressort de la chronologie de Jean de Biclar. Il interprète « ad rem publicam commigrante » en ce sens qu'Herménégild s'enfuit en secret chez les Romains. Tout cela se retrouve dans Mariana, qui comprend « in Cordubensi urbe comprehendit », en supposant qu'Herménégild, craignant la mauvaise foi des Romains, se rendit ensuite à Cordoue, qui appartenait à son parti, et fut livré en trahison par les habitants ; Morales disait simplement : « soit par force, soit par ruse, car l'abbé de Biclar ne précise point. » Tous deux donnent ensuite la seconde version de Grégoire de Tours, d'après laquelle le dernier épisode de cette guerre se serait déroulé à Osser (ils lisent *Ossetum*) ; mais, ce que s'était gardé de faire Morales, Mariana, combinant assez arbitrairement les deux versions de cet auteur, place ici les pourparlers de Reccared et de son frère ; et il en profite pour faire prononcer par le premier un discours.

Grégoire ne dit pas où fut envoyé Herménégild. Jean de Biclar dit qu'il fut exilé à Valence et tué à Tarragone par Sisbert. Morales préfère s'en tenir à la tradition populaire. On montre encore à Séville, dit-il, la tour où ce prince fut enfermé ; et il raconte, suivant et interprétant le pape Grégoire, comment, les mains attachées au cou par une chaîne,

le prisonnier faisait encore des pénitences volontaires; comment il refusa le ministère d'un évêque arien qui voulait le faire communier (et ici, avec Grégoire le Grand, nous retrouvons Rodrigue et Luc); comment enfin son père, irrité de cet affront, envoya le bourreau Sisbert qui le décapita. Et ceci nous ramène à Jean de Biclár, qui, du reste, ne dit pas que ce Sisbert fût un bourreau, ni qu'il s'agit d'une exécution. Mais Grégoire de Tours, qui ne nomme pas le bourreau, parle bien d'une exécution. Seul, Grégoire le Grand, qui ne nomme pas davantage le bourreau, présente cette mort tout à fait comme un martyr. Ici donc, par exception, Morales a fondu les trois récits. Il n'oublie pas la mort de Sisbert, qu'il interprète comme une punition divine, ce qui paraît bien impliqué dans le soin que met Jean de Biclár à la signaler. Il montre la popularité de ce martyr en énumérant les formes vulgaires de son nom, Ermesinda, Ermenesinda, Armengol, Ermengauda, Ermegildez, Ermildez. En somme, il a cherché à accorder les récits de Grégoire de Tours et de Grégoire le Grand avec celui de Jean de Biclár, sans négliger Luc et Rodrigue, avec lesquels, suivant la tradition, il honore un martyr dans le fils du dernier roi goth hérétique. S'il fait grand cas de tout ce que rapporte l'historien franc, il ne le reproduit pas aveuglément. Ainsi, au sujet du nom de Jean, qu'Herménégild aurait reçu lors de son baptême catholique, il cite les pièces d'or qui portent d'un côté l'effigie et le nom d'Herménégild, et de l'autre la légende « Homo Regem devita ».

Mariana n'a guère ni retranché ni ajouté. Il rappelle que l'onction dont parle Grégoire de Tours était imposée, ainsi que la confirmation, aux ariens convertis. Il dit que Léandre avait profité du départ de Léovigild vers l'intérieur de l'Espagne pour enseigner à Herménégild la doctrine catholique. Grégoire le Grand parle bien du rôle joué par Léandre dans cette conversion, mais il ne précise ni à quel moment, ni dans quelles circonstances; et Morales suppose que Léandre profita de ce que Herménégild et sa femme avaient quitté la cour : la conjecture ne diffère guère de celle de Mariana, et ce n'est là qu'un bien mince détail. Voici une divergence plus importante. Morales place la mort d'Herménégild en 584, parce que, suivant lui, le jour de Pâques, où le saint fut exécuté, est tombé précisément cette année-là le 14 avril, jour où l'Eglise célèbre sa fête. Mariana, qui dans les tableaux de son *De die mortis Christi*, ne fait tomber Pâques un 14 avril qu'en 575, 586 et 597, ne pouvait souscrire à cette conclusion, et il choisit la date de 586, tout en notant que d'autres retirent deux ans².

1. Flórez lit autrement : « Regi a Deo vita. » (*Medallas... de Esp.*, t. III, p. 190).

2. En 1623, on lit que l'archiprêtre Julian en retire un (cf. plus haut, p. 245, n. 3). Voilà donc encore un renseignement, tiré des Fausses Chroniques, en contradiction formelle avec une opinion que Mariana n'avait pas prise à la légère.

Notre historien a su nous faire voir autre chose que Léovigild et Herménégild. Il parle de l'état des esprits au moment où la guerre éclate : le concile arien a eu pour résultat de refroidir les partisans d'Herménégild en atténuant les causes de dissensions entre catholiques et ariens. Mariana a vu que Léovigild avait fait là œuvre d'habile politique. Il nous montre les appréhensions des gens timorés et égoïstes, qui ne veulent pas se compromettre¹.

Ce genre de commentaire est tout à fait, comme nous verrons, dans ses habitudes, et donne précisément à son ouvrage, en regard de celui de Morales, une portée morale très caractéristique.

Nombreux sont les rapprochements que l'on pourrait encore faire entre l'exposition de Morales et celle de Mariana. Même lorsqu'il cite les sources originales. Mariana ne fait souvent que suivre et résumer son prédécesseur. Il lui arrive même ce qui arrive aux plagiaires : il commet des inexactitudes qui le trahissent. C'est ainsi qu'il attribue quelque part à Adon ce qui est dit par Gaguin : Morales avait eu soin de distinguer².

Plagiat si l'on veut, mais plagiat déclaré implicitement par l'auteur³ : plagiat légitime, par conséquent. Au surplus, n'aurait-il pas été absurde de sa part de refaire le travail d'enquête si bien exécuté par le continuateur d'Ocampo. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher, ce serait de n'avoir pas marqué plus souvent ce qu'il empruntait de la

1. « La mayor parte de la gente, mouida del peligro que amenazaua, y por acomodarse con el tiempo, quisieron mas estar a la mira, que entrar a la parte, y por la defension de la religion catolica, poner a riesgo sus vidas y sus haciendas. »

2. Il est curieux de comparer les textes :

Morales, XI, 46, § 2 : « San Isidoro a lo menos dice expresamente que despues de la batalla, que fué cerca de Narbona, menospreciado y desamparado de todos, Amalarico fue degollado en la plaza de aquella ciudad. En tanta diversidad no veo bien lo que se deba tener por mas cierto, sino que el Arzobispo, que ya vivia por este tiempo y estaba en Francia, parece pudo tener mejor certificacion en todo ... en los Anales de Adon se especifica que tomaron los Franceses a Toledo, y la destruyeron y Roberto Gaguino, Historiador moderno, añade que esto fue despues de haberla tenido mucho tiempo cercada, y habiendo sido de dentro siempre bien defendida... Procopio dice, que con la muerte de Amalarico se perdio en Francia todo lo que los Vesogodos alla tenían, desamparándolo ellos, y pasándose en España. » (Texte de Cano, t. V, p. 470-1.)

Mariana, V, 7 : « Isidorus Narbone occisum Amalaricum scribit, & praelio dimicatum. nobis Gregorii Turonensis aliquanto vetustioris auctoritas potior fuit. Ado Viennensis. Francos aut Hispaniam ferme vniuersam victoriis peragrassae. Toletum in Hispaniae vmbilico loci natura firmissimam civitatem post diuturnam obsidionem solo aequasse : multa alia oppida & vrbes eodem victoriae cursu expugnata. Galliam Gothicam vniuersam Gothicis erepta Procopius est auctor. »

Adon dit seulement : « Childebertus quoque pro sorore sua Amalrici regis uxore, in Hispania pugnam iniit... Toletum urbs vastata. Childebertus cum sorore sua reuersus est. » (*Patr. L.*, t. CXXIII, col. 107.)

3. « Nostrae aetatis Hispanis scriptoribus quibusdam certe... adiutos ab iis esse his annalibus conficiendis, quasi parata materia, congestisque ruderibus structura faciliiori, non negamus tamen. » (Préface.)

sorte; mais l'auteur ici se place au point de vue du lecteur, que n'intéressent guère les comptes de ce genre; et enfin, il ne s'est pas contenté de mettre Morales dans la liste de ses autorités; il a eu soin de dire qu'il lui empruntait plusieurs inscriptions, de le louer et de le remercier¹.

Il ne faudrait du reste pas conclure de ces confrontations que Mariana ne fait partout que résumer Morales, et s'abstient de remonter aux sources. En voici des preuves palpables. Dans le texte latin du récit qu'il donne de l'affaire de Priscillien, nous retrouvons un grand nombre de mots et d'expressions qui proviennent évidemment de Sulpice Sévère². Il traduit le texte castillan de Rasis sur la division ecclésiastique de Constantin, texte que ne cite pas Morales³. Nous avons signalé le passage où il renvoie aux actes du troisième concile de Tolède à propos de Léandre. Or Morales constatait que la signature de Léandre manquait dans ces actes. Loaysa l'avait restituée dans sa Collection, et mise en troisième place⁴; et c'est précisément la place occupée par cette signature que Mariana trouve (à tort sans doute) peu en rapport avec le rôle prépondérant joué, selon Luc de Tuy et Jean de Bichar, par Léandre dans ce concile. D'autre part, il reproduit le texte même de la souscription de Recared, que ne donne pas Morales. Enfin on vient de voir la correction qu'il a apportée au récit de Morales touchant la date de la mort d'Herménégild.

Pour la chronologie des rois asturo-léonais, on a vu de quel secours étaient la chronique de Luc de Tuy, le *Corpus Pelagianum* et l'*Albedense*. Morales s'était sensiblement rapproché des dates indiquées par ces textes. Mariana, dont la chronologie est fort voisine de celle de Morales, ne s'est pourtant pas abstenu de juger par lui-même. Il s'écarte de Morales pour les dates d'avènement de Ramiro I, d'Alphonse III et ses successeurs jusqu'à Ramiro III inclus; puis pour celles de Bermudo II, de Bermudo III et de D^e Sancha. L'écart n'est d'ordinaire que d'une année, mais il va jusqu'à trois et quatre ans. Il est de quatre pour Alphonse III; c'est de l'inscription de la croix donnée par ce roi à l'église d'Oviedo que Mariana infère la date 862⁵. Morales tire celle de 866 de l'építaphe d'Ordoño I, prédécesseur d'Alphonse III⁶.

1. «... ex commentariis Ambrosii Moralis viri in historia nostræ gentis, sed eruenda Hispaniæ antiquitate imprimis diligentis & perspicacis, ad auctorem gratia redeat fidesque.» (III, 14.)

2. Comparer Mariana, IV, 20, et Sulpice Sévère, *Chronique*, II, 46-51 (éd. Halm). On retrouve dans Mariana les mots *iniquis*; *multa... animi et corporis bona*; *uigilare multum, famem... sitim*; *profanarum... scientia*; *lectionis... ieiuniis*; *nam Saluianus... obierat*; *conuictum*; *nocturnos... feminarum... conuentus*; *Prisciliano occiso... non repressa est... propagata*; *corpora... Hispanias relata*; *iurare per Priscillianum summa religio putabatur*.

3. VI, 16.

4. Labbe, t. V, col. 1015; *Patr. l.*, t. LXXXIV, col. 358.

5. VII, 16.

6. XIV, 36, § 3.

On remarquera que plusieurs fois Mariana s'éloigne de Morales pour se rapprocher de l'*Albeldense*, du *Corpus Pelagianum*, ou de Luc.

Il ne semble pas du reste que Mariana ait utilisé les cinq derniers livres (XIII-XVII) de la *Coronica*, qui ne parurent qu'en 1586, alors que son *De rebus* était écrit. Il ne mentionne pas l'építaphe d'Ordoño I; il ne dit rien non plus des raisons pour lesquelles Morales place la mort de Ramiro III en 985, et il se contente de marquer 982, que donne Luc. Enfin nous ne rencontrons plus ici la concordance que nous signalions tout à l'heure entre les récits des deux historiens. Or, les cinq livres dont il s'agit comprenaient toute l'histoire de la *Reconquista* jusqu'à l'union des royaumes de León et de Castille. Pour toute cette partie, notre auteur, qui s'éloigne considérablement de la chronologie de Vassée et de celle de Garibay, paraît avoir été réduit à ses propres moyens. Il est vrai que Vassée lui fournissait bien des références, et Garibay, bien des documents. Mais ce n'était là que des matériaux, au lieu que dans Morales Mariana eût trouvé les matériaux disposés et ordonnés.

Même pour l'histoire de l'Aragon, qu'il trouvait abondamment développée dans les *Anales* de Zurita, il a utilisé des sources antérieures, par exemple le *De rebus a Ferdinando Aragoniae rege gestis* de Laurent Valla¹.

On peut donc dire, d'une façon générale, que, tout en prenant pour guides dans son travail Ocampo, Morales, Garibay et Zurita, il a exécuté une sorte de revision en même temps que de condensation de leurs œuvres, et cela, à l'aide des textes manuscrits ou imprimés qu'il énumère dans son abondante liste bibliographique. Son intention première était simplement de mettre en bon style ce que d'autres avaient écrit. En réalité, sans aller jusqu'à examiner chaque détail, il a profité des moyens d'investigation qui étaient à sa disposition pour contrôler, compléter ou corriger. Il a produit ainsi un livre qui n'est pas un simple résumé d'autres plus détaillés, et qui mérite mieux que le qualificatif d'ouvrage de seconde main, car, malgré la réserve que commandait l'immensité du sujet traité, l'apport personnel de l'auteur est considérable.

1. Voir plus loin, p. 336.

CHAPITRE II

- I. Comment il conçoit l'Histoire.
- II. Les discours.
- III. Les idées.

I

« Si, emporté par votre inclination naturelle, vous voulez lire des livres de hauts faits et de chevalerie..., la Lusitanie a eu un Viriathe...; la Castille, un comte Fernán González; Valence, un Cid; l'Andalousie, un Gonzalo Fernández; l'Estremadure, un Diego García de Paredes; Jérez, un Garci Pérez de Vargas; Tolède, un Garcilaso; Séville, un Manuel de León : la lecture de leurs vaillantes actions peut amuser, enseigner, réjouir et étonner les esprits les plus élevés. Voilà, certes, une lecture qui sera digne de votre bon entendement, seigneur Don Quichotte; et vous en sortirez érudit en histoire, amoureux de la vertu, instruit dans le bien, amélioré dans vos mœurs¹... » Cet antidote contre la littérature romanesque, le bon chanoine qui tâchait de raisonner D. Quichotte aurait pu le lui désigner plus précisément en nommant l'Histoire d'Espagne du P. Mariana. Il aurait pu lui lire ce que l'historien raconte sur la plupart de ces héros², et encore sur les infants de Lara, Diego Ordoñez et les fils d'Arias Gonzalo, Guzmán el Bueno³, et tant d'autres.

Mais si l'on trouve dans ces pages l'histoire héroïque de l'Espagne, ce serait en diminuer le mérite et la portée que d'y voir seulement une sorte de livre d'or de la noblesse espagnole. De même, c'est plutôt dans l'œuvre de Morales qu'il faudrait chercher l'histoire détaillée des saints, le martyrologe de l'Espagne. Mariana ne s'est pas proposé principalement d'immortaliser les noms des guerriers vaillants et des personnages canonisés. Sa conception de l'histoire est plus large, plus universelle, et, en même temps, plus réaliste; elle ne s'attache pas

1. *D. Quijote*, II, 49.

2. III, 3; VII, 6-8; XXVII, 15; XIII, 7. De ceux que nomme le chanoine, il ne manque que Garcilaso, vainqueur d'un Maure grenadin qui attachait un chapelet à la queue de son cheval, et Manuel de León, qui rapporta à la belle Ana de Mendoza un gant jeté par elle dans une fosse aux lions.

3. VIII, 9; IX, 9; XIV, 16.

de préférence à un ordre particulier de faits, et elle s'intéresse aux faits en raison, non pas seulement de leur valeur morale, mais aussi de leur importance par rapport aux destinées d'un pays.

Comment Mariana a-t-il conçu l'histoire?

D'une façon très simple. Écrire l'histoire de l'Espagne, c'a été, pour lui, 1° raconter comment l'Espagne a été peuplée à l'origine et par qui elle a été gouvernée depuis; 2° dire ses désastres, ses gloires, et les exploits de ses enfants. Il n'a pas voulu faire une histoire de la société espagnole, ni de ses mœurs, ni de ses lois, ni de ses aspirations et de ses besoins, ni de ses arts et lettres. Tout ce qu'il a pu dire à ce sujet est dit en passant, et nullement avec le propos d'insister et de faire ressortir.

Peut-on dire que c'est une histoire politique? Oui, en ce sens que c'est surtout une histoire de la royauté; on y trouve la succession des princes, leurs actions; on y suit l'agrandissement de leurs domaines par la conquête jusqu'à l'union des deux dynasties castillane et aragonaise. Ce n'est pas une histoire politique à la façon de l'œuvre de Guichardin, parce qu'on n'assiste pas, comme on fait avec l'historien italien, aux conseils des princes, on ne voit pas les projets se former, se mûrir, se contrarier ou s'appuyer: on ne les voit qu'aboutissant; on ne connaît que les résultats. C'est le dehors, et non le dedans de l'histoire politique que Mariana fait connaître. Cela dit en principe, nous devons faire à présent des réserves.

Il nous entretient du régime municipal de Tolède et de celui de Pampelune, et des modifications apportées respectivement à l'un et à l'autre par Jean II de Castille et Charles III de Navarre¹. A Tolède, nous explique-t-il, on élisait tous les deux ans six *fieles*, trois du peuple et trois de la noblesse, qui avec les deux *alcaldes* chargés de la justice et l'*alguazil mayor*, constituaient une sorte de sénat; mais, dans leurs assemblées, avait droit de vote tout noble qui y assistait. C'était là un grave désordre, observe Mariana. Aussi Jean II mit-il en vigueur un décret d'Alphonse XI, en vertu duquel étaient créés à vie seize *regidores*, pris pour moitié dans la noblesse et pour moitié dans le peuple. Et Mariana note encore qu'il résulta de cette réforme un inconvénient imprévu; ce fut que les charges de *regidores* se vendirent. A Pampelune il y avait trois *alcaldes*, chargés respectivement de rendre la justice dans la cité, le quartier de *Navarrería* et le faubourg, ce qui entraînait des conflits. Le roi Charles réduisit ces trois juridictions en une seule, confiée à un *alcalde* assisté de dix jurés. Voilà des détails qui prouvent que Mariana ne se désintéresse pas de l'histoire des institutions.

Ce n'est peut-être pas, semblera-t-il, dire grand'chose que de dire

1. XX. 13. Il parle des *Siete Partidas* (XIII, 9), quoiqu'en dise Lafuente (*Hist. gen. de Esp.*, t. III, p. 547, note).

que l'Histoire d'Espagne de Mariana est surtout une histoire nationale. C'est dire quelque chose pourtant, car cela signifie qu'en écrivant son livre, l'auteur a surtout voulu faire connaître aux étrangers et à ses compatriotes eux-mêmes le passé de l'Espagne; qu'il a entendu véritablement donner à la nation espagnole la conscience de son existence comme nation en face des autres nations européennes, et aussi la conscience de sa grandeur, celle enfin de son unité passée et de son unité présente, de sa continuité, de sa personnalité. Et c'est précisément cela qu'avaient voulu faire, et Luc de Tuy, et Rodrigue de Tolède, et Alphonse X, et encore après eux tous les auteurs d'Histoires générales d'Espagne, qu'elles fussent ou non complètes. C'est cela que s'étaient proposé plus ou moins obscurément les continuateurs de la *Chronique générale* et du *De Rebus hispaniae* de Rodrigue de Tolède; Gonzalo de Finojosa, avec ses *Chronica ab initio mundi*, Pablo de Santa María avec ses *Edades trovadas*, Heredia et Eugui, avec leurs *Chroniques*, Alfonso Martínez de Toledo avec son *Atalaya de las Crónicas*, Alphonse de Carthagène avec son *Anacephalaeosis*, Ruy Sánchez avec son *Historia hispanica*, qui tous écrivent l'histoire générale de l'Espagne au point de vue castillan; Pere Tomich, Vagad, Carbonell, qui l'écrivent au point de vue aragonais ou catalan; le prince de Viane, qui l'écrit au point de vue navarrais; Jean de Girone, Alfonso de Palencia et Alfonso de Avila, qui ont cherché à faire revivre l'antique *Hispania*; Valera, qui n'était pas à la hauteur de la tâche incombant à l'historien de l'*Hispania* désormais reconstituée; Marineo, qui a formé de plusieurs œuvres une Histoire générale d'Espagne et qui s'intéressa surtout aux rois d'Aragon; Beuter, qui est surtout Valencien; Ocampo, qui, n'ayant pas assez de matière dans les auteurs connus, authentiques ou non, en suppose d'autres et, marchant sur les traces d'Annius, arrive à donner une histoire inédite de l'ancienne Espagne; Vassée, qui, au contraire de ce que fait Ocampo, travaille avec conscience, mais ne parvient comme lui à fournir qu'une partie de sa tâche; Tarafa, qui n'apporte rien de personnel; Morales, qui est un érudit consciencieux, laborieux et intelligent, mais qui, d'une Histoire générale, n'a donné que quelques livres; Garibay, enfin, qui, le premier, aboutit, mais dont le style lourd et embarrassé rebute le lecteur le mieux disposé.

La principale difficulté que rencontrait Mariana consistait dans la nécessité de mener de front l'histoire des différents royaumes de la péninsule. Garibay avait simplifié le problème en racontant séparément celle de chacun d'eux. Mais ce qu'il a écrit, ce n'est pas, à proprement parler, une Histoire générale d'Espagne, c'est une collection qui comprend l'histoire de l'Espagne jusqu'à la conquête des Arabes,

1. Sur tous les auteurs cités ici, voir *Les Histoires générales*.

puis l'histoire du royaume d'Oviedo-León-Castille, celle de la Navarre, celle de l'Aragon, celle du Portugal, enfin celle des royaumes maures. Mariana a préféré présenter une Histoire synchronique et synthétique, ce qui avait deux avantages considérables : d'abord celui de donner au lecteur l'impression de l'unité nationale de la péninsule, unité que venait de parachever Philippe II par l'annexion du Portugal; ensuite celui de présenter d'une façon plus intelligible les relations continues qu'ont eues tous ces royaumes avant leur réunion à la couronne de Castille. C'était là vraiment l'histoire de l'Espagne. On voyait revivre l'antique *Hispania* romano-gothique. Le morcellement qu'elle avait subi après la conquête arabe apparaissait comme la suite désastreuse d'un bouleversement imprévu et non comme la juste et naturelle expression de tendances séparatistes. La réunion de toutes ces parties devenait comme l'œuvre légitime et fatale des siècles; elles semblaient réaliser les aspirations comme les destinées d'une Espagne une et indivisible.

En revanche, le plan de l'historien, ainsi compris, n'allait pas sans inconvénient ni sans difficulté. D'abord on renonçait à faire suivre au lecteur l'histoire de chaque royaume. Comment l'un d'entre eux s'est développé aux dépens des autres, tel devait être presque fatalement le thème traité. C'était l'histoire de l'Espagne au point de vue castillan. L'individualité des pays absorbés par la Castille s'effaçait. Et les aspirations qui avaient fait l'individualité de chacun, comment s'y intéresser quand l'idée que cette individualité n'était que provisoire domine le récit? Il faut avouer que, si l'on voit bien dans l'ouvrage de Mariana ce qu'a de grandiose cette *reconquista* simultanée du sol espagnol par les quatre petits royaumes du nord et de l'ouest, on n'y constate pas assez leur vie interne, on n'y apprend pas assez quels droits chacun avait acquis à l'indépendance et à l'existence comme nation.

D'autre part, comment ne pas tomber dans la confusion? Comment passer d'un royaume à l'autre sans rompre l'intérêt, sans fatiguer l'attention, sans rebuter la curiosité? Ici encore un reproche est mérité: la masse est trop compacte; les portions qu'il faut rapprocher, souvent trop menues et trop disséminées. Un tel défaut tient sans doute en grande partie à la matière elle-même, à son abondance, à sa multiplicité; mais il aurait pu être atténué.

Il est fâcheux que Mariana n'ait pas cru devoir diviser plus nettement sa matière et distinguer par quelque artifice d'impression, notes marginales ou sous-titres, les points traités dans un même chapitre. Le titre qu'il a mis en tête de chaque chapitre ne correspond le plus souvent qu'à une partie du contenu¹. Comme, d'autre part, la suite d'un récit

1. Dans un même chapitre (XX, 9) intitulé « De la elección del Papa Martino Quinto », il est question 1° des mesures prises par la reine doña Catalina après la mort de Ferdinand I^{er}, roi d'Aragon, et de la trêve conclue avec le roi de Grenade; 2° du

est souvent interrompue par les synchronismes ou par la reprise d'un autre récit, la lecture devient assez difficile et même pénible par endroits. Pour lire d'une traite ce qui concerne, par exemple, la guerre de Naples ou celle de Grenade, il faut se retrouver dans ces pages sans alinéas : on a bien la ressource de se reporter au copieux index dont heureusement l'auteur a muni toutes ses éditions ; mais une telle opération ne laisse pas d'être fastidieuse. La disposition matérielle fait certainement tort à l'ouvrage.

Nous avons essayé d'expliquer quelle matière l'historien a traitée, quel plan il s'est tracé. Pour définir la conception qu'il s'est faite de son rôle, il nous reste à dire ce qu'est son livre au point de vue littéraire.

Pour Mariana, l'histoire est certainement avant tout une œuvre de science ; mais elle est aussi une œuvre d'art. Elle est pour lui ce qu'elle était pour Tite-Live. La chose a été dite souvent. Nous n'avons qu'à préciser.

Nous retrouvons parfois dans l'Histoire d'Espagne l'écrivain du *De rege* et du *De morte*. Son mérite, dans la description d'une ville, sera la concision, le choix des détails. Grâce à son imagination réaliste, il sait voir et rendre la physionomie d'une ville. Il semble qu'on ait vu Grenade, Lisbonne ou Tolède, quand on a lu les vingt ou trente lignes qu'il leur consacre.

Moins fréquents qu'on ne pourrait s'y attendre sont chez lui les morceaux d'éclat, les narrations et les tableaux à effet selon le goût romantique, ni même selon le goût français du *xvii^e* siècle¹. Nul cliquetis, nul mouvement désordonné dans les batailles, nul pittoresque et nul coloris artificiels dans les descriptions. Mariana raconte une bataille à la façon de Tite-Live. Il tâche de faire comprendre la disposition des armées, les mesures prises, les phases du combat. Il ne cherche pas à donner l'impression d'une chose vue, ni à faire croire qu'il s'y trouvait.

Il s'est pourtant plu à donner à certains récits de l'allure et de l'animation. Il raconte d'une façon dramatique la proclamation de Ferdinand (*el de Antequera*) comme roi d'Aragon par saint Vincent Ferrier, chargé d'annoncer au peuple la décision des neuf juges à qui les Aragonais, les Catalans et les Valenciens s'en étaient remis pour l'élection de leur souverain commun. « On avait, » dit-il, « disposé devant l'église une vaste estrade décorée de tentures d'or, et qui

concile de Constance et du supplice de Jérôme de Prague et de Jean Huss ; 3^e de la déposition du pape Benoît XIII et de l'élection de Martin V ; 4^e de la conquête des Canaries par le Français Jean de Béthencourt ; 5^e de la guerre entre l'Angleterre et la France et de l'assassinat du duc de Bourgogne. Ce chapitre n'est pas des plus longs ; et beaucoup sont ainsi constitués par l'exposé d'événements synchroniques.

1. Celui de Corneille dans le récit de la victoire du Cid contre les Maures ; celui de Bossuet dans le récit de la bataille de Rocroy.

dominait toute la place. Sur la partie la plus élevée étaient assis les juges; d'un autre côté, les délégués des princes. Le pape Benoît¹, qui avait pris une part considérable dans ces événements, était présent, L'évêque de Huesca ayant célébré la messe, Vincent Ferrier, auquel, à cause de ses vertus, les autres juges laissaient le rôle le plus important, prononça un discours, prenant pour thème ces paroles de l'Écriture : « Réjouissons-nous, et soyons dans l'allégresse, et glorifions-le, car les noces de l'agneau sont arrivées... » Le discours fini, les esprits en suspens, tous se demandant quelle serait la décision des juges, lecture de celle-ci fut donnée à haute voix par le même orateur. Quand il arriva au nom de Ferdinand, Vincent lui-même et tous les assistants purent à peine contenir leur joie. On acclamait le nouveau roi, en lui souhaitant vie, victoire et prospérité. Tous se regardaient les uns les autres avec étonnement comme si tout cela n'eût été qu'un rêve. On ne pouvait en croire ses oreilles. On interrogeait les voisins. On n'arrivait pas à s'entendre, tant à cause du bruit qu'à cause de la joie qui avait envahi tous les sens et les empêchait de faire leur office². » C'est à Zurita³ et à Laurent Valla⁴ que Mariana a emprunté cette scène; et il l'a décrite avec non moins d'ampleur et de mouvement que celui-ci, bien qu'avec moins de recherche (encore avons-nous ici suivi le texte latin, auquel, malgré sa concision élégante, on pourrait préférer, pour l'animation, le texte espagnol). De plus, il nous donne l'allocation de Vincent Ferrier, que Valla et Zurita ne font que mentionner.

Il aime à tracer le portrait physique d'un personnage. Son procédé, fort simple, consiste dans l'énumération des particularités. Henri IV de Castille avait la tête grosse, le front large, les yeux bleu clair, le nez camus (par suite d'un accident), les cheveux châtons, le teint rouge et tirant sur le brun, l'aspect farouche et peu agréable, la taille haute, les jambes longues, les traits du visage sans trop de laideur, les membres robustes et faits pour le métier des armes⁵.

Ferdinand d'Aragon avait le teint brûlé par les travaux de la guerre, les cheveux longs et châtons, la barbe rasée, suivant la mode du temps, la tête chauve, les sourcils allongés, la bouche petite, les lèvres colorées, les dents menues et rares, les épaules larges, le cou droit, la voix perçante; Isabelle avait une beauté remarquable; les cheveux blonds et les yeux bleu clair. Les deux époux étaient de taille moyenne, de corps bien proportionné, beaux de visage; leur démarche était majestueuse et leur aspect agréable⁶.

1. Pedro de Luna.

2. XX, 4.

3. *Anales*, XI, 88.

4. *De rebus a Ferdinando Aragoniae rege gestis* (dans Beale, p. 1047-8).

5. XXII, 15.

6. XXV, 18 (texte latin; l'espagnol présente de légères différences).

Le portrait moral n'est pas négligé. Amateur de chasse et de musique, sans grande coquetterie, buveur d'eau, mais gros mangeur, de mœurs dissolues et suspectes, avec des vices qui affaiblirent ses forces et lui causèrent des maladies, inconstant, prodigue et avide à la fois, avec cela prompt à récompenser, oubliant les faveurs qu'il avait faites, mais souvent aussi les services qu'on lui rendait, doux et courtois dans son langage, d'une clémence exagérée, imprudent, incapable enfin de maintenir ses vassaux et ses peuples dans le devoir et dans la paix, voilà Henri IV, selon Mariana ¹. Et voici Ferdinand : la parole facile, l'esprit clair, le jugement droit et sûr, le caractère facile, l'abord courtois et bienveillant, habile dans la guerre comme dans la politique, tellement infatigable que le travail semblait le reposer, il n'amollissait pas son corps par des soins recherchés ; son vêtement était simple et sa nourriture frugale, comme pour un homme prêt à combattre. Il savait conduire les chevaux et les faire passer à travers plusieurs cercles. Dans sa jeunesse, il jouait aux dés et aux cartes ; plus âgé, il aimait à se délasser en chassant aux oiseaux ². Parmi tant de vertus, ajoute l'historien, il était inévitable qu'il y eût quelques défauts : il n'y a rien de parfait sur la terre. L'avarice qu'on lui reproche a son excuse dans le manque de ressources ; sa sévérité en a une dans le relâchement des mœurs de l'époque. Quant à Isabelle, elle ne se fardait point ; tout son visage exprimait la dignité et la modestie ; très adonnée à la dévotion et aux lettres, elle aimait son mari, et ne laissait pas d'être jalouse et soupçonneuse.

Il ne dédaigne pas de redire, au cours de son récit du siège d'Antequera, l'histoire de ces deux amants auxquels doit son nom la *Peña de los Enamorados*, située entre Archidona et Antequera ³. Une jeune mauresque s'était éprise d'un chrétien captif de son père. Tous deux s'étaient réfugiés sur ce rocher presque inaccessible. Se voyant sur le point de tomber entre les mains du père courroucé, ils se jetèrent dans le vide. Tout cela est raconté avec une certaine complaisance. Le sévère historien sacrifie sans doute ici au besoin d'agréments son ouvrage ; il n'a même pas craint d'intituler le chapitre où il raconte ce petit roman : « De la Peña de los Enamorados. » Pourtant, il a jugé oiseux de rapporter les paroles que prononcèrent ses héros en cette circonstance ⁴. Ce qu'il ne néglige pas, c'est de faire observer combien la constance de ces deux jeunes gens eût été plus louable s'ils avaient souffert pour la vertu et pour la défense de la vraie religion, et non « pour satisfaire leurs appétits désordonnés ».

1. XXII, 15.

2. XXV, 18. Même observation que plus haut. L'espagnol dit, par exemple : « Il fatiguait un cheval... il s'exerçait à la fauconnerie, et prenait grand plaisir à chasser avec le héron. »

3. XIX, 12.

4. « Las palabras que en este trance se dixerón, no ay para que relatalas. »

Les descriptions, les portraits, les épisodes légendaires (présentés comme tels), forment, dans l'ouvrage de Mariana, ce qu'on pourrait appeler l'ornementation naturelle et légitime de l'Histoire. L'auteur a eu recours aussi à une autre ornementation, artificielle celle-là, les discours.

II

Moyen commode, pour l'historien, de s'essayer à l'éloquence et d'exprimer ses idées politiques ou morales, les discours, chez les anciens et leurs imitateurs de la Renaissance, constituent, on le sait, un procédé classique. Fox Morcillo le recommande¹. López de Ayala dans ses chroniques², Pablo de Santa María dans sa *Suma de Crónicas*³, Diego Enríquez del Castillo⁴, Gonzalo de Santa María⁵, Vagad, Marínco⁶ y ont eu recours. Antonio Agustín reprochait à Zurita son abstention à cet égard⁷. On ne peut s'étonner de voir Mariana suivre une tradition aussi bien établie, pas plus qu'il ne faudrait croire qu'il l'a créée.

Ce qu'on peut dire, c'est que cette tradition, il l'a suivie avec une visible prédilection. Il ne perd pas une occasion de placer un discours. C'est ainsi qu'il nous donne, en style indirect, il est vrai, celui des envoyés de Sagonte au Sénat romain, que n'a pas fait Tite-Live⁸.

Quand Mariana a eu le texte d'une lettre à sa disposition (bien entendu, il ne peut être question de celui d'un discours), il l'a transcrit : on sait que les écrivains anciens, Tacite par exemple, n'avaient pas les mêmes scrupules. Il est vrai que la plupart des lettres ainsi reproduites sont des bulles, et que l'idée de les embellir ne serait

1. « La forma única que Fox Morcillo reconoce y legitima es la forma clásica, con arengas, con epístolas, con descripciones de los principales personajes. » (Menéndez Pelayo. *Historia de las ideas estéticas*, t. III, p. 290.)

2. Cf. Amador de los Ríos, *Hist. crit. de la lit. esp.*, t. V, p. 144.

3. Amador (t. VI, p. 200) reproduit un discours que l'auteur met dans la bouche de Théodoric.

4. *Ibid.*, t. VII, p. 149. Cf. encore, sur cet usage, *ibid.*, t. VI, p. 347.

5. Dans sa vie de Jean II, en latin (*Colección de documentos inéditos*, t. LXXXVIII; cf. p. xvii).

6. Cf. *Les Histoires générales*.

7. Cf. *Les prédécesseurs de Mariana*, et Dormer, *Progresos de la Hist. en Aragón*, 1^{re} p^{te}, IV, 5, § 33 et 35-6.

8. « Li dato senatu mandata Patribus explicarunt, hostilia moliri Annibalem, propediemque sociam fidelemque ciuitatem obsessurum. nisi quid opis in ipsis sit, de sua suorumque salute actum. se quidem extrema prius pati paratos esse, quam fidem fallerent. viderent ipsi, ne cunctando socios hosti prodidisse, & vrbi amicam cultam eximie fidem exitio fuisse videretur » (II, 9). Cf. Tite-Live : « ... legati a Saguntinis Romam missi auxilium ad bellum iam haud dubie imminens orantes. Consules... cum legatis in senatum introductis, de re publica retulissent placuissetque mitti legatos in Hispaniam... » (XXI, 6, § 2-3.) Polybe n'en dit pas beaucoup plus (III, 15, 1).

venue à personne¹. Mais il y a aussi entre autres la lettre d'Isidore de Séville à Eugène de Tolède, dont Luc de Tuy avait inséré un fragment déjà dans son ouvrage contre les Albigeois²; un passage de la lettre d'Euloge à Wilesindus, évêque de Pampelune³; la lettre de saint Louis qui accompagnait l'envoi de reliques et que l'on conservait à Tolède⁴; celle de l'empereur Maximilien annonçant à Don Juan Manuel son intention de venir en Espagne pour soutenir les intérêts de son petit-fils Charles⁵. Pour celles qu'il a composées lui-même, il a soin de ne leur donner aucun caractère d'authenticité, comme le serait par exemple l'apposition d'une date ou d'une formule de souscription; il veut évidemment ne laisser aucune méprise possible.

On ne se demande plus aujourd'hui, comme on le faisait encore au XVIII^e siècle, si le style indirect ne devrait pas échapper à la proscription qui frappe le style direct dans la composition de discours par l'historien. Le style indirect permettra de ne donner qu'un résumé d'un texte trop long; il pourra n'être pas fidèle à la lettre, pourvu qu'il le soit au sens; mais nous n'admettons pas que, sous couleur de style indirect, un auteur nous donne comme les idées d'un homme ou les motifs d'une action, les idées ou les motifs par lui-même imaginés. C'est là une exigence moderne : Mariana ne songe pas plus à lui sacrifier les vieux *fueros* dont jouissait de son temps l'Histoire, qu'il n'a voulu abandonner le droit de faire, en style direct, et sous le nom des personnages mis en scène, des *conciones* dans le genre de celle qu'on admire dans Salluste, Tite-Live et Tacite. Il a recours de temps en temps au style indirect; mais généralement, à l'exemple de ces mêmes auteurs, il intercale quelque phrase en style direct⁶. Quant aux discours écrits en entier en style direct, ils sont nombreux : il y en a plus de trente (y compris les lettres composées par Mariana) dans les dix premiers livres.

Il est d'abord notable que les exhortations aux troupes avant le combat sont en majorité. C'est le contraire chez Guichardin, qui a surtout fait des discours politiques. Cette seule observation suffirait à montrer que l'histoire de Mariana est plutôt militaire, comme celle de Guichardin plutôt diplomatique.

1. Lettre du pape Simplicius à Zénon, évêque de Séville (V, 5); bulles de Jean VIII donnant à l'église d'Oviedo le titre de métropole (VII, 18); d'Alexandre III à Cerebrunus, archevêque de Tolède, lui accordant la prééminence sur l'archevêque de Compostelle (IX, 19); d'Urbain II à Roger, comte de Calabre et de Sicile. « Diplomatic quoniam publice cognosci interest, & Regibus Hispanis magnæ controversiæ de eorum nata sunt, exemplum subijcimus », déclare pour celle-là Mariana, X, 5; Cf. encore X, 6, 8, 11, 13, 16, etc. On voit que ces documents sont nombreux.

2. VI, 6.

3. VII, 15.

4. XIII, 8.

5. XXIX, 8.

6. Discours d'Alphonse I^{er} d'Aragon à Fraga (X, 15), d'Alphonse VIII à Las Navas XI, 24).

D'autre part, Mariana, qui aime, on le verra, à semer son récit de réflexions et de maximes, en a rempli ses discours. On peut même se demander s'il n'a pas considéré les discours comme la partie proprement éthique de l'histoire : il n'aurait d'ailleurs, en cela, fait que suivre l'exemple des anciens. Comme eux, il y a mis de quoi édifier et instruire le prince et le citoyen. « C'est en veillant, en agissant, en portant de tous côtés son attention que l'on écartera les dangers : c'est ainsi qu'on sauve un État. Le sommeil et l'inactivité, c'est la perte certaine. » Ainsi parle l'infant Henri à la veuve de Sanche IV, la mère de Ferdinand l'Ajourné, l'héroïne de la *Prudencia en la muger*¹. « Ceux qui désirent des transformations dans l'État apportent-ils au monde autre chose que des maux plus graves que ceux dont ils se plaignent, des factions, des discordes, des guerres? » déclare sagement la princesse Isabelle à ceux qui veulent lui donner le trône de son frère Henri².

Quelle que soit la valeur de telles maximes, il ne faut pas s'attendre à n'en rencontrer ordinairement que d'originales. Les lieux communs, « argumenti sedes, » comme les définit Cicéron³, abondent, en effet, dans l'éloquence des personnages qui prennent la parole dans l'Histoire d'Espagne.

Le premier orateur que nous y rencontrons, Baucio Capeto (ce héros inventé par Florian, fâcheux augure), peut nous donner une idée suffisamment typique de la manière de tous les autres. Voici l'analyse de sa harangue à ses concitoyens les Turdétans, menacés par les Carthaginois :

Il ne s'agit pas de pleurer comme des femmes. Soyons des hommes et vengeons-nous. Il ne sera pas difficile de chasser une poignée de brigands, si, supérieurs par le nombre, le courage, et par la bonté de notre cause, nous savons joindre à ces avantages la concorde ; unissons-nous, oublions nos querelles privées dans l'intérêt de la patrie. La divinité ne peut s'irriter de nous voir venger nos injures : elle ne favorise pas le crime. Ne vous inquiétez pas des longs succès de nos ennemis : à ceux dont elle veut punir les crimes, volontiers la divinité accorde longtemps, afin que le châtiment soit plus terrible, prospérité et impunité. Pensez à vos ancêtres et à votre postérité ; qu'on ne dise pas que vous ne vous êtes pas souciés de l'opprobre ni des intérêts de vos petits-fils⁴.

Bien qu'un certain nombre des idées exprimées ici soient d'une manière assez spéciale appropriées à la situation, toutes n'en sont pas moins des lieux communs. Or on peut en dire autant de la plupart des idées que notre auteur développe dans ses autres discours.

1. XV, I.

2. XXIII, 13.

3. *Topica*, 2.

4. I, 18. La dernière idée indiquée ne se trouve pas dans le texte espagnol.

C'est surtout dans ses harangues militaires que les lieux communs se suivent et se répètent. Et il est curieux de constater combien souvent le même est reproduit. Affecter le mépris de l'ennemi pour inspirer confiance aux soldats, est, sans doute, le lieu commun par excellence de l'éloquence des camps. Mais on le voit revenir jusqu'à douze fois dans les dix-sept premiers livres¹. Il est encore développé longuement dans le discours du duc de Nemours², à Ravenne³. « C'est un ramassis de gens, » répète celui-ci, avec peu de variantes, après Attila, Tarif, Charlemagne, Alphonse XI. Il est vrai que Guichardin lui-même ne trouve guère autre chose à faire dire par le même duc de Nemours, vice-roi de Naples, et par Gonzalve, aux treize Français et au treize Italiens qui sont chargés de soutenir, dans le combat de Barletta, l'honneur de leurs nations respectives⁴. Voici d'autres lieux

1. 1^o Baucius Capetus : « Neque erit difficile paucos perduelliones de vniverse prouinciæ finibus exturbare. » (I, 18.)

2^o Attila : « Eæ copiæ ex colluione mullarum gentium supremo conatu conflatae an vestrum conspectum ferent milites, oculos, manus? » (V, 3.)

3^o Tarif : « Inermem credo aciem, & ex vulgi faece temere raptimque conflatum suomet fluctuantem timore, multitudine impeditam formidatis? quam sine gladio vel vmbonibus propelletis. » (VI, 3.)

4^o Charlemagne à ses troupes (à Roncevaux) : « Quam turpe sit Francorum arma triumphis trophæisque nobilissima, Hispanorum egentibus populis & diuturna seruicendi consuetudine oppressis cedere, me silente res ipsa loquitur... Ab inermi hostium genere, qui latronum more aequo campo congredi recusarunt, vinci ipsa morte acerbis iudicate... hostes inopia, illuue, squalore deformes : exercitus ex vtraque gente conflatus, quibus nec idem mos est, & legibus institutis, religione discrepante. » (VII, 11.)

5^o Alphonse VI : « Hostium multitudo opponitur. nunc scilicet primum inconditam sustinebitis turbam, quæ ipsa se sua multitudine impedit? imbelles sunt, quibus bellum inferre paramus, & longa armorum desuetudine enervati. » (IX, 15.)

6^o Le pape Urbain, à Clermont : « Si ex bellis commoda expectantur, quid vtilius quam gentem imbellem impugnare, spolia potius quam arma ferentem? Nunquam Asia Europæ par fuit. » (X, 3.)

7^o Alphonse de Portugal, à la bataille de Ourique : « Aduersus toties victam perfidiam impietatemque pugnabitis, idem ergo illis & vobis animus erit, qui victis & victoribus esse solet. humilis, formidolosus & ignauus hostibus : vobis excelsus & alacer. » (X, 17.)

8^o Le même, au siège de Lisbonne : « fidem hostes sunt, quos toties superioribus bellis profligastis, eadem virtute & industria : nisi quod ciuium multitudo ciuilibus artibus, quam armis aptior est ipsa se impedit in pugna. Milites in vrbe pauci sunt : iique continuata quinque mensium obsidione, imminuti numero. » (X, 19.)

9^o Le roi d'Aragon, au siège de Majorque : « Obsessi confecti inedia sunt, imminuti numero, metu debilitati. » (XII, 14.)

10^o Alphonse XI, à Tarifa : « ... inconditam, mihi credite, & ex colluione mullarum gentium conflata... » (XVI, 7.)

11^o Et, en revanche, le roi maure : « Nunc aduersus paucos, inermesque tyrones pugnabitis nullo vsu firmatos, nulla scientia militari. » (*Ibid.*)

12^o Duguesclin à Henri II : « Hostis offertur vetera odiorum nomina exaquant, externis exosus, subditis grauis, per seque casurus, ciamsi a nullo impellatur, nullis legionibus munitus : & si qui sunt milites Principis ii imitatione, enervati libidine in aciem prodibunt. » (XVII, 7.)

2. Louis d'Armagnac.

3. XXX, 9.

4. *Storia d'Italia*, V, 42.

communs encore : « En fuyant, vous ne réussissez qu'à vous faire frapper dans le dos ¹. Aucun moyen de fuir; notre seule chance de salut est dans le combat ². Nous ne pouvons supporter davantage la situation où nous sommes ³. »

Certes, de beaux mouvements animent parfois ces harangues, par exemple lorsque Ximénez exhorte ses troupes à l'assaut d'Oran ⁴. Mais en revanche elles sont parfois bien longues. Sans demander la concision énergique de celles que Taine nous cite comme des types de « harangues vraies » ⁵, on voudrait plus de brièveté, si ce n'est plus de verve et de variété. L'auteur s'en doute lui-même apparemment, quand il fait dire à Nemours : « Mais à quoi bon prolonger un discours inutile ⁶ ? » Il est vrai que c'est encore là un lieu commun, puisque le général ne fait pas grâce de sa péroration.

Elles sont aussi trop nombreuses, eu égard surtout au peu de variété dont le genre est susceptible. Elles se répètent. Les chefs, sans doute, ne se soucient point de mettre de l'inédit dans leurs proclamations; mais rien ne forçait l'historien à en lancer une avant chaque bataille.

Comme Guichardin, mais avec beaucoup moins de prédilection, Mariana compose aussi des discours politiques. La comparaison n'est du reste point à son avantage. Son infériorité en face de l'historien italien est, il faut l'avouer, bien grande, si l'on ne tient compte que de la partie politique et diplomatique de son ouvrage; et elle éclate dans les discours, car c'est surtout dans les discours que Guichardin expose, homme d'état lui-même, les pensées et arrière-pensées des hommes d'état. A part quelque rare exception, rien, dans l'Histoire d'Espagne, n'est à la hauteur des discours de l'ambassadeur de Ludovic Sforza à Charles VIII ⁷, ou de l'empereur Maximilien à la Diète ⁸; des délibérations du Parlement de Florence sur la meilleure forme de gouvernement ⁹, ou du Conseil de Charles VIII sur la paix qui fut signée

1. « Quid turpius quam in pedibus salutis spem eos ponere, in quorum dextris sint arma? terga hostibus ferienda præbere... » (X, 17.)

« Neque decet in pedibus potius presidium, quam in virtute, armisque ponere; nudum cæcumque tergus hosti ferendum præbere. » (XVI, 7.)

2. « Receptus pulsus nullus, nec vsquam nisi in certamine spes. » (XI, 24; cf. IV, 23, discours de Tarif.)

3. Discours de Pélage (VII, 1).

4. « Ego ego ipse, si cessatis in medios hostes irruam crucemque illam Christianæ gentis vexillum et spem inter hostium agmina collocare certum habeo. An erit qui sui Presulis exemplum non sequatur? qui euntem in hostes deserat?... » (XXIX, 18.)

5. *Essai sur Tite-Live*, p. 279, note.

6. « Verum quid attinet non necessariam orationem longius procedere? Quid fortissimorum militum victoriam prolixo sermone morari? » (XXX, 9.)

7. I, 10.

8. VII, 19.

9. II, 5.

à Verceil¹, ou du Sénat de Venise, soit sur la protection sollicitée de lui par les Pisans², soit sur l'alliance proposée par Louis XII³.

Ce qui fait surtout la supériorité de Guichardin, c'est le caractère concret de ses discours. Non pas qu'il méprise le lieu commun, mais le lieu commun n'est chez lui qu'un accessoire, qu'un moyen oratoire destiné à donner davantage au discours supposé l'air d'un discours ; car, au fond, le discours est pour lui un procédé conventionnel d'exposition, autant et plus peut-être qu'un ornement et un agrément. Comme Tite-Live, il sait s'en servir pour faire mieux connaître la pensée intime, la politique la plus secrète des parties en cause, ou ce qu'il croit tel. Or, les complications de la politique sont des complications de faits et d'intérêts. On ne peut les faire comprendre sans beaucoup de détails bien spécifiés. Des considérations générales n'y suffiraient pas. Aussi, l'ancien ambassadeur florentin, le conseiller des Médicis, rompu par la pratique à la connaissance des intérêts de tant d'États, disposé par ses goûts d'historien à considérer de près les faits et leur marche, enfin écrivant l'histoire contemporaine, a-t-il mis dans ses discours plus de réalités que d'abstractions, plus d'histoire que de philosophie.

Les deux discours qu'il met dans la bouche de Grimani et de Tréviano, du Conseil des *Pregati*, sur l'alliance proposée par Louis XII, peuvent être pris comme exemple. Voici les idées développées dans le premier :

1° Ingratitude de Ludovic, qui force maintenant les Vénitiens à abandonner la défense de Pise, dont ils ne s'étaient chargés qu'à sa sollicitation. Il leur convient d'en tirer vengeance. (Ici un lieu commun : nécessité, pour les grandes républiques, de se venger pour conserver leur réputation et prévenir de nouvelles injures.) 2° Intrigues de Ludovic avec le reste de l'Italie, l'Empereur, l'Allemagne et le Turc. Dangers en perspective si les Vénitiens continuent à défendre Pise ; et s'ils l'abandonnent, autres dangers. (Lieu commun : car ceux dont les affaires commencent à aller mal sont plus exposés par là même.) Seule la crainte d'une alliance entre Venise et la France retient Ludovic. Si Venise rejette cette alliance, le roi de France perdra de vue les affaires italiennes, se lancera dans une autre entreprise hors d'Italie, et Ludovic saura bien faire la paix avec lui. L'alliance avec la France s'impose donc. 3° Avantage de cette alliance : Ludovic ne pourra résister à deux puissances aussi fortes et aussi voisines de ses États. 4° Le voisinage des Français après la conquête du duché de Milan n'est pas un danger : d'une part, leur accroissement inquiétera les Italiens, les Allemands et l'Empereur, qui comprendront alors qu'ils

1. II, 47-48.

2. III, 13.

3. IV, 20-21.

ont besoin de nous ; d'autre part, le roi de France n'osera jamais nous attaquer avec ses seules forces, et sans une ligue, qui ne se formera pas aisément. D'ailleurs, ils ne garderont pas longtemps leur conquête, car ils se rendent vite odieux aux peuples qu'ils ont soumis : c'est ce qui leur est arrivé à Naples. (Lieu commun : toute conquête mal affermie et mal gouvernée est onéreuse.) Enfin, celle-ci les empêchera de songer à une autre entreprise. 5° Le danger auquel Venise s'expose par cette alliance est donc moindre que celui auquel elle est présentement exposée. Il serait déshonorant de ne pas savoir profiter de cette occasion. (Lieux communs sur les inconvénients de la pusillanimité.) 6° Conclusions : résumé des avantages présents et à venir de cette alliance.

On peut, après cette analyse, faire deux remarques. D'abord les lieux communs sont rares, en proportion des faits concrets allégués. Ensuite ils sortent de la banalité classique : ce sont les principes d'une philosophie politique plutôt expérimentale que déductive, réaliste à coup sûr, on peut dire simplement « machiavélique ».

Rien de tel en général chez Mariana. D'abord les lieux communs l'emportent à peu près toujours par leur nombre sur les faits. Ensuite ils se rattachent à cette simple philosophie de bon sens, à cette morale et à cette psychologie que nous a léguées l'antiquité, soit païenne, soit chrétienne, et dont il est toujours bon, mais assez peu piquant, de rappeler les enseignements.

Voyez par exemple l'entretien de Ferdinand le Catholique avec son gendre Philippe¹. On s'attendrait à quelque révélation sur les calculs de ce prince selon l'esprit de Machiavel : Ferdinand ne développe que des lieux communs sur l'affection paternelle, l'inexpérience des jeunes gens, et l'avantage de la concorde.

Sans doute, on voit bien que Mariana sait tirer des faits eux-mêmes des raisons, et par là donner à un discours une couleur en quelque façon plus historique. Le discours de Prochita à Paléologue² est assez remarquable à cet égard, bien qu'il ne soit pas des plus longs ni précisément des plus importants. « Charles, roi de Sicile, prépare contre l'empereur grec une flotte puissante en joignant ses forces à celles du roi de France. Or, les forces des Français sont intactes, celles des Grecs sont affaiblies par les dissensions et ne pourront résister à deux rois réunis. Les victoires antérieures en sont la preuve. En vérité Paléologue est inaccessible à l'orgueil, et sans doute il est beau de savoir se dominer dans la colère, mais attendra-t-il, inactif dans son palais, qu'on vienne l'attaquer, que l'ennemi et les factieux le chassent de son trône ? Il a sur les épaules une lourde charge ; s'il ne la manie avec habileté, elle l'accablera de son poids. Il ferait bien mieux de chercher à donner

1. XXVIII, 20.

2. XIV, 6.

à ses ennemis de quoi s'occuper chez eux. Les Siciliens ont gardé le souvenir de l'ancien gouvernement; ils n'ont pour le nouveau que de la haine. C'est un chef qui leur manque, non l'envie de se révolter. Ils ne cessent de solliciter les rois d'Aragon pour qu'ils viennent à leur secours et s'emparent du royaume. Le Pape est hostile aux Français. En aidant les Siciliens, l'empereur écartera de lui sans grand'peine de grands orages, et fera tomber sur ses ennemis le mal qu'ils veulent lui faire. Enfin il doit bien se persuader que les Français ne seront jamais pour lui des amis. Et leur puissance est notoire. »

Est-ce parce qu'il fait parler un Italien que Mariana s'approche de l'éloquence diplomatique de Guichardin? En tout cas, on voit qu'il n'était pas incapable de faire des discours dans le genre de ceux qui remplissent les seize livres *della Istoria d'Italia*. Mais il en a trop rarement pris la peine. Chez lui, en général, et pour tout dire, la forme paraît avoir plus d'importance que le fond, ou du moins c'est plutôt sur la facture de la phrase, sur l'emploi des passions oratoires, sur tout ce qui est style et rhétorique que s'est porté l'effort de l'auteur. On sera frappé de ce fait en lisant le discours d'Alphonse X au Pape, touchant son titre contesté d'Empereur¹. Un thème peu compliqué s'y trouve développé avec un art certainement irréprochable : « Je n'ai pas demandé l'Empire; on me l'a donné, il est naturel que je veuille le conserver. Comment admettre qu'on ait procédé à une nouvelle élection, sans même m'entendre? En tout cas, mon rival disparu, ce qu'il y avait de douteux dans ma cause disparaissait par là-même. J'ai tardé à venir: c'est que j'avais des affaires à régler dans mon royaume. Aujourd'hui je viens, quittant mon fils et mes petits-enfants, prendre possession d'un titre sans profit, mais que l'honneur de l'Espagne me force à revendiquer. J'irai jusqu'au bout pour soutenir mon droit. J'ai mérité la bienveillance des papes vos prédécesseurs; j'ai mérité d'être appelé à l'Empire; je ne veux pas, au déclin de l'âge, me laisser enlever ce que, jeune, j'ai obtenu. Soyez favorable à ma cause si juste, et prévenez les malheurs qui pourraient résulter du rejet de ma demande ». Mariana ne fait-il point parler Alphonse le Sage comme s'il s'agissait vraiment de convaincre le Pape? C'est que le discours n'est pas pour lui comme pour Guichardin un moyen d'exposition, mais un procédé dramatique dont il se sert pour rendre l'action plus vivante. De là ce déploiement d'artifices oratoires, ce souci du beau langage, comme si le personnage qui parle devait toucher et plaire. Ce n'est plus de l'histoire, c'est du drame. Un Lope de Vega ne fait pas parler autrement les personnages de ses pièces historiques.

Le drame ou, si l'on préfère, le roman, on le trouve dans la lettre de la Cava à son père, le comte Julien, après que le roi Rodrigue

1. XIII, 22.

a abusé d'elle; dans les menaces de Therasia, sœur d'Alphonse V, au mari qui lui a été imposé, le musulman Abdalla; dans la longue lettre de reproches et de menaces que la comtesse Mathilde envoie à son ingrat époux, Alphonse III de Portugal, et qui fait songer aux imprécations de Médée ou de Didon. Nous avons là l'histoire conçue non seulement comme un *opus oratorium*, mais comme un *opus tragicum*. A voir ces hors-d'œuvre, il semblerait que l'historien jésuite ait fait ici en histoire ce que ses confrères ont fait, dit-on, en religion : dissimuler autant que possible les côtés austères et se mettre à la portée des humains. Heureusement, il n'a pas appliqué trop largement cette méthode à tout son ouvrage; mais on la saisit au moins dans les lettres et dans les discours dont celui-ci est orné, comme dans la part faite à des légendes sur lesquelles l'auteur savait peut-être, aussi bien que personne, à quoi s'en tenir.

On s'étonnerait de ne pas rencontrer dans les discours de Mariana quelque morceau imité de l'antique. On connaît le beau mouvement que Tite-Live et Tacite ont reproduit après Cicéron : « Il n'a pas vu, » dit Cicéron de Crassus, « l'Italie en feu, le Sénat en butte aux fureurs de la haine³... »; « Il n'a pas vu, » dit Tacite d'Agricola, « la curie assiégée, le Sénat entouré par les armes, le massacre de tant de personnages consulaires⁴... »; mais la forme la plus classique, la plus oratoire de ce « non vidit » est celle qu'on trouve, mise au futur, dans ce discours de Vibius Virrius, où Taine voit « tout le génie de Tite-Live en raccourci »⁵ : « Je ne verrai pas Appius Claudius et Q. Fulvius assis dans leur victoire insolente..., je ne verrai pas détruire et incendier ma patrie, les femmes, les jeunes filles, les fils d'hommes libres, traînés au viol⁶... » C'est dans le discours d'un Maure anonyme après la capitulation de Grenade⁷ que Mariana a placé cet admirable cliché. Mais il ne s'en est pas tenu là; une bonne partie du discours du farouche Capouan est repassée par la bouche du

1. «...sed egenum tamen, patria extorrem, sine lare, sine spe, hominem peno dixerim barbarum tecto, toro, imperioque recepi. O nimiam meam dicam, an meorum, an vtrunque facilitatem... Memini cum non anima, non nobis posse carere iurabas. en religio, en constancia, quid hoc?... Verum ego superstes sum » etc. (XIII, 12).

2. VI, 21.

3. *De Oratore*, III, 2.

4. *Vita Agricola*, 45.

5. *Essai sur Tite-Live*, II, 3, p. 299.

6. Traduction de Taine, p. 302.

7. Tite-Live : « Tanta auditas supplicii expetendi, tanta sanguinis nostri hauriendi est sitis. » (XXVI, 13, 13.)

« Alterum annum circumvallatos inclusosque nos fame macerant; et ipsi uobiscum ultima pericula ac grauissimos labores perpessi, circa vallum ac fossas

Mariana : « An ignoratis quanta vestri sanguinis hauriendi sitis sit? »

Annum iam circumvallatos & nos macerant, & ipsi non minores clades pertulerunt, circa munimenta saepe trucidati, neque magis obsidentes, quam

Maure, souvent avec les mêmes termes; et, chose qui n'est pas sans mérite, car le morceau de l'historien latin est lui-même d'une concision inimitable, l'habile latiniste qu'est Mariana a su resserrer et condenser encore.

Malheureusement, on devine trop que notre historien a fait là un exercice d'école. Son discours, dont le thème n'a en somme qu'une analogie lointaine avec celui dont s'est inspiré Tite-Live, rappelle un peu ces dissertations de rhétorique, faites de lambeaux et de réminiscences : art assez simple où Mariana excelle, mais pour lequel on n'est pas tenu de l'admirer.

Ainsi l'examen des discours que Mariana a inséré dans son récit nous montre des habitudes de rhétorique et d'imitation classique conformes à celles de la plupart des humanistes. Ils n'ont pas l'intérêt, la portée, l'utilité de ceux de Guichardin. Il sont surtout destinés à varier, à agrémenter, à instruire même; mais ce sont des hors-d'œuvre que l'on peut presque toujours passer sans rien perdre de l'intelligence des événements.

D'autre part, la vraisemblance n'est pas toujours absolue. Nous ne nous représentons pas bien notre Du Guesclin commençant un discours de cette façon : « Quiconque donne son avis sur des affaires importantes doit considérer ce qui est utile à la chose publique, et ce qui est proportionné avec ses forces, car toute entreprise au-dessus de ses forces est une témérité. Il est funeste et inhumain de préférer aux intérêts communs ses ambitions particulières ¹. »

saepe trucidati, et prope ad extremum castris exuti.» (XXVI, 13, 8.)

«Feras bestias caeco impetu ac rabie concitatas, si ad cubilia et catulos eorum ire pergas, ad opem suis ferendam avertas.» (XXVI, 13, 12.)

«Itaque, quando aliter diis immortalibus visum est, cum mortem ne recusare quidem debeam, cruciatus contumeliasque, quas sperat hostis, dum mei potens sum, effugere morte, praeterquam honesta, etiam leui, possum. Non uidebo App. Claudium et Q. Fulvium uictoria insolenti submisos... nec dirui incendique patriam uidebo; nec rapi ad stuprum matres Campanas virginesque et ingenuos pueros.» (XXVI, 13, 14.)

1. XVII, 7. C'est le latin que je traduis ci-dessus. L'espagnol est encore plus apprêté : «Qualquiera que ouiere de dar parecer, y consejo en cosas de grande importancia, está obligado a considerar dos cosas principales. La vna, qual sea lo mas útil y cumplidero al bien comun. La otra, si ay fuerças bastantes para conseguir el fin que se pretende. Como es cosa inhumana, y perjudicial, anteponer sus intereses particulares al bien publico, y pro comun : assi intentar aquello, con que no podemos salir, y a lo que no allegan nuestras fuerças, no es otra cosa, sino vna temeridad y locura.»

obsessi, nouae urbis * munitione bellum defendentes.

Quasi bestiae caeco impetu, ac rabie concitatae sitiunt sanguinem.

Stat sententia: si mortem recusare fas non sit cruciatus contumeliasque vitare. Capi, diripi, incendi patriam non uidebo: matres, virgines, pueros ad stuprum & in seruitutem rapi.» (XXV, 17.)

a. Il s'agit du camp dénommé *ville* de Santa Fe et élevé en face de Grenade.

Grande, au reste, est la diversité des sujets. Harangues militaires, discours d'ambassadeurs, délibérations dans les conciles ou les conseils royaux, lettre d'un père à son fils révolté, réponse de celui-ci, discours d'un traître, réponse au même traître, lettre d'une jeune fille déshonorée à son père, discours d'une princesse au mari qu'elle refuse de satisfaire, lettre d'une ex-princesse royale à son mari remarié : voilà de quoi faire un recueil de *Conciones* presque plus varié que celui que, au temps même de Mariana, Henri Estienne formait avec les discours de Salluste, Tite-Live, Tacite et Quinte-Curce.

Remarquons, pour terminer, ce synchronisme de l'histoire pédagogique et littéraire : il donne aux discours de notre historien leur véritable portée, il montre où en était l'intérêt.

III

Mariana ne se contente pas de raconter les faits, il les commente. L'objectivité est une affectation que ne pratique et soupçonne guère la première génération d'une grande époque littéraire. Ce n'est que lorsque tout est dit que l'on tient à ne plus tout dire. Mariana a écrit un demi-siècle avant Melo, près d'un siècle avant Solís. Aussi, bien plus volontiers qu'eux (mais avec moins de solennité), intervient-il pour indiquer au lecteur les réflexions à faire. Ces réflexions n'expriment souvent que l'émotion ressentie par l'auteur. A propos du meurtre de Pierre le Cruel par son frère, il s'écriera : « Voilà une chose épouvantable : un Roi, un fils et petit-fils de Rois, baignant dans son sang, qu'a répandu la main d'un frère bâtard ! Étrange forfait !... » Et il continue en montrant l'enseignement de cette mort¹.

Il aime à tirer des événements des considérations pratiques, des leçons de choses pourrait-on dire, car rien de plus simple ni de plus accessible que ces considérations. On est même souvent tenté de les trouver superflues. « Tant il importe, parfois, de ne pas manquer une occasion et de profiter avec habileté de ce qu'offre le hasard² ! » Cette recommandation, c'est à propos de Pélage restaurant la monarchie espagnole, qu'il nous la fait : voilà un bon commentaire de maître d'école.

La psychologie fournit son contingent : « Plus la parenté est grande, plus est violente l'inimitié quand elle s'allume³. » De telles remarques servent à expliquer les événements. Elles sont pourtant parfois, semble-t-il, trop peu neuves : ainsi celles que l'on trouve, touchant

1. XVII, 13.

2. « Tanto importa a las vezes no fallar á la ocasion, y aprouecharse con prudencia de lo que sucede a caso » (VII, 1).

3. XXII, 5.

l'insatiabilité de l'âme humaine, au début du chapitre sur les menées des Carthaginois en Espagne¹.

La physiologie elle-même a sa part. Il est même regrettable que l'auteur la lui fasse parfois avec plus de gravité que d'opportunité. « La nature du régime alimentaire, surtout dans le premier âge, a beaucoup d'influence sur les habitudes de l'âme et du corps. » L'idée ne serait peut-être pas reniée par un physiologiste, mais il est fâcheux qu'elle soit exprimée à propos d'Abides, qui, ayant été nourri par une biche, devint d'une agilité surprenante². Le mariage avec la princesse anglaise Marie fut fatal à Louis XII : « que assi suele acontecer, quando las edades son muy desiguales, mayormente si ay poca salud³. » Avouons que nous ne voyons pas bien l'opportunité d'une telle observation dans un ouvrage historique. De telle autre même nous ne saisissons peut-être jamais la portée : « persona de gran cuenta, » dit-il de Tarif, « dado que le faltava vn ojo⁴, » ce qui sous-entendrait une relation ordinaire des défauts physiques et des insuffisances intellectuelles.

Les maximes politiques émaillent fréquemment le récit. « Souvent de semblables troubles sont aussi aisés à se réduire qu'à se produire, » généralise-t-il après avoir montré les Maures de Grenade soulevés contre Boabdil et apaisés par un simple discours⁵. « La multitude, la canaille a les premiers élans terribles, mais elle a vite fait de revenir au calme⁶, » dit-il encore, avec une sûre connaissance de la psychologie des foules. Sa philosophie du droit naturel ou humain perce volontiers : elle est aussi pessimiste et réaliste que possible. Parlant des Pères du douzième concile de Tolède, qui reconnurent l'usurpateur Ervigius : « Arma tenenti, » observe-t-il dans son latin vigoureux, « qui negarent quod petebatur non constantia id, sed temeritas fuisset⁷. » Maintes fois, il revient sur cette idée, que le droit des royaumes repose sur les armes : « armis in quibus plerumque iura regnandi sunt⁸; » « nullo meliori iure quam quod Regibus in armis esse solet⁹, » répète-t-il en toute occasion, même à propos de Philippe II et de ses droits sur le Portugal¹⁰.

1. I, 9.

2. I, 13.

3. XXX, 24.

4. VI, 22.

5. XXV, 17.

6. *Ibid.*

7. VI, 17.

8. VIII, 3.

9. X, 12. Cf. X, 16; XIV, 16; XX, 3; XXIII, 8, 12.

10. « Verdad es, que las armas estauan en poder del Rey don Philippe, que siempre, y principalmente quando el derecho no está muy claro, tienen mas fuerça que las informaciones de los leuistas, y letrados : y es assi de ordinario, que entre grandes Principes aquella parte parece mas justificada, que tiene mas fuerças. » (*Sumario*, 1579.)

Ce n'est du reste point là l'unique pensée philosophique qui revienne au cours de cette histoire. L'idée du bien et du mal, d'une sanction inéluctable, d'une justice immanente, éclaire les disgrâces et les cataclysmes. A l'exemple des historiens du moyen âge, Mariana considère le triomphe de l'Islam comme le châtement des crimes du dernier roi goth, mais aussi, chose plus morale, des vices de l'Espagne gothique : « Scelerum poenis agentibus in eam præcipitatum est cladem¹ ». De sa race et de son temps il a une sorte de fatalisme qui, chose curieuse, confine confusément et timidement à l'astrologie². Mais c'est sans conviction, il faut l'avouer, qu'il exprime une telle croyance. Son christianisme est dégagé, peut-on dire, de ces scories. Il est bien plus près de celui de Bossuet. Nous la retrouvons aussi dans l'*Histoire d'Espagne*, la grande idée biblique qui est au fond du *Discours sur l'Histoire universelle*, à savoir que « ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence »³. Ayant examiné les droits que Ferdinand le Catholique prétendait avoir sur le royaume de Navarre et par lesquels il justifiait sa conquête, Mariana se rappelle un verset de l'Écclésiastique⁴ et le traduit avec noblesse et gravité : « La suma de todo, que Dios es el que muda los tiempos, y las edades, transfiere los reynos y los establece : y no solamente los passa de gente en gente por injusticias y injurias, sino por denuestos y engaños⁵. »

Peut-on supposer maintenant que Mariana soit visé par l'auteur du *Genio de la Historia*, Fray Jerónimo de San José⁶, quand celui-ci tourne en ridicule les historiens qui se croient obligés de s'appesantir sur tous les événements qu'ils racontent en entremêlant le récit de jugements et de maximes : « Ce n'est plus une histoire, c'est un sermon, » s'écrie-t-il, « ou plutôt ce n'est ni l'un ni l'autre, mais un mélange fait pour assommer le lecteur » ? Non, Mariana ne pouvait être visé ici. Sans doute, le moraliste, le politique, le psychologue interviennent

1. VI, 23.

2. « Parecer y tema de los stoicos, secta de filosofos, por lo demas muy seuera y graue, fue, que por eterna constitucion y trauaçon de causas secretas (que llaman hado) cada qual de los hombres passa su carrera y vida, y que nuestro aluedrio no es parte para huyr lo que por destino, ley inuariale del cielo, està determinado. Diras que necia y vanamente sintieron esto, quien lo niega? Quien non lo vee, por ventura puede auer mayor locura, que quitar al hombre lo que le haze hombre, que es ser señor de sus consejos y de su vida? Pero necessario es confessar ouo alguna causa secretâ, que de tal suerte trauò entre si al Rey de Castilla, y a don Aluaro de Luna... Sin duda tienen algun poder las estrellas, y es de algun momento el nacimiento de cada uno. De alli resultan muchas vezes las aficiones de los principes, y sus auersiones. » (XX, 16.)

3. *Les Empires*, c. VIII.

4. « Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias et injurias, et contumelias et diuersos dolos. » (X, 8.)

5. XXX, 24.

6. Cf. Menéndez Pelayo, *Hist. de las ideas estéticas*, t. III, p. 297.

souvent dans son Histoire; trop peut-être à notre goût, car nous voulons que l'historien se contente d'exposer les faits et nous laisse le soin de nous édifier nous-mêmes. Et, à cet égard, Mariana est moins moderne que la plupart de ses prédécesseurs, Zurita, Morales, Garibay, qui, sans s'abstenir de toute considération, restent assurément davantage dans leur rôle d'historiens. Il est, par là comme par ailleurs, moins dégagé des habitudes classiques et humanistes. L'exemple de Salluste et de Tacite, de Polybe et de Plutarque, les préceptes des théoriciens de la Renaissance lui persuadaient de « considérer l'histoire comme inventée (c'est Fox Morcillo qui parle), cultivée et conservée non point pour le futile plaisir de perpétuer le souvenir des choses passées ou présentes, mais pour le perfectionnement de la vie humaine »¹. Cependant il serait injuste de ne pas remarquer avec quelle discrétion, en somme, notre auteur intervient pour aider à ce perfectionnement, combien il le fait simplement, spontanément, sans apprêt, sans prétention. On ne sent pas chez lui le propos délibéré de faire de l'Histoire une matière à enseignement moral ou politique. Nous sommes loin des gloses de Mayerne Turquet. Mariana dit sa façon de penser sur les hommes et sur les choses; il souligne les leçons du passé; il juge, il blâme: on ne peut pas dire qu'il prêche. Il déclame encore moins. Il ne fait de réflexions qu'en passant. Ce sont de ces lieux communs, ou parfois de ces aphorismes plus personnels, ou de ces critiques qui n'impliquent nullement l'intention de prouver une thèse ou de bâtir un système.

Dans son Histoire, Mariana ne soutient aucune thèse. Ce qu'il dit et répète du droit fondé sur la force n'est que l'expression d'une idée dont le spectacle brutal des conquêtes, des oppressions et des injustices ne l'a malheureusement que trop convaincu. Quant à sa conception du rôle de la Providence dans les choses humaines, elle est purement et simplement la conception judéo-chrétienne. On ne le voit pas, comme tel grand historien moderne, soutenir à tout propos la mission providentielle de sa nation. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il aime à épiloguer. Mais c'est une manie encore trop répandue parmi ses successeurs pour qu'on puisse le blâmer de l'avoir². Au reste, il n'interrompt pas longuement le récit pour s'étendre en considérations. Les habitudes de la prédication ne percent que discrètement dans ses commentaires. C'est parfois en manière de conclusion ou comme entrée en matière qu'il fait ressortir les enseignements de

1. Menéndez Pelayo, *Hist. de las ideas estéticas*, t. III, p. 292.

2. « Voyez Mommsen, Droysen, Curtius et Lamprecht... Eux, si scrupuleux et si minutieux lorsqu'il s'agit d'établir des détails, ils s'abandonnent dans l'exposé des questions générales à leurs penchants naturels, comme le commun des hommes. Ils prennent parti, ils blâment, ils célèbrent; ils colorent, ils embellissent; ils se permettent des considérations personnelles, patriotiques, morales ou métaphysiques. » (Langlois et Seignobos, *Introduction aux Études historiques*, p. 273.)

l'Histoire. Ainsi, au chapitre où il expose la disgrâce d'Alvaro de Luna¹, il a mis un préambule pour dire combien les hommes ont tort d'accuser la fortune de leurs malheurs plutôt que leurs propres vices. Ce préambule pourrait être plus bref; mais, généralement, l'auteur se contente d'une courte phrase, insérée dans la narration. Il s'étonne qu'une fois Alvaro arrêté, aucun de ceux qu'il avait obligés ne lui soit venu en aide: « La vérité, » ajoute-t-il, « c'est que tous abandonnent les misérables, et que, la faveur du roi perdue, tout vous devient contraire². » Quelques mots même lui suffisent. Alvaro exécuté, on a mis près de son corps une sébile pour recevoir les aumônes qui permettront d'enterrer cet homme jadis si riche et si puissant: « Assi se truecan las cosas³! » C'est parfois une incidente dans une phrase⁴, ou encore comme un aparté de l'écrivain⁵. Il donne, du reste, volontiers à des réflexions de ce genre un tour animé, qui est tout à fait dans son tempérament: « Où s'arrêtent les malheurs? où aboutissent les plans mal combinés? » s'écrie-t-il après avoir dit l'emprisonnement et l'échec du duc de Calabre⁶. Et, à propos de la cloche de Velilla, qui, assurait-on, sonnait d'avance la mort des rois: « La vérité, qui peut la connaître? Combien de vanité, de tromperie dans les choses de ce genre? » Enfin, il affectionne la forme proverbiale, dont la concision sied bien à l'allure de son style: « Mando y priuanza no sufren compaña⁸, » dira-t-il à propos des démêlés des infants d'Aragon à la cour de Jean II de Castille.

Et quoi d'étonnant, après tout, que l'auteur du *De rege*, du *De spectaculis* et du *De monetar mutacione* ait éprouvé le besoin de communiquer à ses lecteurs ses impressions au cours de cette longue histoire de son pays? Zurita, Garibay, Morales, Vassée, ajoutons même Ocampo et Marineo, étaient de purs historiens; lui est théologien, et surtout c'est un écrivain moraliste et politique. Son rôle, sa vocation de prêtre et de jésuite, le portait à voir le côté moral, instructif, des événements. C'est bien ce qu'avait compris Ferrer, qui le louait d'avoir pensé à écrire, en digne fils de la Compagnie, une histoire utile aux mœurs⁹. On ne peut l'accuser, pour cela, de vouloir se charger du salut de ses lecteurs. C'eût été, au contraire, chez lui, une affec-

1. XXII, 12.

2. *Ibid.*

3. XXII, 13.

4. « Para que no ouiesse arrendadores, ni alcaualeros, ralea de gente que saben todos los caminos de allegar dinero. » (XXII, 14.)

5. « Nos destas cosas (como sin fundamento y vanas) no hazemos caso ninguno, » déclare-t-il au sujet de certaine prédiction faite au même ministre de Jean II (XXII, 13.)

6. XXX, 15.

7. XXX, 24.

8. XX, 11.

9. Cf. p. 155 et l'app. V, 1.

tation que de ne pas se laisser aller à cette tendance naturelle. Le compassé Francisco de Melo, qui se travaille pour donner à son récit une forme objective, ne résiste pas à la tentation de prononcer un bout de sermon dans les grandes occasions¹; Solís encore moins. Il était bien davantage dans le caractère de Mariana de faire un peu de *doctrinaje*, pour employer le joli mot de M. Menéndez Pelayo². D'autre part, n'ayant nullement la prétention de produire une œuvre d'érudition pure, ne pouvait-il, sans grand inconvénient, enfreindre cette loi de l'impersonnalité et de l'impassibilité qui s'impose à l'homme de science?

Peut-être même est-elle due en partie à ce *doctrinaje*, discret, en somme et peu encombrant, cette gravité que les Espagnols s'accordent à louer dans l'*Historia de España*. Une sorte de philosophie s'en dégage, plus pratique que théorique, morale plutôt que spéculative, qui élève le lecteur au-dessus de la matérialité des faits. Qui se plaindrait d'y retrouver l'auteur du *De rege*?

Les contemporains l'y retrouvaient. Le duc de Sessa, que nous voyons demander par lettre des conseils au jésuite, premièrement sur la ligne de conduite à adopter s'il devenait le favori du roi, et secondement sur la meilleure façon de gouverner ses vassaux, semblait même faire plus de cas, au point de vue pratique, de l'Histoire que du *De rege*. En effet, comme Mariana prétendait ne rien connaître à ces matières, il répondait en rappelant non pas ce dernier livre, mais « tous ces aphorismes semés au cours de l'Histoire »³.

1. « Aman los hombres el mando como cosa divina, sin aduertir el riesgo que se trae consigo el gobernar a los otros hombres. » (II, 46.) « Famosa leccion pueden aqui tomar los principes... » (49.)

2. *Hist. de las ideas est.*, t. III, p. 297.

3. « P^e Mariana,

La inclinacion que he tenido toda mi vida a las virtudes y letras de V. P. Desso dos papeles de V. P. que no hallo en quanto he leydo, vno del modo como se debria haber vn ombre de mi calidad si llegase a la gracia de su Principe y otro de la razon con que se pueda gobernar vn señor en sus estados asi personalmente como con sus subditos y vasallos y en la administracion de su justicia y segura conciencia tratar las juridiciones eclesiasticas y seglares y acudir a toda su obligacion cristianamente. Este vltimo me seria de grandisima importancia, porque tengo mis estados tan separados y algunos tan ceñidos de otros dueños poderosos que pienso que seria llebar en las manos el sol para ver y discernir tan oscuras dificultades. V. P. no se tenga por deservido de mi desco y de que tan afectuosamente le importune en medio de tantos y tan graues estudios y cuidados, pues no seran menos dignos estos papeles que otras mayores obras en la alabanza de personas que tan necesitadas viven desta guia y crea V. P. que sabre ser reconocido a este beneficio todo el tiempo de mi vida, con mas verdad que se vsa y mas estimacion que dan las cosas propias y presentes, mayor falta de nuestra nacion que de otra ninguna del mundo. Dios guarde a V. P. muchos años para bien y ourra de las letras de España y como esta casa tan suya le dessea

hijo y amigo de V. P. »

« Hauia yo asentado en mi entendimiento que V. P. era inmortal y que si bien los estudios, viglias y no mucho descanso y quietud habrian atenuado el sujeto, podian a esto y al curso de los años hauer resistido las virtudes que con la templança

Mais, tout en admettant la très ingénieuse appellation que M. Menéndez Pelayo donne à l'Histoire de Mariana, une *Historia pragmática*¹, nous nous garderons d'exagérer la tendance de notre auteur au *doctrinaje*. Surtout nous aurions tort d'expliquer exclusivement par cette tendance le *plura transcribo quam credo*. Ce n'est pas parce que Mariana songe surtout au côté pratique, à l'enseignement susceptible d'être fourni par les faits, qu'il néglige souvent d'approfondir une question, reproduit parfois une tradition, ou s'en tient, faute de mieux, à un texte peu sûr. On ne peut pas dire qu'il voie surtout le côté moral de l'histoire. L'insuffisance que peut présenter son œuvre au point de vue de la critique tient, cela est trop évident et nous l'avons vu, à l'impossibilité où il était de tout examiner, de tout contrôler, de tout discuter, de tout conclure.

A plus forte raison, s'il nous fallait la prendre à la lettre, écarterions-

dilatan la vida, pero pues ya V. P. ha llegado a lo que el Salmo — llama *labor et dolor* no sera justo aumentarselos con mi codicia de sus escritos, que si fuera pecado le confesara muchos y si bien a esta disculpa podian acompañar tantas que no me negaria la misma disculpa... La de V. P. en razon de que ynora las materias de estado no me lo pareze y deme licencia que con los mismos aforismos que tiene sembrados por su historia le contradiga. La disculpa, aunque V. P. no la ha menester, ni nadie la mereze fuera de mi grande amor, es su poca salud de que yo tengo justo sentimiento y mas del que pueden encarezer palabras. Muchos libros y selectos me dexo el duque mi señor, que Dios tiene, recogidos en Alemania, Flandes, Ytalia y Francia, donde asistio algunos años. Lehido tengo algo en los que tratan estas materias, pero no hallaua yo lo que buscaua en la libreria de ese singular entendimiento, esperiencia y juicio adornados de tan graues estudios y desengaños y asi fue noble error mi yntento... »

Les minutes de ces deux lettres du duc de Sessa à Mariana sont conservées au British Museum (Ms. Additional 28438, f^o 110 et 111). Elles sont de la main de Lope de Vega. C'est M. Morel-Fatio qui m'en a communiqué le texte. Elles sont à rapprocher des deux lettres de Lope de Vega au même duc, publiées à la suite de la *Nueva biografía*, de La Barrera (n^o 40^a et 57^a, p. 623 et 626). Il me paraît probable que dans la première, et peut-être aussi la seconde, il est fait allusion à la réponse que Mariana avait donnée à la demande du duc. Je me demande si le rédacteur des deux lettres du duc, de la seconde tout au moins, ne serait pas Lope lui-même, puisque, dans la lettre 40^a, celui-ci dit : « A la de Mariana responderé con mas espacio, porque no es bien que le parezca V. Ex^a importuno, sino señor discreto. »

1. Bien que je trouve outrée la thèse de M. Menéndez Pelayo à ce sujet, je croirais laisser une lacune en ne citant pas intégralement la page si fortement pensée à laquelle je fais allusion. Après avoir vanté cette « sabiduría ética, que de cada suceso quiere sacar una máxima y una advertencia », M. Menéndez Pelayo ajoute : « Pero esta continua preocupación de política trascendental quita evidencia y precisión a la historia, la separa del arte puro, y la convierte, no en un drama, sino en la confirmación práctica y experimental de los principios de un tratado *De rege*. De aquí la frecuente indiferencia del autor en cuanto a la crítica de los hechos que narra, y el contentarse con cualquier testimonio, como si los hechos, por la sola razón de ser, no tuviesen ya un valor independiente de la moralidad ó epifonema que se saca de ellos. Así se explica el *plura transcribo quam credo*, derivado, no de pereza de entendimiento, sino de una concepción singular de la historia, que no es ya la concepción clásica, aunque se de mucho la mano con ella, ni es tampoco la moderna filosofía de la historia, sino cierto modo de historia *pragmática*, que de lo pasado quiere sacar ante todo estímulo para lo porvenir, y que procede por medio de avisos y de escarmientos, ó al contrario, por vía de emulación. » (Discours de réception à l'Academia de la Historia, p. 27.) Voir le P. Garzón, *El P. Juan de Mariana*, p. 501-5.

nous cette idée que, dans son Histoire d'Espagne, Mariana aurait voulu donner quelque chose comme « la confirmation pratique et expérimentale des principes du *De rege* ».

Il a esquissé dans son Histoire, cela est vrai, sa théorie sur l'origine du pouvoir royal, dont il ne fait nullement un pouvoir de droit divin (du moins dans le sens que l'on donne aujourd'hui à cette expression¹), et qui, selon lui, dérive de la nécessité où furent les hommes de se donner des maîtres pour mettre fin à leurs discordes. Mais c'est dans un discours prononcé à propos de la succession de Martin, roi d'Aragon, qu'il émet ces idées; et, par conséquent, il ne les présente pas là décidément comme siennes², bien qu'on les retrouve dans le premier chapitre du *De rege*.

D'autre part, un chapitre de son Histoire est spécialement consacré, comme l'indique le titre *De iure regie successionis*³, à la question du droit de succession au trône, reprise avec plus d'ampleur dans le *De rege*⁴. Mais il traite là un point de droit et non un point de philosophie.

Enfin, contre le système d'éducation par internement imposé à Jean II de Castille par sa mère, il a une protestation éloquente⁵, qu'on

1. Voir Garzón, *El P. Juan de Mariana*, p. 124-50.

2. « Posse gentis consensu regna mutari, nouosque Reges institui, ipsa regie potestatis natura documento est: quæ populi voluntate exorta, rebus exigentibus transferri potest ad alios. Vagi initio homines, incertis sedibus, errabant, in quaque familia tantum, ei à cæteris honos deferabatur, quem ætate prudentiaque cæteris præstare constabat. verum cum vita omnis iniuriis esset obnoxia, ac ne consanguinei inter se satis conuenirent animis: qui à potentioribus premebantur, societates cum aliis inire, & ad vnum aliquem opibus fideque præstantem respicere cœperunt. Hinc urbane cælus primum, regiaque maiestas orta est... » (XIX, 15.)

3. XX, 3.

4. I, 3-5.

5. Il vaut la peine de reproduire le passage, et de préférence en espagnol, car c'est un de ceux où l'on reconnaît le mieux le style du *Tratado de los juegos públicos* et du *Tratado de la moneda*:

« ... gouernose imprudentemente en tener al Rey, como le tuuo hasta su muerte, encerrado en Valladolid, en vnas casas junto al monasterio de san Pablo, por espacio de mas de seys años, sin dexalle salir, ni dar licencia que ninguno le visitasse fuera de los criados de palacio. En lo qual ella pretendia, quo no se apoderassen del los Grandes, y resultasse alguna ocasion de nouedades en el Reyno: miserable criança de Rey sugeta a graues daños, que el Gouernador de todos no ande en publico, ni le vean sus vassallos, tanto que aun a los Grandes que le visitauan no conocia. Que quitassen al Principe la libertad de ver, hablar, y ser visto, y como metido en una jaula le embrauciescen y estragassen su buena y mansa condicion, cosa indigna. Como pollo en caponera me pongas tu a engordar, al que nacio para el sudor, y para el poluo? En la sombra y entre mugeres se crie a manera de donzella, aquel cuyo cuerpo deue estar endurecido con el trabajo, y comida templada, para resistir a las enfermedades, y sufrir ygalmente en la guerra el frio y los calores? Con los regalos quieres quebrantar el animo, que de dia y de noche ha de estar como en atalaya, mirando todas las partes de la republica? Ciertamente esta criança muelle y regalada acarrearà gran daño a los vassallos. La mayor edad será semejable a la niñez, y mocedad flaca, y deleznable, dada a deshonestidad, y a los demas deleytes. Como se vee en gran parte en este Principe. Porque muerta la Reyna, como si saliera de las tinieblas, y casi del vientre de su madre de nueuo a luz, perpetuamente anduuo a tienta paredes. » (XX, 11.)

retrouve dans le *De rege*¹. Ce sont là sans doute les seuls développements qui soient communs aux deux ouvrages.

Quant à sa théorie du tyrannicide, il n'en donne même pas un aperçu. Il se contente de rappeler, à propos du meurtre de Louis d'Orléans, l'attitude du docteur Jean Petit, qui défendit la légitimité de ce forfait, et auquel il est loin de donner raison, puisqu'il le qualifie de « *hominem venalem, assentionique seruientem* »². Et, rencontre piquante, il mentionne religieusement le décret du concile de Constance qui devait être invoqué contre lui-même, en 1610, par la Sorbonne³.

En tout cas, ces trois ou quatre développements sont, pour ainsi dire, des apartés de l'historien. Ils ne sont pas l'âme de son Histoire, comme ils la seraient si, prenant texte de tous les événements qui en étaient susceptibles, il avait, de propos délibéré, cherché à les présenter comme des documents à l'appui de ses idées philosophiques et sociales. Son Histoire est une œuvre objective. N'étaient-ce les quelques passages qui viennent d'être indiqués, et qui sont un peu perdus dans l'ensemble du récit, rien n'y trahirait le théoricien du *De rege*.

Dans l'article qu'il a consacré à notre auteur, M. Duméril se déclare⁴ frappé des contradictions que présentent certains jugements énoncés au cours de l'Histoire d'Espagne. La cause de ces contradictions est précisément l'objectivité de l'ouvrage, et c'est d'ailleurs, en somme, ce qu'a fort bien vu M. Duméril : « Si Mariana, dans son Histoire, se laisse aller à ces fluctuations d'opinion, c'est qu'employant alors sa plume à raconter, non à dissenter, il n'établissait pas la balance des arguments en sens opposé, comme il le fait dans le *De rege*. Homme d'imagination, bien qu'il fût très capable de raisonner, de comparer et de réfléchir, comme le prouve en particulier son livre sur la royauté, il se laissait entraîner par un seul point de vue, que peut-être lui suggéraient les documents qu'il avait sous les yeux. »

M. Duméril, qui s'en rapporte à la traduction de Charenton, n'est pas sans s'exagérer la désolation loyaliste de Mariana au spectacle d'un Jean II qui se laisse imposer l'exil de son favori, ou d'un Henri IV qui souffre qu'on le dépose dans une cérémonie publique. Il eût pu y voir une mâle colère devant tant de faiblesse et de lâcheté. Quoi qu'il en soit, il a raison de se demander, en ne considérant que l'historien : « Est-il partisan de la royauté qu'il voyait fleurir, ou bien son inclination le porte-t-elle du côté des libertés populaires ? » L'historien semble ignorer ici le philosophe.

Ce ne sont pas les théories du *De rege*, mais c'en est bien l'esprit

1. II, 4.

2. XIX, 16.

3. *Ibid.* Voir plus haut, p. 113-4.

4. P. 99.

pourtant que l'on retrouve dans l'Histoire d'Espagne. Qu'on en juge par cette page :

« Je frémis d'horreur, » s'écrie Mariana quand il va raconter la scène de la déposition de Henri IV à Avila¹, « à l'idée de rappeler cette honte de notre nation. Mais il faut la dire pourtant, afin que les Rois apprennent par cet exemple à commander à eux-mêmes d'abord, ensuite à leurs sujets ; afin qu'ils apprennent combien est grande la force d'une multitude soulevée, et que le nom du Roi emprunte son éclat plutôt à l'opinion qu'on s'en fait qu'à la force réelle ; afin qu'ils apprennent qu'un Roi, si on le regarde de près, n'est pas autre chose qu'un homme amolli par les plaisirs, couvrant, de la splendeur de la pourpre, de grands ulcères et de pénibles souffrances. »

Ailleurs ne devine-t-on pas, à quelque réflexion pleine d'amertume, ses aspirations républicaines et démocratiques ? « Les rois, » observe-t-il, « tiennent leurs volontés pour la loi et pour le droit ; les grands laissent faire ; et le peuple, sans se soucier davantage, sans faire la différence entre la vérité et l'apparence, applaudit et flatte à l'envi ceux qui le gouvernent. Si parfois il se fâche, sa colère ne va pas d'ordinaire plus loin que les paroles². » Le même sentiment perce encore dans cet éloge des Aragonais : « Par les lois et les institutions, ils diffèrent beaucoup des autres peuples de l'Espagne. Ils défendent avec âpreté et jalousie leur liberté contre le pouvoir des rois. Pour empêcher celui-ci de trop s'élever, de grandir pour le malheur des sujets, et de dégénérer en tyrannie, ils l'ont tenu jusqu'à présent circonscrit par les antiques décrets des ancêtres. Ils n'ignorent pas que souvent de petites occasions entraînent l'amointrissement du droit de liberté³. » Ne semble-t-il pas que ces derniers mots soient un écho des harangues de Juan de Padilla aux *comuneros* ?

Mais c'est seulement par échappées qu'à travers le récit l'on aperçoit ainsi le républicanisme de Mariana. Et peut-être ne faut-il pas en voir nécessairement l'expression dans des phrases comme celle-ci : « Les rois bien souvent font passer l'honnêteté et la religion après leurs intérêts particuliers⁴. » C'est probablement tout aussi bien le moraliste qui parle ici, que le politique.

Il n'a mis dans son Histoire que les miettes de ses doctrines. Il explique lui-même dans la préface du *De rege* comment l'idée lui vint de former ce livre avec les exemples qu'il rencontrait dans les auteurs en travaillant à son Histoire⁵ : il a donc fait, dès l'abord, le départ entre l'ouvrage où il devait narrer les faits et celui où il devait pré-

1. XXIII, 9.

2. XX, 14.

3. I, 4.

4. XI, 20.

5. Voir plus haut, p. 32.

senter les idées. Les exemples qu'il avait ainsi recueillis devaient, en principe, servir comme d'ossature à un livre qu'il destinait à l'instruction du prince, le futur Philippe III, élève de son illustre ami García de Loaysa. Ils eurent, en réalité, une destination plus haute encore, puisque, tout en s'occupant de l'éducation d'un prince, l'auteur songe surtout à montrer, fondé sur la justice et la vertu, son idéal de gouvernement. C'est dans ce livre immortel, comme dans le *De monetæ mutatione*, le *De spectaculis*, le *De morte et immortalitate*, qu'il faut chercher sa philosophie. C'est là, du reste, qu'elle a été étudiée¹. Son Histoire n'en présente qu'un reflet : ce n'est pas par elle que nous pouvons apprécier en lui le penseur.

On chercherait en vain dans l'*Historia de España* quelque esquisse annonçant les conceptions de la *Scienza nuova*. Il n'y a rien de Vico dans Mariana. Peut-être, du reste, pourrait-on parler de même à propos de tous les historiens antérieurs à Vico. Le fondateur de la philosophie de l'histoire a été réellement, semble-t-il, un novateur. « Avant lui, le premier mot n'était pas dit, » déclare Michelet², à qui nous nous en rapporterons ici. Pour nous en tenir à notre auteur, constatons que, par exemple, il ne paraît pas songer le moins du monde que le nom d'Hercule a pu, dans l'antiquité, servir à désigner communément les héros³. Il ne se demande pas davantage s'il n'en serait pas de même pour Dionysos. Il s'en tient à ce que dit Diodore, qui compte trois Dionysos. Dans un autre ordre d'idées, il ne semble pas que la thèse la plus intéressante de Vico, celle du recommencement des sociétés, de cette « marche que suivent éternellement les nations », passant par les trois âges, *divin*, *héroïque* et *humain*⁴, ait effleuré l'esprit de l'auteur du *De rege*, pas plus que le « principe incontestable de la science nouvelle », à savoir que « les hommes ont fait eux-mêmes le monde social »⁵. Les occasions d'entrevoir de telles idées ne manquaient pas au cours de l'Histoire d'Espagne, soit à propos de la monarchie gothique, de sa ruine et de la reformation de l'Espagne chrétienne, soit à propos de la constitution féodale⁶.

1. Voir Charles Labitte, *De iure politico quid senserit Mariana*; Pi y Margall, et Garzón, ouvrages cités. Pi y Margall, dans son travail, s'est du reste surtout occupé de la philosophie de Mariana, « que expone y juzga con elocuencia, pero torcidamente », déclare M. Menéndez Pelayo (*La Ciencia española*, t. I, p. 151).

2. Avant-propos des *Œuvres choisies de Vico* dans les *Œuvres complètes de J. Michelet*, Paris, E. Flammarion, s. d.

3. II, 11, p. 503 de la traduction de Michelet.

4. V, 1, p. 551-2.

5. V, 4, p. 639.

6. Cf. le chapitre que Vico intitule : « Comment les nations parcourent de nouveau la carrière qu'elles ont fournie conformément à la nature éternelle des siècles. — Que l'ancien droit politique des Romains se renouvèle dans le droit féodal. (Retour de l'âge héroïque.) » V, 4, p. 619.

Ce qu'on trouve dans son Histoire, ce ne sont pas des théories, ce sont des jugements sur les hommes et sur les choses, des jugements généralement impartiaux et parfois sévères, et aussi des préjugés.

Avouons d'abord les préjugés. Pour les hérétiques, les juifs, les maures, il ne professe que les sentiments permis, on peut aussi bien dire : naturels alors à un Espagnol.

Ce qu'il pense des protestants, il n'a pas eu l'occasion de l'exprimer longuement, puisque, à partir de l'année 1515, ce n'est plus une histoire, mais un sommaire qu'il nous présente. Mais ce qu'il dit des principaux d'entre eux nous édifiera. Luther est mort étouffé d'avoir trop mangé et trop bu¹. A Calvin succéda Théodore de Bèze, c'est-à-dire « a vn hombre perdido otro peor ». Il suffit de lire les vers érotiques de ce dernier pour comprendre qu'il fut un évêque (vn obispo) digne de sa secte². L'Histoire de Jacques de Thou, ce grand ami des hérétiques, est pleine de mensonges. « *Augiæ stabulum!* » s'écrie le jésuite, qui laisse cette épithète en latin, même dans le texte espagnol³, comme s'il craignait d'enlever à l'expression son énergie en la traduisant.

Il ne paraît pas non plus avoir une grande tendresse pour les juifs. Pourtant, s'il ne blâme pas personnellement leur expulsion, il ne laisse pas de déclarer que beaucoup ont blâmé Ferdinand « d'avoir chassé de ses domaines une population si riche et qui connaît tous les moyens de gagner de l'argent ». Et, en économiste perspicace, il ajoute : « En tout cas, les pays où ils sont allés y ont grandement gagné, car ils ont emporté avec eux une grande partie des richesses de l'Espagne, or, argent, pierreries, étoffes précieuses⁴ ». Regrettait-il que l'expulsion n'eût pas été aggravée par la confiscation? Ou bien, des réflexions qu'il aurait pu faire, n'énonce-t-il que celle qui touchait au côté économique de la question? Ce qu'il dit dans d'autres circonstances nous induit à le croire : ne blâme-t-il pas par deux fois l'emploi de la violence dans la conversion des juifs⁵? Et par conséquent ne réclame-t-il pas la persuasion par la parole, par conséquent, en fait, la tolérance?

Sur certaines institutions, comme l'Inquisition, il était presque matériellement impossible qu'un livre paraissant en Espagne contînt des opinions autres que celles qui étaient officielles et permises. Il n'eût pas obtenu la *licencia*, et l'imprimeur eût risqué gros en ne conformant pas son texte au manuscrit visé par les censeurs.

« Cette institution, l'expérience a montré qu'elle est très salutaire,

1. Année 1546.

2. Année 1564.

3. Année 1513.

4. XXVI, 1.

5. Duméril, article cité, p. 111.

bien qu'au début elle ait paru très vexatoire aux Espagnols. Ce qu'ils trouvaient surtout étrange, c'était que les enfants payassent pour les fautes des parents; que l'accusateur ne fût ni connu ni confronté avec l'accusé; qu'il ne fût pas donné de publicité aux témoignages, pratique contraire à l'usage antique des autres tribunaux. C'était pour eux chose nouvelle que de semblables fautes se châtiassent par la mort; et le plus pénible, c'était que ces enquêtes secrètes leur enlevassent la liberté de parler entre soi, par crainte de ces gens qui, dans les villes, les villages, les hameaux, se trouvaient désignés pour rapporter ce qui se passait, chose où quelques-uns voyaient une servitude très rude et pareille à la mort¹. »

Remarquons l'insistance avec laquelle Mariana appuie sur ces plaintes provoquées par le régime de délation qu'avait organisé l'Inquisition d'Espagne. A la vérité, il se range ensuite du côté de ceux qui pensent « que les ennemis de la religion ne sont pas dignes de la vie; que si les enfants payent pour les parents, ceux-ci, par amour pour eux, se montreront plus circonspects; que, le procès étant secret, on évite beaucoup de calomnies, de ruses, de fraudes, et qu'enfin on ne punit que ceux qui avouent ou qui sont manifestement convaincus. » Il a donc soin de donner sa préférence à l'opinion orthodoxe. Mais il se fait aussi l'interprète de l'opinion libérale. Qui sait s'il n'y a pas là un de ces stratagèmes dont usent les publicistes sous un gouvernement despotique? Et devinons-nous mal, si nous supposons que l'auteur n'a pas dit ici sa vraie pensée?

On ne peut manquer d'être frappé de la liberté avec laquelle il blâme et condamne les actions et les hommes. Il considérerait certainement comme une des attributions de l'historien de flétrir la mémoire des mauvais princes, et, d'une façon générale, de dire, de tous les personnages dont il parle, le mal comme le bien. « Jean II de Castille écoutait peu volontiers et avec hâte : comment pouvait-il, sans écouter, résoudre des affaires aussi difficiles que celles qui se présentaient à lui? En somme, il n'avait pas grande capacité; il n'était pas à la hauteur du gouvernement². » Sa mère, Catherine, était à la merci d'un entourage peu recommandable³. On a vu ce qu'il reprochait à Henri IV, à sa mère Doña María et à sa tante Doña Leonor⁴. Il n'épargne pas les princes de l'Eglise. Il accuse d'ambition D. Sancho de Rojas, archevêque de Tolède⁵, et d'avarice, de mauvaise conduite, le cardinal D. Pedro Fernández de Frias⁶. Il a même contre la papauté

1. XXIV, 17. M. Duméril cite ce passage dans son article, p. 105.

2. XX, 11.

3. XX, 10.

4. P. 180, 206, note, et 208. Sur la manière dont il apprécie certains actes de Ferdinand le Catholique, voir l'article de M. Duméril, p. 102.

5. XX, 10.

6. XX, 14.

des phrases qui étonnent chez un jésuite : si bien que M. Duméril en arrive à découvrir en lui un « caractère un peu voltairien ». Ce n'est peut-être pas sans raison. L'historien a su faire abstraction de sa situation personnelle. Partout où il voit une violation du droit par la force, il proteste, sur ce ton pessimiste qu'on a remarqué et où perce le sentiment de l'inutilité d'une protestation. Il a su également oublier qu'il était Espagnol, toutes les fois qu'il s'est convaincu que la vérité se trouvait au delà des Pyrénées, ou qu'il y avait en deçà quelque chose à blâmer.

Mariana

Que la patria, si yerra, no perdona²,

disait avec raison Lope de Vega. Mais tout le monde ne louait pas aussi noblement l'historien de cette noble indépendance. Nous nous rappelons les doléances de Mantuano et de Mondéjar au sujet des maisons nobles ou des hautes fonctions, traitées par lui avec des égards insuffisants. On lui faisait un crime de ne pas toujours donner tort aux nations étrangères dans leurs conflits avec l'Espagne. De là l'accusation absurde que l'on trouve formulée par Antonio Hurtado de Mendoza³ et par le P. Hernando de Avila⁴, d'après lesquels Mariana aurait eu une origine française.

Le patriotisme de Mariana ne s'étale pas à chaque page en de niaises et plates glorifications. Il n'en est pas moins évident. Il se traduit discrètement par l'espèce de joie rétrospective qu'exprime l'auteur après le récit d'une victoire ou d'un événement heureux; il se trahit par les réflexions amères ou tristes qu'amène une catastrophe; il paraît d'un bout à l'autre du livre par l'intérêt que l'historien prend et nous fait prendre à toute la vie passée de sa nation. Le *De mutatione monetarum* respire la pitié pour le peuple qui souffre. Dans l'Histoire d'Espagne, ce n'est pas seulement le peuple, c'est toute la nation, ce sont les petits, les grands, le roi, qui, indistinctement, ont les sympathies et les vœux de Mariana. Par là encore, aussi bien que par la conception et par le plan, son Histoire est une histoire nationale.

1. Voir Duméril, *ibid.*

2. *Obras no dramáticas de Lope de Vega*, dans la Bibl. Rivadeneyra, t. XXXVIII, p. 403. Épître à Fr. Plácido de Tosantos. Ce passage m'a été signalé par M. Morel-Fatio. Cf. du reste plus loin (p. 387) ce que dit Saavedra.

3. Voir plus haut, p. 208-9.

4. Cf. Noguera, p. III.

CHAPITRE III

- I. Le latin du *De rebus Hispaniae*.
- II. L'espagnol de l'*Historia general de España*. La phrase.
- III. Le style.

C'est à peine s'il y a lieu de se demander pourquoi Mariana a d'abord écrit son Histoire en latin. Il y était amené naturellement, puisqu'il s'adressait aux étrangers. Ocampo, Zurita, Garibay, Morales avaient écrit en castillan : son rôle était de les mettre à la portée de l'Europe érudite. Il y était incité, d'un autre côté, par l'exemple des historiens des autres pays, Gaguin, Paul Émile, Papire Masson, Polydore Virgile, etc. Cela, sans rappeler ici les conseils des théoriciens, ni ses propres goûts, habitudes et même préjugés d'humaniste¹.

En se servant du latin pour écrire son Histoire, il ne renonçait pas à faire œuvre d'écrivain. Un homme qui a lu et relu Cicéron, Tite-Live, Salluste et Tacite, peut avoir la prétention d'exprimer ses idées en latin avec élégance et propriété. Toute langue littéraire, morte ou vivante, s'apprend artificiellement. L'essentiel est d'avoir pratiqué ceux qui l'ont maniée en maîtres.

On ne trouve dans le latin de Mariana aucune de ces fautes grossières qui abondent dans les latinistes du xv^e siècle, Jean de Gironne, Ruy Sánchez, etc. : ainsi *adeo quod* pour *adeo ut*; *fore* pour *fuisse*; *suus* pour *eius*². La règle délicate de l'emploi de *se*, *suum*, est assez rigoureusement observée³. Le sujet de la proposition infinitive est parfois omis⁴, mais l'exemple de plus d'un bon écrivain latin peut être ici invoqué.

1. Voir p. viii et 13, et Miguel Mir, *Causas de la perfección de la lengua castellana*, p. 36-7. Notons que Gómara avait songé à publier en latin son *Historia general de las Indias* (cf. p. 156 du t. XXII de la Bibl. Rivadeneyra).

2. « Multi ex illis adeo humiles sunt quod rarissimam mentionem de eis antiqui scriptores faciunt. » (Jean de Gironne, p. 18 de Beale.) — « Arbores in Hispaniæ gleba Strabo fore testatur, ex quarum exciso ramo lac effluebat dulcissimum. » (Sánchez, p. 293 de Beale.) — « Betica vero secundum Pomp. Melam in Cosmographia sua... » (*Id.*, p. 299.) — Il serait facile d'augmenter la liste.

3. « Initio magistratu, & sua sponte & Amilcaris casu castigatus, ne eius conatus mors impediret, continuo de bello Romano inferendo agitare cepit. » (II, 9.) Voir la phrase citée p. 210, n. 1 (III, 23), où *eius* est admissible (cf. Riemann, *Syntaxe latine*, § 9, c, Rem. II).

4. An hac etiam nocte non aduertitis se subitarii operis fossa obiectisque carris inclusisse? » (XXX, 9.)

Pour expliquer la correction du latin de Mariana, il n'est pas nécessaire de rappeler les efforts de Pierre Martyr d'Anghera, de Marineo Siculo et d'Antonio de Nebrixa contre l'ignorance et la routine. La lecture des bons auteurs suffisait à lui enseigner la bonne langue. Mais chez lui le goût de la correction est très raffiné. L'intransigeante timidité des cicéroniens avait des partisans en Espagne. Sous prétexte que le mot *rebellio*, ne se trouvait pas dans Cicéron, Antonio Agustín reprochait à Zurita de l'avoir employé. Il n'admettait pas davantage *paenitentia*, ni *miraculum*. Selon lui, Tacite est « baxo de lengua ». Zurita lui-même, admirateur de Tacite, proclamait que les esclaves et les cuisiniers de César, de Pompée, d'Hortensius, de Varron et de Cicéron parlaient et écrivaient relativement (*en comparacion*) mieux que les Sénèques, les Plines, Quintillien, Tacite et Suétone¹. Sans aller si loin peut-être, Mariana avait en cette matière assez d'exigence et de minutie.

On se rappelle que le Portugais Nunes de Leão lui avait envoyé un « Compendio de las cosas de Portugal » qui était ou bien sa *Genealogia verdadera de los Reyes de Portugal*, ou bien son *De vera Regum Portugaliae genealogia*². C'est, en tout cas, au traité latin que se rapportent quelques notes du même Nunes conservées dans l'un des recueils du British Museum et transmises à Mariana sans doute par Ferrer, à qui elles ont dû être adressées³. Ces notes sont elles-mêmes une réponse à des notes que Mariana avait fait parvenir à Nunes touchant la latinité de certaines expressions employées par celui-ci. On y

1. Dormer, *Progresos*, t^o p^o, IV, 5, § 11, 35-8.

2. Voir p. 158.

3. Ms. Ergerton 1874, n^o 47, p. 413 :

« Rmo. padre. As notas q̄ v. P. me deu em hum apontamento para lho dar dellas descarga me parece que atem [...] por q̄ quanto ao primeiro q̄ nō podia dizer formare exercitum no vejo cousa q̄ mo encontre. por q̄ como o verbo formo, he latinissimo e comū, que se pode applicar a todas las cousas a q̄ se da a forma e ordem muy bem poderei dizer formare exercitū, como Virgilio dixit formare classem, entre os quaes no há mais differença q̄ hū ser exercito do mar e outro da terra...

A 2^a de dizer q̄ se nō pode chamar chartophylaciam o scriuio Real ou archiuo. o contrario he a verdade. por q̄ acerca dos Godos onde havia esse officio se chamaua o guarda della chartophylax...

A 3^a nota parece q̄ nō he justa em dizer auctorauit se monasterio aut volo religionis ser erro...

4^a A dignidade de Condestabre no ten nome dos magistrados antigos q̄ lhe possa quadrar. E assi como he noua assi nō lhe daria na lingoa latina outro nome, se nao o q̄ vulgarmēte ten e como soa. Por q̄ o nome de magister equitū q̄ lho daa paulo Aemilio no lhe arma por q̄ era officio temporal...

A 5^a nota de primogenitus. He palaúra vsurpada dos jurisconsultos deste tempo...

A 6^a he dizer q̄ no se ha de dizer por sobrinho nepos ex soror [e] aut ex fratre (.) Ao que se respōde q̄ assi o vsao muytos q̄ scriuē latinamente..... Emēde V. P. o q̄ falta para escusarme.

Sobre tudo confesso q̄ deuo muyto ao padre Mariana por a tenção q̄ teue de me fazer merce de me emēdar na lingoa. E folgoria q̄ nō achasse q̄ dizer na historia por q̄ o nome de barbaro sofresse mas de mentiroso e falso afronta. Nosso señor guarde U. P. e o conserue en seu S^o seruicio.

Beisa as mãos a V. P. seu deuoto S^o

D. nuñez. »

voit que l'historien espagnol reprochait au portugais, et avec raison, de dire *formare exercitum*, impropriété que Nunes croyait autorisée par le *formare classem* de Virgile. Il ne veut pas davantage de *auctorauit se monasterio* ou *uoto religionis*. Il blâme l'emploi de *nepos ex sorore* ou *ex fratre* pour signifier *sobrinho* (neveu), emploi inconnu en effet de la bonne époque. Il semble rejeter aussi *primogenitus*, qui n'est pas classique. Il n'admet pas qu'on forge le mot *chartophylaciam* (archives); et Nunes, qui se demande pourquoi on n'en userait pas puisque les Goths appelaient *chartophylax* l'archiviste, ne paraît pas se douter que *chartophylax* n'entraîne pas *chartophylacia*, et que seuls les barbares réclament le droit de faire des mots latins. Pour traduire le mot *connétable*, Nunes ne voyait aucun équivalent latin. Celui de *magister equitum*, proposé sans doute par Mariana, qui l'emploie lui-même dans son Histoire¹, ne lui paraissait pas convenir, désignant un office temporaire. Aussi le laissait-il tout simplement en portugais, *condestabre*. Il partageait sans doute lui-même les sentiments de Mariana à l'égard de *Comes stabuli*, admis pourtant, sous réserves, par Antonio Agustín²; et si l'historien castillan évite de s'en servir, c'est évidemment parce qu'il aimait mieux chercher, pour rendre une idée moderne, un mot désignant dans la bonne latinité une idée voisine, que de recourir au néologisme.

Le purisme de Mariana n'est d'ailleurs pas absolu. A côté d'*antistes* et *praesul*, il admet aussi bien *archiepiscopus* que *episcopus*³. Tantôt l'auteur se conforme au langage des latins, même en matière religieuse; tantôt il adopte les néologismes chrétiens. « Non esse numina importunis actionibus irritanda, » écrit le pape Alexandre IV au roi de Portugal⁴. On lit aussi : « Cœptis fauebant numina »⁵; « Auertite ô superi, & delestamini queso hoc omen »⁶. Et d'autre part : « Succurrite per Deum immortalem patriæ... Ciuium sanguinem vindicate Deo freti »⁷; « Memores religionis christianæ »⁸.

Mais si son classicisme admet les néologismes de l'époque chrétienne, il ne supporte pas la contamination des mots nouveaux que certains s'arrogeaient le droit de former pour énoncer des idées nouvelles⁹.

1. Par exemple, en parlant de Ruy López Dávalos et de son successeur Alvaro de Luna (XX, 12).

2. Dormer, *Progresos*, 1^{re} p^{te}, IV, 5, § 11.

3. Par exemple VI, 10.

4. XIII, 12.

5. XXV, 16.

6. XVII, 13.

7. *Ibid.*

8. VI, 23.

9. Ce droit est proclamé dans une lettre de Pierre Nannius à Damião de Goes, qui ne s'était pas fait faute d'en user : « Obstrepunt hic (dans l'*Hispania de Damião*) quædam verba nouitia, sed fastidioso lectori. Aequo enim æstimatori non venia, sed laude dignus habebis, quod res nouas vetustate incognitas, nouis vocabulis, vt intelligi possint, explicueris. » (Dans Beale, p. 1236.)

Ce qui, d'ailleurs, est plus remarquable et plus appréciable encore que cette correction et cette pureté, ce sont les qualités mêmes du latin de notre historien. Une phrase brève et pleine, concise, nerveuse, et toujours claire, toujours simple¹. Un style sain, sans recherche, sans affectation, sans ce faux goût des latinisants espagnols de la fin du xv^e siècle, qui a préparé le faux goût des *romancistas* du xvii^e². Il est impossible de souhaiter une élégance de meilleur aloi.

Mais ces qualités, nous les retrouvons dans l'espagnol de l'*Historia general de España*. Or, bien que nous ayons lieu de croire à l'intervention de quelque confrère, peut-être de plusieurs, dans la traduction du *De rebus Hispaniae*³, il n'est pas douteux que Mariana n'ait revu par lui-même cette traduction et ne l'ait modifiée tant pour la forme que pour le fond, là où elle s'écartait de sa façon de penser et d'écrire. Du reste, en ce qui concerne le style au sens strict du mot, on peut dire que le latin commandait ici l'espagnol, et que celui-ci ne pouvait guère être qu'un fidèle reflet de celui-là. Quant à la phrase (construction et syntaxe), si nous ne pouvons affirmer que le détail en soit de Mariana, nous y retrouvons trop les habitudes de simplicité et de clarté du latin pour ne pas admettre au moins que le latin a dû influencer le traducteur et lui communiquer le goût de l'auteur pour une construction sobre et analytique, correcte et bien agencée.

Une étude attentive de la phrase et du style du *De rebus Hispaniae* nous tiendrait, cela est évident, plus près de Mariana. En nous occupant de la traduction, nous avons affaire à une phrase et à un style qui peut-être sont plutôt ceux d'une collectivité que ceux d'un individu. Néanmoins, pour les raisons qui viennent d'être indiquées, il est permis d'y voir surtout la main de Mariana. En tout cas, l'intérêt sera toujours plus grand d'examiner de près l'espagnol de la traduction que le latin de l'original.

Avant de commencer cet examen, nous noterons que, dans le castillan de l'*Historia general de España*, les latinismes ne sont pas rares. Par exemple, le subjonctif présent pris dans le sens qu'admet le même temps en latin, celui d'un conditionnel⁴; un comparatif, au lieu de

1. Voir par exemple le passage cité p. 182, n. 1, où sont énumérés tous les enfants d'Alphonse VIII avec des détails sur quelques-uns d'entre eux.

2. Les deux passages qui sont cités p. 181, n. 1, sont remarquables par la simplicité et la brièveté des phrases en même temps que par la force et la gravité des idées: 1° ce qui fait la force du droit en matière de succession au trône; 2° les raisons qui firent préférer Bérengère; 3° la valeur de l'opinion exprimée par Rodrigue. — Remarque, dans celui qui est reproduit p. 164, n. 1, la vigueur de ce tableau de mœurs: cette fête patriotique qui dégénère en bacchanales; ces discours enflammés, bafouant la lâcheté castillane; la foule qui ricane et applaudit.

3. Voir plus haut, p. 144-5.

4. XIX, 14 (éd. 1633): « Esto es finalmente lo que todos suplicamos; que encargaros vseyes en el gobierno destes Reynos de la templança a vos acostumbraça, y deuیدا, no sea necessario. » (Non sit necessarium.)

l'adjectif précédé de *demasiado*, faisant le même office que le comparatif suivi de *quam ut*¹; *mover* absolument, comme *mouere*, pour dire « se mettre en marche », en parlant d'une armée². On pourrait relever bien d'autres choses de ce genre³.

II

La phrase de Mariana⁴ est généralement courte, peu chargée en tout cas, et toujours d'une analyse facile. Aussi, de même qu'elle est composée sans effort, elle n'exige, pour être saisie complètement, aucune contention d'esprit.

Au lieu de compliquer sa phrase d'incidentes, de *qui* et de *que*, il préfère couper en plusieurs tronçons, que relie seule leur juxtaposition. Il en résulte une syntaxe extrêmement alerte. Voyons, par exemple, le récit de la bataille de las Navas. Au lieu de dire à la latine : « Leuantóse vn alboroto de los soldados y pueblo en aquella ciudad, contra los Iudios, los quales si maltrataban todos pensauan hazian seruicio a Dios, de modo que estaua la ciudad para ensangrentarse sino resistieran los nobles a la canalla, y ampararan con las armas y autoridad aquella miserable gente; » il dit : « Leuantose vn alboroto de los soldados y pueblo en aquella ciudad contra los Iudios. Todos pensauan hazian seruicio a Dios en maltratallos. Estaua la ciudad para...⁵. » Une explication tant soit peu longue, au lieu d'être emboîtée dans le fait à expliquer, sera placée à la suite, formant une sorte d'épiphonème⁶. La plupart du temps, du reste, une courte incise suffira : par exemple, s'il s'agit d'expliquer pourquoi les soldats étrangers voulaient, malgré la parole donnée, égorger tous les habitants de Calatrava, qui s'étaient rendus à discrétion, il n'y a pas à dire autre chose que « conforme a su condicion »⁷, et l'on songera

1. XXI, 1 : « Quedauan los Infantes de Aragon señores de mayor autoridad, que pudiesen facilmente echallos, y despedillos contra su voluntad. »

Éd. 1605. « Supererant Aragonii fratres maiori auctoritate & potentia, quàm ut facile eueriti possent. »

2. XXI, 1 : « Los dos Reyes mouieron con sus gentes. » (Mouerunt = se mirent en marche.)

3. Par exemple l'emploi du relatif dans une phrase comme celle-ci : « Hecho esto, por principio del mes de junio se pusieron nuestras gentes sobre Baça, cuyo sitio, despues que el Rey don Fernando le considerò bien, con pocas palabras animò a los soldados, y los mandò apercibirse para el combate. » (XXV, 13.) Cette construction est du reste tout à fait exceptionnelle.

4. C'est sous les réserves qui ont été exprimées précédemment, que nous disons : « la phrase de Mariana ».

5. XI, 23.

6. « .. Todos, sin faltar ninguno, fueron degollados : tan grande era el deseo que tenian de destruir aquella nacion impia. » (*Ibid.*)

7. « Los soldados estrangeros, conforme a su condicion, querian passar a cuchillo los rendidos.. » (*Ibid.*)

qu'en effet, les étrangers étaient cruels et peu disposés à respecter les lois de la guerre.

Mais s'il y a lieu de faire comprendre un fait particulier par une idée générale, cette idée générale, si elle ne peut se formuler en quelques mots, sera contenue dans une phrase à part, placée soit avant, soit après celle qui renferme le fait lui-même¹. Pour raconter des faits qui se succèdent, l'auteur les énoncera tout simplement à la suite les uns des autres². C'est bien proprement le style historique, le style du *Charles XII*. Les rapprochements avec le chef-d'œuvre de Voltaire seraient faciles et nombreux³.

Il est remarquable que le gérondif, dont Garibay abuse, que Morales emploie assez volontiers, d'ailleurs avec discrétion, est extrêmement rare chez Mariana. On peut lire de suite plusieurs pages de l'*Historia de España* sans en trouver un seul. L'histoire de la prise de Tolède (plus de sept colonnes)⁴ n'en a pas d'exemple; les trois chapitres (seize colonnes)⁵ consacrés à la bataille de las Navas avec ses préparatifs et ses suites, n'en ont qu'un seul, et il marque le moyen, non la circonstance⁶; il n'y en a point dans les chapitres où est racontée la prise de Grenade⁷. Presque jamais il n'est employé avec la fonction d'une proposition circonstancielle⁸. On ne le trouve même qu'assez rarement formant périphrase avec *ir*⁹. Mariana

1. « Toda muchedumbre, especial de soldados, se rige por impetu, y mas por la opinion se mueve, que por las mismas cosas y por la verdad : como sucedio en este negocio y trance : que los mas de los soldados perdida la esperança de salir con la demanda, trataban de desamparar los reales. » (XI, 24.)

2. « En este lugar don Sancho, Rey de Nauarra, con vn buen esquadron de los suyos, alcanço a los Reyes, y se junto con los demas. Fue su venida muy alegre, con ellas la fristeza que por el sucesso passado, de la partida de los estrangeros recibieran, se trocó en regozijo. Algunos castillos en aquella comarca se entraron por fuerça. En tierra de Saluatierra se hizo reseña : passaron alarde gran numero de a pie, y de a cavallo. Esto hecho, con todas las gentes llegaron al pie de la Sierra morena. » (XI, 23.)

3. Par exemple, à côté de la phrase qui précède : « Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw, il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moseovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. » (II, 18.)

4. IX, 16.

5. XI, 23-5.

6. « ... Le hizo tornar del camino, dandole a entender el peligro en que se ponía » (c. 23).

7. XXV, 12-3, 15-8.

8. Voici le seul exemple que j'aie pu noter :

« Junto con esto, pareciendole aquel ombaxador persona a proposito para sus intentos, embió con el vn recaudo a don Aluaro. » (XXI, 1.)

9. « ... Les yua picando por las espadas. » (VIII, 9.) Il n'y a pas d'autre gérondif dans ce chapitre, où est exposée l'histoire des Infants de Lara.

s'est donc en général abstenu de recourir à cette forme pourtant si commode¹.

Sans vouloir précisément faire à notre auteur un mérite de cette abstention, semble-t-il, systématique, car ce serait blâmer indirectement Cervantes, qui a si souvent recours au gérondif pour exprimer toutes sortes d'actions accessoires², on peut reconnaître qu'au point de vue de la légèreté du style, à laquelle Mariana semble tendre par-dessus tout, il y avait avantage à n'utiliser que sobrement, sinon à délaisser tout à fait le lourd appareil des constructions gérondives qu'affectionne encore aujourd'hui la langue castillane³.

Ce n'est du reste point, sans doute, pour cette forme verbale, mais plutôt pour les constructions exagérément synthétiques où de mauvais écrivains comme Garibay l'entassaient sans le moindre goût, que Mariana éprouvait de la répugnance. C'est encore de même qu'il évite *despues de* ou *despues que*, et, en général, tout rapport de subordination inutile. Il n'est guère besoin de faire ressortir quelle aisance et même quel agrément résultent de là pour le lecteur.

Des chapitres entiers sont écrits de cette manière vive et dégagée. Un peu de calcul nous le fera voir avec l'éloquence des chiffres. L'histoire des Infants de Lara, qui tient juste deux colonnes dans les éditions de 1608 et de 1633⁴, est racontée en trente-neuf phrases, en ne comptant que pour une celles qui sont dédoublées par deux points; et encore y a-t-il deux virgules à la place desquelles il faudrait un point. On compte quatre-vingt-cinq points pour le premier des deux chapitres consacrés à la bataille de las Navas, et soixante-douze pour le second; le premier tient en sept colonnes, le second en un peu plus de six: c'est donc une moyenne de douze phrases par colonne de cinquante demi-lignes, soit, pour une phrase, quatre demi-lignes; et il y a beaucoup de phrases indépendantes séparées par une ponctuation faible. Le chapitre où il est dit comment les Français furent chassés du

1. On en trouve des exemples dans le *Tratado de los juegos públicos*, par exemple au c. 26 (p. 460² de l'édition Rivadeneyra), dans ses lettres (app. V, 2).

2. Voir *Les constructions gérondives absolues dans les œuvres de Cervantes*, par Léonard Wistén, Lund, 1901.

3. Une construction fort usitée dans la langue moderne, et dont Cervantes ne paraît pas s'être servi (M. Wistén du moins n'en cite point d'exemple), c'est celle qui permet d'exprimer par le gérondif, placé après la principale, une action postérieure à celle que marque cette principale. On ne peut ouvrir un journal sans la rencontrer, en particulier dans les faits divers. En voici un spécimen double: « Hoy se han recibido noticias de una desgracia ocurrida en la Mota del Marqués. Un carro de la vendimia, atestado de uva, se atascó en una calle, *siendo preciso* que acudieran varias personas á sacarle del atolladero. Cuando lo consiguieron, el farmacéutico don Ildefonso Casas, que intentaba en aquel momento calzar el vehículo, no tuvo tiempo de salir de entre las ruedas, *pereciendo aplastado por ellas.* » (*Imparcial* du 3 octobre 1901). Telle est, en castillan, la vitalité du gérondif qu'il est arrivé à se substituer même à une consécutive commençant par *de modo que*.

4. VIII, 9.

royaume de Naples¹ contient, en un peu plus de quatre colonnes, soixante-douze phrases indépendantes séparées ou par un point, ou par deux points, soit dix-huit par colonne. La moyenne arrive à trois demi-lignes pour une phrase.

Le style de Mariana est donc des plus analytiques. C'est peut-être là ce qui le caractérise et le rend si léger, à côté de celui d'Ocampo, et surtout à côté de celui de Garibay. On peut, au reste, établir des comparaisons plus honorables pour Mariana. Nous aurons, plus loin, un rapprochement à faire entre lui et l'auteur de la *Perfecta Casada* au sujet d'un procédé de style. En ce qui concerne la structure générale, rien ne diffère plus de la prose de Luis de León que celle de notre historien. Le texte définitif de la *Perfecta Casada*, celui de la troisième édition, date de 1587; la première édition est de 1583². Ce charmant ouvrage n'est donc antérieur que d'une quinzaine d'années à l'*Historia general*, qui, on l'a vu, était prête pour la publication dès 1598³. Il semblerait qu'il y eût plus d'intervalle. Destinée à une seule personne, l'instruction du religieux augustin sur les vertus et les devoirs de la femme mariée paraît faite du haut de la chaire. Elle est dans ce style abondant, étoffé, majestueux qu'aiment les orateurs. Et aussi, elle date bien du temps des latinisants et des cicéroniens. Sans doute, quand l'exposition devient plus familière, dans la satire des défauts féminins par exemple, elle emprunte au langage de la conversation des tours plus vifs et des façons moins oratoires⁴. Mais le plus souvent, les phrases, rattachées entre elles par des relatifs ou des conjonctions (*porque, el qual, de arte que*), ou divisées en deux compartiments (*aunque... pero; dado que... todavia, como... assi*), présentent la hiérarchie multiple de la période.

Rien de cet appareil dans le style de Mariana. Sans doute les discours dont il a orné son Histoire ont quelque chose de plus apprêté que le récit. La rhétorique, et l'imitation de Tite-Live ou de Salluste en remontent le ton; mais la phrase n'y est ni plus longue, ni même en somme plus compliquée: elle est seulement plus nerveuse, plus ramassée, plus pleine de sens, plus animée aussi. Le préambule se présente parfois avec une ampleur presque solennelle⁵, comme si

1. XXVI, 12.

2. M^{me} E. Wallace a rendu le service de publier (Chicago, 1903) le texte de cette troisième édition avec les variantes de la première. Voir son Introduction.

3. Voir plus haut, p. 145.

4. Ainsi quand il parle de la femme dépensière (p. 25-6 de l'éd. Wallace).

5. Par exemple le début du discours qu'un Espagnol adresse à Alphonse VI pour le dissuader de faire l'expédition de Tolède: «Con que justicia, o Rey, o con que cara hareys guerra a vna ciudad, que en el tiempo de vuestro destierro, quando os hallastes pobre, desamparado, y sin remedio, os recibio cortesmente, y tratò con mucho regalo? principio que fue, y escalon para subir al Reyno que aora teneys.» IX, 15.) Encore est-ce là un exorde *ex abrupto* et assez vif. Voici d'autres échantillons: «Por vuestro respecto, no por el mio (como algunos con poco verguença han sospe-

dans l'esprit de l'orateur flottait quelque souvenir des exordes classiques; mais bien vite les idées abandonnent, pour s'exprimer avec vigueur et clarté, la syntaxe savante et pesante qu'aimait à manier l'éloquence du temps. La phrase oratoire n'est donc point, chez cet historien, constituée d'une autre manière que la phrase narrative. Elle n'a de particulier que les qualités spécialement expressives, c'est-à-dire le mouvement et la force.

Mais si la tendance vers l'analyse est, chez Mariana, générale et habituelle, pour ne pas dire constante, elle ne va pas jusqu'à l'émiettement. Ces courtes phrases ont, entre elles, des relations qui les organisent et leur donnent malgré tout un aspect synthétique.

En effet, Mariana sait d'abord, par l'opposition et même la simple succession des phrases, exprimer les rapports de causalité, de finalité, de contraste, l'analogie, la restriction, la progression, la succession². Rien d'élégant comme cette omission du relatif, de l'adverbe ou de la conjonction, ces poteaux indicateurs qui enlaidissent la perspective du discours.

En second lieu, pour peu que le fond s'y prête, la forme est volontiers symétrique, du reste sans l'ombre d'affectation : d'où à la fois un plaisir esthétique pour le lecteur, et une commodité, la suite des idées

chado) he venido a amonestaros lo que vos esta bien, de que es bastante prueua que con tener en mi poder el castillo del Alhambra, no quise llamar al enemigo, y entregáros en sus manos, maguer que me lo teniades bien merecido.» (XXV, 17, discours de Boabdil.) « Si yo pensara, soldados, que mis palabras fueran menester, o parte para animaros, hiziera que algunos de vuestros capitanes exercitados en este oficio, con sus razones muy concertadas encendiera vuestros coraçones a pelcar.» (XXIX, 18, discours de Ximénez.) Voir encore les discours de Leovigild (V, 12), de Charlemagne (VII, 11), d'Alphonse VI (IX, 8), et surtout d'Alphonse X (XIV, 22). Mais beaucoup d'autres commencent très simplement : « Conuiene vsar de presteza y de valor, para que los que tenemos la justicia de nuestra parte, sobrepujemos a los contrarios con el esfuërço.» (VII, 1, discours de Pelayo.) « Yugo de perpetua esclauonia es el que ponen sobre vos, y sobre vuestros cuellos: mirad bien lo que hazeys, calad que os engañan, y se burlan de vos.» (XXV, 17, discours de « vn cierto moro »). Il est vrai que cette fois, le véritable début est au style indirect. Mais en voici qui sont au style direct : « Bien veys, amigos y parientes, el aprieto en que estan las cosas.» (XXVI, 8, discours d'Alphonse, roi de Naples.) « Vna cosa facil, antes muy digna de ser desseada, venimos, señor, a supplicaros.» (XXII, 16, discours du cardinal Capranico.) On ne peut souhaiter qu'un légat du pape entre en matière avec moins de détours.

1. Ainsi dans l'exhortation de Charlemagne à ses troupes, après un préambule assez oratoire : « ...La estrechura de los lugares en que eslamos, no da lugar para huyr : ni seria justo poner la esperança en los pies, los que teneys las armas en las manos. No permita Dios tan grande afrenta : no sufrays soldados que tan gran baldon se dà al nombre Frances; con esfuërço y animo aueis de salir destes lugares. En fuerças, armas, nobleza; en animo, numero, y todo lo demas os auentajays. »

2. « El esclavo se quiso valer de su señora doña Lambra : no le prestó, que en su mismo regazo le quitaron la vida. » (VIII, 9.) « No se contentó el feroz animo de Ruy Velazquez con el trabajo de Gonçalo Gustios : lleuó adelante su rauia. » (*Ibid.*) « La voz era para cobrar ciertos dineros que el Rey barbaro auia prometido : la verdad para que fuesse muerto lejos de su patria, como Ruy Velazquez rogaua al Rey que hiziesse, con cartas que escriuia en esta razon, en Arabigo. » (*Ibid.*) « Aperciòse el enemigo a la pelea y ordeno sus hazes, repartidas en quatro esquadrones; quedose el Rey mismo en vn collado mas alto, rodeado de la gente de la guarda. » (XI, 24.)

devenant plus perceptible. Le récit de la bataille de Las Navas nous offre ici des exemples typiques. En trois phrases indépendantes et de forme identique, nous sommes mis au courant des raisons qui font occuper par le roi maure le défilé et le village de la Losa, par où doivent forcément passer les chrétiens¹. Deux phrases tout aussi courtes montrent que s'il était imprudent de se fier au berger qui s'offrait à enseigner un passage, il l'était aussi de ne pas tenir compte de ses indications². Faut-il faire voir l'hésitation des soldats avant la bataille? Les deux alternatives où ils se voient placés sont présentées en une phrase à deux membres symétriques, et leurs conséquences respectives en deux petites phrases également symétriques. Après quoi l'on nous dit le double résultat de cette incertitude, à savoir les murmures contre les chefs qui ont conduit là l'expédition, et la crainte qui envahit les soldats³. S'agit-il d'exprimer cette idée qu'après tout le départ des étrangers fut un bien pour les croisés espagnols, trois phrases d'une simplicité extrême suffiront, l'une pour énoncer cette espèce de paradoxe, les deux autres pour expliquer chacune une des deux raisons qui font que ce n'est pas un paradoxe⁴.

Grammaticalement, toutes ces phrases sont indépendantes. Logiquement, elles se complètent et s'expliquent mutuellement.

Au reste, Mariana sait aussi énoncer dans les limites d'une période des faits ou idées formant un ensemble :

« Los barbaros, (a) por miedo de tan grande muchedumbre, fueron forçados

1° à desamparar el lugar,

2° y recogerse a la fortaleza, que tenian en vn cerro agrio,

(b) pero por el esfuerzo y impetu de las naciones estrangeras, tomado el castillo por fuerça, a veynte y tres dias de Iunio, todos, sin faltar ninguno, fueron degollados :

(épiphonème) : tan grande era el deseo que tenian de destruyr aquella gente impia. »

1. « Si passauan adelante, prometiasse el moro la vitoria : si se detenian, se persuadia por cierto perecerian todos por falta de bastimentos : si boluiesse atras seria grande la mengua, y la perdida de reputacion forçosa. » (XI, 23.)

2. « Dar credito en cosa tan grande a vn hombre que no conocian, no era seguro : ni de personas prudentes, no hazer de todo punto caso en aquella apretura, de lo que ofrecia. » (C. 24.)

3. « Pareciales corrian yqual peligro, hora los Reyes passassen adelante, hora boluiesse atras. Lo vno daria muestra de temeridad. Lo otro seria cosa afrentosa. Ponian mala voz en la empresa : cundia el miedo por todo el campo. » (*Ibid.*)

4. « La partida de los extraños, puesto que causo miedo y tristeza en los animos del resto, fue prouechosa, por dos razones. La vna porque los estrangeros no tuuiesse parte en la honra y prez de tan grande vitoria. Lo otra, que con aquella ocasion Mohamad, que estaua en Iáen en balanças, y aun sin voluntad de pelcar, se determinó a dar la batalla. » (C. 23.)

Les deux faits principaux et successifs, retraite des Maures dans la forteresse, et, une fois la forteresse prise, leur égorgement, sont énoncés, avec leurs circonstances, en deux groupes s'opposant par *pero*; et les circonstances elles-mêmes sont indiquées d'une façon concise, par une explicative relative, ou par une participiale absolue. Il n'y a sans doute là rien de bien mystérieux : mais enfin toute l'action, avec la réflexion qu'elle inspire, se trouve donc tenir entre deux points, et cela sans tassement ni lourdeur. Au fond, ici encore, la construction est analytique, mais analytique d'une façon spéciale. Ce n'est pas une phrase unique que nous avons entre les deux points, ce ne sont pas non plus trois phrases isolées : ce sont, comme tout à l'heure, trois phrases formant groupe dans la suite du récit, mais avec des liens plus apparents. La troisième est comme une conclusion des deux autres ; les deux premières, sans être de constitution analogue, sont pourtant symétriques par le complément circonstanciel qui vient en tête de chacune : « *por miedo de tan grande muchedumbre*, » et « *por el esfuérzo y impetu de las naciones estrangeras* ». Et, de plus, elles sont mises en opposition. S'il y a là une synthèse, on voit en quoi elle diffère de celle que nous avons imaginée tout à l'heure à la place de la construction analytique employée par Mariana : les sutures « *los quales* », « *de modo que* » y étaient inutiles, puisque leur suppression n'empêche pas de voir le rapport des trois phrases entre elles ; elles ne faisaient qu'alourdir et embarrasser. De même ici, nous pouvons imaginer une synthèse grammaticale plus complète : « *Los barbaros, que por miedo de tan grande muchedumbre, habian sido forçados à desamparar el lugar y recogerse a la fortaleza, que tenian en un cerro agrio, por el esfuérzo, etc.* » Mariana s'est bien gardé d'écrire ainsi.

Il arrive pourtant que cette synthèse complète et compliquée s'impose pour un groupe de circonstances qu'on ne peut traduire par autant de phrases isolées, sous peine de les mettre sur le même plan que les faits essentiels du récit. L'historien expose comment, après une démonstration contre Grenade, les chrétiens revinrent à Cordoue, laissant la garde de la frontière au marquis de Villena et comment les Maures profitèrent de leur éloignement pour commencer les hostilités. Il veut en passant expliquer pourquoi ce fut à Villena que fut confiée la garde de la frontière. — Le marquis avait perdu son frère dans cette expédition. Lui-même était un prince courageux ; il avait une grande expérience des armes. Les Maures avaient entouré l'un des siens. Il voulut le délivrer. Il reçut un coup de lance, et il eut la main droite enlevée. C'est pour compenser la perte de son frère et pour récompenser cette blessure reçue qu'on lui confia la garde de la frontière. — Bien entendu, de telles explications feraient perdre le fil du récit. Quand on viendrait nous dire ensuite : « A peine les Maures se

virent-ils à l'abri de la crainte qu'ils attaquèrent le château d'Alhendin », nous ne saurions plus où nous en sommes. Il nous semblerait que nous écoutons un de ces illettrés dont la conversation s'égare à chaque pas dans les détails circonstanciels et finit par s'y perdre. Il faut donc que l'écrivain s'arrange de manière à ne mettre sur le plan principal que le fait qui entre strictement dans le récit, et placer les explications à l'arrière-plan. C'est à quoi sert la construction synthétique; elle consiste à grouper les explications en des subordonnées, qui, par le fait même qu'elles sont grammaticalement subordonnées, laisseront à l'idée principale son rang parmi les idées essentielles du récit. Tel est le cas pour le passage qui nous occupe dans Mariana.

FAITS ESSENTIELS DU RÉCIT.

(a) Boluieron a Cordoua con la presa

(b) El cuydado de la frontera quedó encomendado al Marques de Villena

(c) A penas los Moros se vieron libres deste miedo, quando debaxo de la conducta de Boabdil

acometieron el castillo de Alhendin,

y tomado le echaron por tierra.

CIRCONSTANCES ET EXPLICATIONS.

α contentos de la gran cuyta,
en que los Moros quedauan,
 β y con la esperança
que ellos cobraron de concluir con aquella empresa.

en recompensa,
 α de que en aquella jornada perdio a don Alonso su hermano,
 β y de vna lançada
 α' que — por librar (como Principe valeroso, y que tenia gran esperiencia en las armas) a vno de los suyos rodeados de Moros le dieron
 β' de que el braço derecho quedó manco.

ya declarado por enemigo de Christianos,

en que los nuestros poco antes dexaron puesta guarnicion,

Comme on voit, l'essentiel du récit est fourni par les principales ou assimilées ; les circonstances et les explications, par les subordonnées et incidentes. Nous trouvons là pour ainsi dire réalisé le schème idéal de la construction synthétique. C'est un style bien ordonné, et c'est le cas de rappeler la définition célèbre de Buffon : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. »

Assurément, on ne trouve pas toujours une coïncidence aussi parfaite entre la forme et l'idée. Et d'ailleurs, si tel était le cas, ce ne serait peut-être pas admirable. Le style géométrique qui résulterait de là serait bien ennuyeux. Mais au moins de tels exemples montrent-ils que Mariana sait construire, et qu'avec lui nous sommes loin de Garibay.

Au surplus, il a aussi des phrases mal faites. Elles sont heureusement exceptionnelles. En voici une : « Las alegrias que se hizieron en vn regno y en el otro, por estos desposorios, fueron grandes : menores en Portugal, por ocasion que el mes siguiente fallecio en Auero la Infanta doña Juana, hermana de aquel Rey, sin casar, por no querer ella, bien que muchos la pretendieron y ella tenia partes muy acentadas¹. » La phrase devrait se terminer avant *sin casar*. Il est vrai qu'énoncer ce qui suit dans une phrase indépendante ferait perdre de vue la suite du récit, où il s'agit du mariage d'Alphonse de Portugal avec Isabelle, fille aînée des Rois catholiques. Mais l'auteur n'a pas évité cet inconvénient, puisqu'il continue, par une phrase indépendante, à parler de doña Juana : « La hermosura de su alma fue mayor, y sus virtudes, muy señaladas : de que se cuentan cosas muy grandes ; » pour revenir ensuite à Isabelle, de telle façon qu'on ne sait d'abord si c'est d'elle ou de Juana qu'il est question : « Tampoco la alegria de Castilla les duro mucho : si bien la donzella, desde Constantina partio a Portugal a onze de Noviembre. » C'était le cas de rattacher la phrase précédente à la première, sous forme de subordonnée.

Voici une autre espèce de défaut, c'est celui qui consiste à faire tenir dans une longue phrase la conclusion d'une idée ou d'un épisode et le commencement d'une autre idée ou épisode, alors que ce qui précède et ce qui suit se trouve précisément énoncé en phrases courtes. Mariana parle des noces de Ruy Velázquez avec Doña Lambra : « Las fiestas fueron grandes, y el concurso a ellas de gente principal. Hallaronse presentes el conde Garci Fernandez, y los siete hermanos con su padre Gonzalo Gustio², encendiose vna question por pequeña ocasion, entre Gonçalo, el menor de los siete hermanos, y vn pariente de doña Lambra, que se dezia Aluar Sanchez, sin que sucediesse algun daño notable, salvo que Lambra como la que se tenia por *agrauiada con aquella riña, para vengar su saña, en el lugar de*

1. XXV, 14.

2. Il faut supposer ici un point, bien que l'édition de 1623 ne l'indique pas.

Barbadillo, hasta donde los hermanos por honrilla la acompañaron, mandó a vn esclauo que tirasse a Gonçalo vn cohombro mojado o lleno de sangre : graue injuria y vltirage, conforme a la costumbre de España. El esclauo se quiso valer de su señora doña Lambra : no le prestó, que en su mismo regato le quitaron la vida. » L'ensemble manque d'équilibre et de proportion. Les différents faits de ce récit sont détaillés pour ainsi dire par le menu en phrases indépendantes. Or, les noces et la rixe entre Gonzalo et Alvaro sont un épisode; l'insulte faite à Gonzalo et le meurtre de l'esclavo en sont un autre; et il se trouve qu'une même phrase termine le premier et entame le second. Il faudrait une coupure après « notable ».

Ce qui donne au style de Mariana l'aisance et la clarté, ce n'est pas seulement le bon ordre et la bonne disposition des subordonnées, c'est aussi leur concision, qui résulte certainement, sinon d'un effort, au moins d'un souci constant de la légèreté et de la proportion à mettre dans les détails. Ainsi dans la phrase « Los barbaros... », la participiale absolue « tomado el castillo por fuerza » remplace avantageusement une gérondive comme « habiendo tomado el castillo... », où une conjonctive équivalente. Ce tour est extrêmement fréquent chez notre auteur, et l'on voit combien il allège la construction. Il s'en sert de deux façons, en tête, comme transition¹, ou dans le corps même de la phrase². Une ellipse élégante lui permet d'éviter encore, pour ainsi dire : elle consiste à sous-entendre le sujet de cette participiale s'il a été énoncé précédemment³. La sous-phrase du castillan admet que le sujet soit une complétive précédée de *que*⁴. Mariana va jusqu'à joindre au participe absolu un pronom enclitique, ce que ne tolère pas la langue moderne⁵. Enfin, il use

1. « Passadas pues aquellas fraguras, los Reyes, en vn llano que hallaron, fortificaron sus reales. » (XI, 24.) « Dichas estas razones... » (*Ibid.*) « Concluydas estas cosas... » (XI, 25.) « Sossegadas estas alteraciones... » (XXV, 12.) « Concluydas cosas tan grandes... » (13.) « Llegados alli los reyes... » (*Ibid.*)

2. C'est le cas pour : « ... tomado el castillo... » Voici d'autres exemples : « ... desde alli, mudada la caualgadura, no paró hasta llegar aquella misma noche a Iáen. » (XI, 24.) « ... mudadas las cosas... » (XXV, 13.) « ... sabida la verdad... » (15) « ... sossegados los odios... » (*Ibid.*) Mariana abuserait plutôt de ce tour : à l'intervalle d'une seule phrase, on rencontre « acabada la ora », puis « acabado este auto » (XXV, 18). Il combine avec un autre, très castillan aussi : « ... talado que ouieron los campos de Galizia, y saqueados los pueblos... » (VIII, 9.) On peut remarquer qu'il y a recours même quand un possessif, par exemple, relie au reste de la phrase la participiale, qui n'est plus à proprement parler une absolue : « El Rey, ... buelto su cuydado a las artes dela paz y al gouierno... » (VIII, 2.)

3. « Acometieron el castillo de Alhendin... y tomado le echaron por tierra. » (XXV, 15.) Cf. Luis de León : « ... a que ame el saberlas, y a que sabidas se quiere (?) aplicar a ellas » (p. 5). Cf. la *Gramática* de Bello-Cuervo, n° 1175.

4. Cf. *ibid.*, l'exemple de Mariana donné par Bello, n° 1174; mais les livre et chapitre ne sont pas indiqués.

5. Cf. la règle posée par Bello, n° 1177, et les deux exemples contraires à cette règle, tous deux tirés de Mariana par M. Cuervo (note 140), qui penche à voir là un italianisme.

à chaque instant d'une faculté qui, sans être retirée aujourd'hui aux écrivains, n'est plus guère exercée, semblerait-il, que pour éviter la prescription : l'emploi des verbes neutres au participe, absolument et avec l'accord.

Fréquemment, la phrase se trouve encore dégagée d'un relatif ou d'un verbe par une forte ellipse¹. Le tour en devient même parfois quelque peu familier, de cette familiarité qui ne dépare pas le style le mieux tenu². La liberté dans la construction est par endroits poussée assez loin : telle phrase, dans la description de Grenade, paraît écrite dans la manière impressionniste d'Alphonse Daudet, car on y retrouve l'un des procédés favoris de cet écrivain, la confection d'une phrase descriptive sans verbe³.

Un nom vient naturellement à l'idée quand on parle de Mariana écrivain ; c'est celui de Ribadeneira, un des meilleurs prosateurs castillans du temps de Cervantes. Sa phrase a quelque chose de moelleux et de fluide ; elle est loin cependant de la brièveté de celle de Mariana ; elle est longue et chargée bien souvent⁴. C'est encore la phrase du xvi^e siècle.

Plus que Ribadeneira, il y a un historien qui, par l'allure de la phrase, et bien qu'il soit mort avant 1461, se rapproche de Mariana. C'est Pérez de Guzmán. Les *Generaciones y Semblanzas* sont écrites dans ce style ferme, net, bref (malgré l'emploi plus fréquent des pronoms et adverbies copulatifs), simple enfin autant que substantiel, que nous admirons dans Mariana. Volontiers on imaginerait que celui-ci ou ses traducteurs les ont prises pour modèle.

Ce rapprochement n'est pas pour rajeunir Mariana sans doute. Mais nous verrons qu'il cherchait lui-même à se vieillir. Au surplus, ce qui sera toujours jeune, c'est la simplicité et la légèreté de la phrase ; et ce qui sera toujours vieux, c'en est la complication et la lourdeur. Combien d'écrivains espagnols du xvi^e et même du xvii^e siècle sont, à cet égard, plus vieux que Mariana !

1. « Las rentas reales que se recogian de aquella ciudad y de todo el reyno llegauan a setecientos mil ducados, gran suma para aquel tiempo, pero creyble a causa de los tributos, é imposiciones intolerables. » (XXV, 16.)

2. « La mayor marauilla, que de los fieles no perecieron mas de veynte cinco... Otra marauilla, que con quedar muerta tan grande muchedumbre de moros,... en todo el campo no se vio rasro de sangre... » (XI, 24.)

3. « Cerca desde templo está la plaça de Biuarrambla, y mercado, ancho dozientos pies, y tres tantos mas largos : los edificios que la cercan tirados a cordel, las tiendas, y oficinas cosa muy hermosa de ver, la calle del çacatin, la alcayceria. » (XVI, 16.) Pi y Margall (p. 40-1 de *Juan de Mariana*) cite le beau passage par lequel débute le livre XX, et où Mariana décrit la situation misérable de la chrétienté : « Temporales asperos, enmarañados, y rebueltos : guerras, discordias » etc. La seconde et la troisième phrase sont construites sans verbes : « Ninguna verguença, ni miedo maestro, aunque no de virtud duradera, pero necessario para enfrenar a la gente. Las ciudades, y pueblos, y campos assolados con el fuego, y furor de las armas, » etc.

4. Voir par exemple, *Cisma de Inglaterra*, I, 2, 4, 9, etc.

III

Avec la simplicité de la construction, la qualité la plus remarquable et la plus appréciable chez Mariana, c'est la simplicité du style, c'est-à-dire le naturel, l'absence de toute prétention, de toute affectation¹. Ces deux sortes de simplicités ne s'impliquent pas l'une l'autre. La première nous donne une phrase facilement analysable; la seconde nous donne une phrase facilement perceptible. Tout ce qui nuit à la clarté provient au surplus de ce que l'une ou l'autre manque.

Les principales manières d'affectation, en particulier celles qui commençaient à être à la mode au temps où Mariana écrivit son *Historia de España* sont la condensation, le trait final, l'antithèse, l'image (soit par la métaphore, soit par la comparaison). Nous allons voir combien le style de Mariana est exempt de toute recherche sur ces quatre points.

La condensation consiste dans la suppression de tout ce qui n'est pas indispensable à l'expression de l'idée. Mais qu'y a-t-il d'indispensable? C'est là la question; et l'on condensera plus ou moins selon que l'on restreindra le nombre de ce que l'on pourrait appeler les *sous-idées*, soit les idées explicatives de la principale. Car il ne s'agit pas d'employer le moins de mots possible, sinon le style télégraphique serait le type du style condensé; il s'agit de laisser au lecteur le soin de comprendre, en les suppléant, les idées accessoires, ce qui est pour lui, sans doute, une fatigue, mais aussi un plaisir. C'est ce plaisir que procurent Tacite², Pascal³, La Bruyère⁴. C'est cette fatigue que causent les *Anales de Quince dias* de Quevedo. Il faut avoir lu cet opusculé, qui est daté de 1621, pour apprécier la clarté de Mariana. Tout y est à citer, comme exemple de l'obscurité qu'on peut obtenir par la condensation.

1. « No andaba nunca en rebusco de palabras, sonoras y bellas; pero tendia a la elegancia, como hombre de acendrado gusto. » (Pi y Margall, *Juan de Mariana*, p. 40.) L'élégance dont parle le panégyriste de Mariana ne consiste pas en autre chose que : 1° dans l'horreur de l'affectation, 2° la bonne qualité de la phrase.

2. « Nobilitas, opus, omissi gestique honores pro crimine, et ob virtutes certissimum exitium. » (*Hist.*, I, 2.) Les fonctions excrécées, cela se comprend d'abord; mais pourquoi l'abstention? se demande le lecteur, et il lui faut un instant de réflexion pour comprendre que cette abstention pouvait passer pour une insulte au pouvoir.

3. Non seulement dans les *Pensées*, mais dans les *Provinciales*, si pleines de sous-entendus ironiques : « C'est, me dit-il, en ce qu'il ne reconnaît pas que les justes aient le pouvoir d'accomplir les commandements de Dieu en la manière que nous l'entendons. » (*I^{re} Prov.*) Voilà une phrase d'une vérité et d'une portée peu compréhensibles pour qui ne s'y arrête point. Tous les ironistes, Pascal et Voltaire, Flaubert et Anatole France, ont le secret de ces phrases qui *en disent plus long qu'elles n'en ont l'air*, pour parler vulgairement.

4. « S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un grand : il s'en tire, et vous laisse payer doublement, pour lui et pour vous. » (*Des Grands*, 38.)

Parmi les écrivains espagnols, il en est un, un historien, qui, visiblement, mais modérément, suit l'exemple de Quevedo : c'est Francisco de Melo, l'auteur de la *Historia de los movimientos, y separacion de Cataluña*¹. Voyons comment il montre la paralysie du pouvoir en face de la révolution : « Los ministros reales deseaban que su nombre fuese olvidado de todos; no podian servir en nada; los provinciales ni querian mandar, menos obedecer². » Nous sommes évidemment obligés de nous commenter à nous-mêmes cette phrase aussi profonde que concise : les représentants du pouvoir ne songent qu'à se faire oublier, afin que la vengeance des révolutionnaires ne tombe pas sur eux; aussi évitent-ils de paraître et de signer le moindre acte public; les magistrats provinciaux font cause commune avec leurs compatriotes; aussi ne veulent-ils pas donner d'ordres que ceux-ci pourraient leur reprocher, encore moins obéir pour entraver le mouvement dont ils se réjouissent.

Mariana ne vise pas à cette condensation. Il s'explique sans longueur, mais aussi complètement qu'il est possible. Il ne croit pas superflu de donner des raisons, de formuler des considérations, que Melo, par exemple, se serait contenté de suggérer. « Los soldados estrangeros, conforme a su condicion, querian passar a cuchillo los rendidos, y a penas se pudo alcançar que se amansassen, por intercession de los nuestros, que dezian quan justo era y razonable, se guardasse la fee, y seguridad dada a aquella gente, *bien que* infiel : y que no era razon con la desesperacion, *que suele ser la mas fuerte arma de todas*, exasperar mas, y embrauecer los animos de los enemigos³. » En dehors des redondances que présente ce passage (fee y seguridad, exasperar mas y embrauecer) et sur lesquelles nous reviendrons, il y a des incisives qui, peut-être, n'étaient pas indispensables. Nous pouvions supposer que les soldats étrangers suivaient leur naturel barbare en voulant égorger tous les habitants. *Infiel* au lieu de *bien que infiel* eût suffi pour faire comprendre que les Espagnols n'admettaient pas qu'on manquât de parole *même* à des infidèles. Que le désespoir soit l'arme suprême des vaincus, voilà un lieu commun qui, sans doute, se serait présenté de lui-même à l'esprit du lecteur. Et, assurément, l'on pourrait trouver ainsi à rogner bien des détails dans le récit, pourtant si sobre, de l'*Historia de España*. Mais l'auteur était, sans doute, de ceux qui pensent qu'avant tout il faut être clair, et, que, pour être plus clair, il vaut mieux être moins concis. Comme Fénelon, il aurait pu dire : « J'irai même d'ordinaire, avec Quintilien, jusqu'à éviter toute phrase que le lecteur entend, mais qu'il pourrait ne pas entendre s'il ne suppléait pas ce qui y manque. Il faut une

1. Parue en 1645 (n° 3044 de Salvá).

2. I, § 93 de l'édition Baudry.

3. XI, 23.

diction simple, précise et dégagée, où tout se développe de soi-même, et aille au-devant du lecteur. Quand un auteur parle au public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre pour en épargner à son lecteur. Il faut que tout le travail soit pour lui seul, et tout le plaisir avec tout le fruit, pour celui dont il veut être lu. Un auteur ne doit rien laisser à chercher dans sa pensée. Il n'y a que les faiseurs d'énigmes qui soient en droit de présenter un sens enveloppé... En effet, le premier de tous les devoirs d'un homme qui n'écrit que pour être entendu, est de soulager son lecteur en se faisant d'abord entendre¹. » L'auteur de la *Lettre à l'Académie* parle ici des poètes, mais il pense aussi aux prosateurs, sans doute. On peut, au surplus, taxer d'exagération cette théorie du *style clair*, d'après laquelle tant d'écrivains illustres et admirables ne seraient que des faiseurs de rébus. Il n'en est pas moins vrai qu'elle définit partiellement, avec le style de Fénelon, celui de Bossuet et de Voltaire historiens, et qu'elle ne peut donc définir qu'un bon style.

Le trait final consiste à terminer un développement par une pensée profonde ou subtile. Si l'écrivain est un ironiste, c'est généralement dans les derniers mots qu'il met le plus de malice ; *in cauda venenum*. Il s'agit de mettre au bout du paragraphe comme le mot de la fin, au lieu de terminer sur une idée quelconque. Pour se rendre compte de l'effet ainsi produit, il faut lire le paragraphe en entier. Il arrive que ces clausules expriment toute la quintessence du développement qu'elles ferment. C'est un procédé particulier de condensation. Chez Tacite, La Bruyère, Flaubert, il y a même là plus qu'un procédé, il y a comme une méthode. On peut en dire autant de Melo et de Solís. Nous avons un exemple dans la phrase que nous citons tout à l'heure de Melo : *ni querian mandar, menos obedecer*, résume éloquentement ce qui vient d'être dit. Nombreux sont les paragraphes que l'auteur clôt de cette manière habilement suggestive². Il n'en manque pas non plus dans Solís³. On n'en trouvera point chez Mariana.

Fréquente chez Melo⁴, l'antithèse est devenue chez Solís, on peut le

1. *Lettre à l'Académie, Projet de Poétique.*

2. Voir dans le *Bull. Hisp.*, 1902, p. 163-6, une note *Sur un procédé de style de Francisco de Melo*, où je cite un certain nombre de clausules de ce genre, prises dans Tacite, La Bruyère, Flaubert et Melo.

3. « Sabia grangear los ánimos con el agrado y con las esperanzas y ser superior sin dejar de ser compañero. » (*Hist. de la Conq. de México*, I, 11.) « ... el despreciar al astrólogo fue principio de creer á los demás. » « ... como quien se hallaba obligado á quejarse, y deseaba no tener razon de parecer quejoso, ni ponerse en términos de agraviado. » (*Ibid.*) « ... complacernos de que sea lo más cierto lo que está mejor á su fama. » (13.) « ... se persuaden á que le beben (á Tacito) el espíritu en lo que malician ó interpretan con menos artificio que veneno. » (*Ibid.* Éd. Rivadeneyra.)

4. « ... el primero por muy obediente á su señor, muerto á las manos de la plebe ; el segundo, por muy amante de su republica, muerto tambien al enojo de su rey. » (II, § 48.) « ... viéndose aquellos sin qué temor y estos sin qué esperar, los primeros reiteraron su soberbia, y los segundos estragaron su templanza. » (§ 49.)

dire, une habitude caractéristique¹. Mariana, au moins dans ses discours, ne la dédaigne évidemment point². On a déjà vu qu'il aime une certaine symétrie dans la construction quand le fond s'y prête³ : l'antithèse, qui complique la symétrie de la construction d'une symétrie d'idées et de mots, est un procédé trop classique pour que l'écrivain le moins affecté résiste à la tentation d'y recourir pour rendre plus expressive son élocution. Mais ici plus encore qu'ailleurs il y a une mesure que certains dépassent et en deçà de laquelle d'autres savent se tenir. Mariana est de ces derniers. Du reste, en dehors de ses discours, où il était si naturel d'user d'un moyen essentiellement oratoire, on chercherait à peu près inutilement une phrase antithétique dans le genre de celles qui abondent dans Solís. Et c'est peut-être là ce qui rend si naturel son style d'historien. Il ne cherche pas à verser plus d'esprit dans son récit qu'il n'en met dans ses lettres les plus simples et les moins cérémonieuses ou dans ses œuvres d'érudition. Aurait-il cru faire tort à la majesté simple des faits en la parant de ces *afeites* trop peu dédaignés de ses successeurs ? C'est probable, mais surtout il n'était pas dans le tempérament de l'austère jésuite de se plaire à ce qui n'est après tout qu'un jeu d'esprit. L'abus de l'antithèse, cette manie des conceptistes, était déjà, de son temps, la maladie à la mode. Celui qui passe pour le fondateur du conceptisme, Alonso de Ledesma, l'auteur des *Conceptos espirituales*, est mort un an avant lui, et les *Conceptos* parurent en 1600, un an avant l'*Historia general de España*. On conçoit, il est vrai, que l'influence de ce recueil de poésies ait pu être nulle sur l'esprit et le style de Mariana. On n'en peut dire autant pour Melo et Solís, ou du moins on ne peut nier que la façon dont ils comprennent l'antithèse ne relève de la mode qu'on dit créée par Ledesma et qui fut entretenue par Quevedo⁴. Il n'est pas jusqu'à des écrivains médiocres comme Tamayo de Vargas, chez qui on ne découvre le désir de relever la platitude du style à l'aide de tels procédés.

1. « ... sin admitir el atributo de immortal, se quedó con la reputacion de invencible. » (III, 3.) « ... no tanto porque llegasen decentes al sacrificio como porque no viniesen destucidos al plato. » (*Ibid.*) « ... hicieselos montaraces el clima, ó valientes la necesidad. » (*Ibid.*)

2. « ... con la muerte saldremos de tan inmensos e intolerables afanes, como padecemos: con la vitoria daremos principio a la libertad, y descanso, que tanto tiempo ha deseamos. » (XVII, 13.) Encore l'antithèse est-elle commandée ici par le souvenir de tant de *conciones*. Les antithèses qu'on trouve dans les discours sont en général tout ce qu'il y a de plus simple; ainsi cette fin de la harangue de Du Guesclin à Henri II : « Que la fortuna fauorece, y teme a los fuertes, y esforçados, derriba a los pusilanimos, y couardes. » (XVII, 8.)

3. V. p. 370-1.

4. Cf. E. Mérimée, *Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo*, p. 332-334, où Ledesma est apprécié d'une tout autre manière que dans Ticknor; on comprendra que les « turlupinades » des *Conceptos* n'eussent provoqué chez Mariana que le dégoût.

L'image peut se rencontrer sous deux formes, la métaphore et la comparaison.

L'historien espagnol chez qui l'on rencontre le plus souvent la métaphore est certainement Melo; il en a mis jusqu'à cinq dans une assez courte phrase¹. Il nous montre en effet les moissonneurs révolutionnaires *enflammés* par la colère, allant et venant sur les places, *pleins* de silence, et leur fureur, *refoulée* par l'hésitation, *faisant des efforts pour sortir*, commençant à *poindre* vers les actes; ce qui n'est pas facile à dire en bon français, et n'est pas non plus très naturel en castillan. De ces cinq images, les trois dernières sont du reste concordantes, et toutes cinq sont peut-être laborieusement réunies pour nous faire penser au volcan, auquel ces diverses expressions s'appliqueraient en somme très exactement. On sait que la métaphore suivie, ou continue, ou conséquente, était, comme l'antithèse, une manifestation du conceptisme; elle constituait aussi une des formes du cultisme: c'est-à-dire qu'elle était en somme l'uniforme commun des deux partis.

La métaphore, si elle manque de continuité, devient incohérente et ridicule; si elle est continue, elle paraît affectée, elle manque de ce qui fait le charme du langage imagé, le naturel. Chez Melo, ainsi du reste que chez Solís, elle pèche par excès de coquetterie: c'est la métaphore précieuse, inattendue, rare, neuve, et jamais vulgaire, ni même empruntée au langage ordinaire: c'est une création de l'écrivain². Or, l'on trouvera bien dans l'*Historia de España* quelque métaphore, et même quelque métaphore continue, mais cela sans qu'on puisse soupçonner chez l'auteur l'intention de fleurir son style, et sans qu'on sente l'effort d'aucune manière. En voici une qui est bien classique: « Arrivé au port et notre tâche terminée, nous carguerons les voiles et mettrons fin ici à notre ouvrage³, » déclare-t-il à la fin de son XXV^e livre, usant d'une image familière même aux prosateurs latins, qui n'aiment guère les images⁴. Il lui arrive aussi parfois d'employer dans son Histoire de ces métaphores populaires et naturelles, souvent énergiques et réalistes, toujours expressives et pittoresques qui abondent dans ses autres écrits⁵. Dans ses *Tratados*, on retrouve à cet égard la langue de

1. « ... ya encendidos de su enojo, paseaban llenos de silencio por las plazas, y el furor, oprimido de la duda, forcejaba por salir, asomándose á los efectos... » (I, § 84.) Ainsi encore: « ... como entre ellos sembró el odio el fertilísimo grano de su discordia, tales se podían esperar las cosechas de turbación y de desconsuelo universal. » (I, § 48.)

2. « Muchos, sin contener su enojo, servían de pregon al furor de otros. » (Melo, I, § 90.) « El ruido de las cajas tenía sus ecos en el nombre de la empresa y en la fama del capitán. » (Solís, I, 10.)

3. XXV, 18.

4. Forcellini (au mot *velum*, n^o 4 et 5) cite trois exemples de Cicéron où l'on trouve une image analogue.

5. « A vezes tambem boluian con las manos en la cabeça. » (XIX, 16.) « Era hombre... acoslumbrado a valerse ya de buenos medios, ya de no tales, como las pesas cayessen. » (XIX, 21.) « ... aquella gente desarmada, y cascada de miedo. » (VII, 2.)

Buscón. Il ne lui suffit pas de dire que le théâtre est une fournaise ardente¹. Il nous montre les poètes comiques fouillant avec leur grouin dans la fange de leur obscénité². Les comédiens qui jouent dans les églises, habitués qu'ils sont à des choses ignobles, exhalent par la bouche, les yeux et tout le corps, même dans les lieux les plus saints, l'odeur dont ils sont imprégnés³. Quant aux ministres qui, sortis de la poussière, se trouvent en un moment chargés de milliers de ducats, si l'on ouvrait leurs ventres gloutons, l'on tirerait assez de graisse pour pourvoir à une grande partie des besoins qui se font sentir⁴. Voilà un langage violent, et il faut croire qu'en parlant des ministres, l'auteur du *Traité de la monnaie* et des *Jeux publics* n'émet qu'une hypothèse métaphorique. L'historien a l'imagination moins chaude.

La comparaison a généralement quelque chose de plus apprêté, de plus *afeitado* que la métaphore, parce qu'elle dénonce l'intention consciente de s'exprimer par une image, ainsi que l'effort pour établir une symétrie ou faire ressortir une analogie.

Melo recourt très souvent aux comparaisons; presque toutes sont maniérées. On peut certainement y voir moins un moyen d'expression qu'un motif d'ornementation. Il est vrai qu'elles sont d'ordinaire si justes, et si expressives, qu'on ne pense guère à critiquer. « De même, » nous dit-il, « que du cœur la vie ou la mort passe dans le reste du corps, de même le poison de l'injure reçue se répandait dans toute la principauté⁵. » « Le malheureux vice-roi ne se donnait pas de relâche, semblable à un homme qui, les rames en mains, penserait qu'à force de peine il arrivera au port⁶. » Une nouvelle phase de la révolution s'ouvre avec la mort de Cardona; elle sera plus terrible que la précédente : « tout comme une seconde maladie est plus dangereuse qu'une première⁷. » En clausule, et c'est le cas de ce dernier exemple, la comparaison fera plus d'effet, car elle forme en même temps un trait final sur lequel se repose l'imagination⁸.

1. « Por ventura saldrá alguno libre de un horno encendido, cuales son los teatros, mas encendidos que el horno de Babilonia? » (*Jueg. públ.*, c. 8.)

2. « No es justo les permitan que estén mas hozando en el cieno de su torpeza. » (*Ibid.*, c. 5.)

3. « Acostumbrados á cosas torpes, el olor de que están empegados los sale y exhala por la boca, ojos y todo el cuerpo, aun en los lugares santisimos. » (*Ibid.*, c. 7.)

4. « Yo aseguro que si abriesen esos vientres comedores que sacasen enjundia para remediar gran parte de las necesidades. » (*Tr. de la mon.*, c. 13.)

5. « Como desde el corazon se comunica la vida ó muerte á las mas partes del cuerpo, así desde Barcelona, como corazon del principado, se derivaba el veneno de la injuria por todas sus regiones en cartas y avisos. » (I, § 64.)

6. « No cesaba el miserable virrey en su oficio, como el que con el remo en la mano piensa que por su trabajo ha de llegar al puerlo. » (I, § 92.)

7. « ... tal suele ser de mayor peligro la segunda enfermedad que la primera. » (II, § 47.)

8. En voici d'autres exemples : « Al rigor de este mandamiento comenzaron á esforzar las voces los quejosos, como sucede al agua que detenida por algun espacio, revienta por otra parte ó sale por aquella con mayor ímpetu. » (I, § 53.) « Esta dili-

Comme la métaphore, la comparaison est assez fréquente dans les traités moraux, les lettres, les préfaces de Mariana. On ne sent du reste jamais chez lui le désir de briller par l'inattendu ou l'élégance. C'est un homme qui parle naturellement, et plutôt rudement, et qui compare parce que comparer est un moyen naturel et ordinaire de se faire comprendre. Il comparera donc l'attrait de la femme pour l'homme à celui de l'aimant pour le fer¹; le commerce, au lait qui *tourne*, s'altère pour un rien². Si l'on ne prend pas de mesures contre la mauvaise tenue dans les églises, c'est que, « comme il arrive dans les lieux infects, on est habitué à cette mauvaise odeur et qu'on ne la remarque plus³. » Ceux qui voient représenter sur le théâtre des amours fictifs se vautrent dans le plaisir comme dans un bournier⁴. On voit que notre auteur a la métaphore et la comparaison plutôt crues. Il nous suggère parfois des images plus gracieuses : ainsi lorsqu'il compare le style des pièces de théâtre aux prés couverts de fleurs et à l'or émaillé de pierreries⁵; mais cette petite peinture n'est pas dans ses teintes habituelles. Il fait songer à Boileau, dont il a l'imagination et du reste aussi le tempérament un peu brutal :

Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière,
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom.

Non plus que la métaphore, la comparaison ne vient guère agrémenter le style de Mariana historien. Il y a recours de temps en temps pour faire comprendre une idée abstraite. Veut-il expliquer comment se règle le droit de succession au trône? Il rappelle comment l'eau des *acequias* (ces canaux artificiels qui sillonnent la campagne dans le sud-est de l'Espagne, celle de Valence par exemple) ne se répand dans les champs les plus élevés, une fois dirigée sur les

gencia á pocos agradable, irritó y dió nuevo aliento á su furor, como acontece que el rocío de poca agua enciende mas la llama en la hornaza. » (I, § 87.) « A la fin du paragraphe où il est question de l'attitude des Catalans en face du châtimement qui se préparait pour eux : « Así acontece al condenado desviar los ojos del acero que sabe le ha de ministrar el suplicio. » (II, § 52.) Cf. Flaubert, *Madame Bovary* : « L'avenir était un corridor tout noir, et qui avait au fond sa porte bien fermée. » « Et son âme s'enfonçait en cette ivresse et s'y noyait, comme le duc de Clarence dans son tonneau de Malvoisie. » Cette dernière comparaison est tirée d'un peu loin ; en revanche, nous en trouvons une aussi juste qu'impressionnante : « Et son existence, jusque dans ses recoins les plus intimes, fut, comme un cadavre que l'on autopsie, étalée tout du long aux regards de ces trois hommes. »

1. « Así la hembra tiene en sí cierta virtud y maravillosa propiedad de atraer á sí al varón, no de otra manera que la piedra iman, como ella no se mueva, tira á sí el hierro. » (*Jueg. públ.*, c. 8.)

2. Con esto el comercio se embarazará, que es como la leche delicada, que con cualquier inconveniente se corta y estraga. » (*Tr. de la mon.*, c. 11.)

3. « La verdad es que muchos, como acaece en lugares hediondos, con la costumbre no echan de ver este mal olor. » (*Jueg. públ.*, c. 26.)

4. « .. Se revuelven en el torpe deleite como en un cenagal. » (*Ibid.*, c. 6.) Cf. : « para que no lo ensucien todo, á manera de puercos. » (C. 26.)

5. C. 5.

plus bas, qu'après avoir arrosé ces derniers¹. Cette comparaison n'a-t-elle pas une jolie couleur locale, dans le discours d'un roi d'Aragon (Martin)² Ailleurs notre auteur s'excuse de s'étendre un peu plus qu'à l'ordinaire quand il a des faits importants ou des batailles à raconter, « de même qu'un grand fleuve se resserre dans les gorges et s'élargit dans les plaines³. » Il fera ressortir la solidarité des particuliers avec l'État en montrant l'incendie qui se propage d'une maison à l'autre et n'en laisse pas une debout⁴. Les dépouilles de la maison d'Avalos, lisons-nous encore, ont permis l'élévation de plusieurs familles, comme les débris d'un grand édifice servent à élever de nouvelles constructions⁵. Pour peindre la folie vengeresse qui s'empare de ceux qui répandent le sang de leurs proches, voici une phrase pleine de terreur tragique : « Il semble, dit Mariana, que les morts et leurs cendres se glissent dans les familles et les maisons, mettent le feu et la fureur parmi les vivants⁶. » Il se contente, du reste, ordinairement des comparaisons classiques, et ne craint pas de faire voir le royaume agité comme un vaisseau sans pilote au milieu d'une mer déchaînée⁶. On voit combien l'affectation et la recherche sont absentes de son style.

Dans le style de l'*Historia general de España*, on ne trouve que deux procédés affectés : la redondance verbale et l'archaïsme.

On sait qu'il est habituel à certains auteurs latins, particulièrement aux orateurs, et plus spécialement à Cicéron, d'employer, pour exprimer une idée abstraite, qui peut-être nous paraît simple, deux verbes, ou deux substantifs, ou deux adjectifs, ou deux adverbes, selon le cas. Il y a là comme une répétition verbale.

Ce procédé est très habituel aux écrivains espagnols du xvi^e siècle.

1. « Para que mejor lo entendays, os propondré un exemplo. Assi como el reguero del agua, y el azequia, quando la quitan de vna parte, y la echan por otra, dexa las primeras eras a que yua encaminada sin riego, y no las torna a bañar, hasta dexar regados todos los tablares a que de nuevo encaminaron el agua assi deueys entender que los hijos, y descendientes del que una vez es priuado de la corona quedan perpetuamente excluydos para no boluer a ella, sino es a falta del que le sucedio, y de todos sus deudos, los que con el estan de mas cerca trauados en parentesco. » (XIX, 20.)

2. « Si bien en los hechos mas señalados y batallas, nos estendemos a las vezes algo mas : no de otra manera que los grandes rios por las hozes van cogidos, y por las vegas salen, quando se hinchen con sus crecientes, de madre. » (Prólogo.)

3. « Engañays os si pensays que los particulares se pueden conseruar destruyda y assolada la república : la fuerza desta llama a la manera que el fuego de vnas casas passa a otras, lo consumira todo, sin dexar cosa alguna en pie. » (VII, 1.)

4. « Leuantaronse otrosi diferentes casas no de otra guisa, que de los pertrechos y materiales de alguna gran fabrica, quando la abaten, se leuantan nuevos edificios. » (XX, 12.)

5. « Las espadas, que vna vez se tiñen en sangre de parientes, con dificultad, y tarde se limpian. No de otra manera, que si los muertos, y sus conizas anduuiessen por familias y casas, pegando fuego, y furia a los viuos, todos se embravecen, sin tener fin ni termino la locura, y los males. » (XXI, 2.)

6. « Los Reynos de Castilla se començauan a alterar, no de otra guisa que vna naue sin gouernalle, y sin piloto açotada, con la tormenta de las hinchadas y furiosas olas del mar. » (XX, 11.)

Il est constant chez Luis de León. Le charmant auteur de la *Perfecta Casada* imitait-il inconsciemment Cicéron¹ ou écrivait-il comme il aurait prêché² ? Toujours est-il que si sa phrase, comme on a vu, est oratoire par la structure, son style l'est aussi par la tendance à exprimer une même idée sous deux formes différentes. Et de même qu'il répétera une chose identique dans deux membres de phrases successifs³, qu'il éveillera simultanément deux images pour faire comprendre une seule idée⁴, il joindra deux mots de sens à peu près équivalents, ou en quelque façon complémentaires l'un de l'autre⁵. On doit remarquer cependant que, dans son édition de 1587, il a supprimé un certain nombre de ces couples en retirant l'un des deux mots⁶; mais on ne peut sans doute en conclure qu'il ait cessé de goûter ce procédé : il n'en trouvait pas toujours et partout l'effet agréable; il s'est rendu compte que de l'abus résultait la redondance, c'est tout ce qu'on peut dire.

Le même procédé est également constant chez Mariana, aussi bien dans son *Histoire* que dans ses œuvres morales. Il est curieux de constater que les couples en question sont beaucoup moins fréquents dans son latin que dans son castillan⁶. Quant à ses lettres, elles en

1. «... antes que lo comiencen (el camino) y antes que partan de sus casas...» (p. 2.) «... auíendose enflaquecido la ley conyugal, y como affloxadose en cierta manera el estrecho fiudo del matrimonio...» (p. 3.)

2. «... como en vna tienda comun, y como en vn mercado publico y general...» (p. 2.)

3. «Camino real, mas abierto y menos trabajoso», «dificultades y malos pasos», «la guarda y limpieza de consciencia», «estado y officio», «cabales y perfectas mugeres» (p. 1); «sin engaño ni error», «bueeltas y rodeos», «nauegacion y camino», «con diligencia y cuidado», «el uso y prouecho general», «en grado y perfeccion», «honrado y priuilegiado», «el primero y mas antiguo» (p. 2); sans compter «venir a libertad y regalo», «alumbre y enderece sus pasos», «el buen juyzio de v. m. y la inclinacion a toda virtud», qu'on trouve encore dans les deux premières pages, et où il n'y a pas synonymie.

4. 1583

inclinemos y aficionemos
deseo y amo
el cargo y suerte
siluan y burlan
señalarse y vencerse entre si
vence y sobrepuja
no abraça ni allega

1587

inclinemos
amo
la suerte
siluan (p. 5);
vencerse entre si (p. 11);
vence
no allega (p. 16).

5. Voir les passages cités p. 282, n. 5, et 350, n. 2. Dans le chapitre 9 du livre II (siège de Sagonte), les couples de ce genre sont très nombreux pour le texte espagnol, et très rares relativement pour le latin, où l'on n'en trouve que de consacrés. Voici les premiers que nous rencontrons :

prærogatiuam militarem
multæ inerant virtutes
neque minora in natura vitia

la voluntad y juicio de los soldados
era mozo de grande espíritu y corazon
los vicios y malas inclinaciones no eran
minores

consilii plurimum
foedabat
carus
honestâ causâ
sociorum

su prudencia y recato notables
afeaba y escurecia
agradable y amado
causa y color honesto
aliados y amigos

Cependant, en regard de «connubio nuptialisque», on ne trouve que «bodas».

présentent peu d'exemples, sauf celles qui sont adressées à de grands personnages, et quand il s'agit de persuader, de faire œuvre d'orateur : par exemple lorsqu'il écrit au roi au sujet des reliques, ou à l'archevêque de Grenade touchant les fameux plombs, ou à l'archevêque Loaysa pour une question assez délicate¹. Enfin, là où il fait œuvre d'érudition, de critique, il ne semble pas tenté d'y recourir².

Ce procédé de reduplication n'est du reste pas spécial à Mariana et à Luís de León. Garibay³ et Zurita⁴ le pratiquent assez ordinairement. Déjà même, dans la préface de ses *Generaciones y semblanzas*, rédigées en 1450, Pérez de Guzmán y a recours d'une façon on peut dire régulière⁵. On en trouverait également des exemples chez des écrivains antérieurs, chez López de Ayala, dans ses Chroniques⁶, et même dans la *Coronica general*⁷ : toutefois, ils sont trop peu nombreux pour trahir chez les auteurs une habitude ou une recherche, un procédé en un mot, comme chez Guzmán ou Mariana. En tout cas, ce qu'il faut retenir, c'est que tant de précédents excusent Mariana d'avoir pratiqué ce genre d'affectation, si c'en est une, et si elle n'est pas inhérente au génie castillan, ou, pour mieux dire, au génie latin.

Voici au contraire une affectation bien spéciale à Mariana. Dans son Prologue, il déclare que, pour écrire l'Histoire, il a emprunté aux chroniques un certain nombre de mots anciens, « por ser mas significativos, y propios; por variar el lenguaje: y por lo que en razon de estilo escriuen Ciceron, y Quintiliano. » Laissons de côté les recommanda-

1. En suivant l'ordre chronologique, nous nous assurerions que Mariana ne semble pas avoir à la longue abandonné ce procédé, même dans sa correspondance, au contraire; en tout cas, il l'emploie d'autant moins, cela est visible, que le ton de sa lettre est moins remonté. Aucun exemple dans sa lettre à Ferrer en date du 24 juin 1596 (app. V, 2), car ce n'en est pas un que « dificultades y contradicciones », ni « como hijo y discipulo », ni « mis ocupaciones y escritos ». En revanche on en trouve plusieurs dans la lettre à l'archevêque de Grenade en date du 26 juin 1597 (app. III, 9): « las pruevas y razones », « las dificultades que se ofrecen y contraponen », « segura y cierta », « mejor y mas acertado ». Dans la lettre au roi sur les reliques en date du 20 décembre 1597, et le mémoire qui suit (app. III): « la piedad y devocion », « aueriguada y cierta », « verdaderas y ciertas », « seguridad y certidumbre », « la religion y culto de los santos », « clara y segura », « razones y argumentos », etc.

2. Un exemple seulement dans les assez longues *Advertencias sobre las Illustraciones genealogicas de Estevan de Garibay* (app. III, 2): « mucha diligencia y cuidado »; car « ser alabado y remunerado » exprime deux choses bien différentes.

3. « ... mencion y memoria... sucession y linea... relacion y memoria... » en deux lignes (XXI, 13).

4. « Ygualdad y justicia, afinidad y parentesco, consanguinidad y afinidad, parecer y acuerdo, declaracion y sentencia, vtilidad y bien » dans le chapitre 62 du l. II (une page); « santidad y religion, obstinados y ciegos, seueridad y rigor, pueblos y lugares », etc., dans le ch. suivant.

5. « Sospechosas e inciertas... fe e autoridad... acaece e vienc... escribir e notar... extrañas e maravillosas... verdaderas e ciertas », etc., en six lignes (p. 697 du t. LXVIII de la Bibl. Rivadeneyra).

6. « Amistades e confederaciones... composiciones e avenencias » (*Proemio*, p. 377 du t. LXVI de la Bibl. Rivadeneyra). Les exemples sont d'ailleurs plutôt rares.

7. Quelques-uns dans le *Prologo* de la *Coronica* éditée par Ocampo (éd. 1604): « buscando y escudriñando » (f. 1°), « se perdieron y fueron destroydos » (f. 2°).

tions de Quintilien et de Cicéron. Les deux raisons que donne Mariana de sa tendance toute volontaire à l'archaïsme sont d'abord qu'il pensait y gagner en énergie et en précision, et, ensuite, qu'il pouvait (cela est plus évident) varier aisément le style, éviter les répétitions, par l'emploi de la vieille langue en même temps que de la moderne. La première de ces deux raisons est assez vaguement exprimée. Mariana veut dire sans doute que les vieilles formes et les vieux mots sont plus adaptés, « mas propios », aux temps dont il parle : ainsi *hueste*, *ca*, *al*, convenaient mieux, lui semblait-il, que *ejército*, *pues*, *otra cosa*. Zurita partageait cette manière de voir jusqu'à un certain point, puisqu'il déclare lui-même avoir eu soin de mettre dans ses discours indirects des mots anciens. Il est vrai que ce qu'il voulait en pareil cas, c'était faire comprendre au lecteur que ce discours était, non une invention, mais le résumé d'un discours qui avait été réellement tenu¹. Malgré tout, c'était un artifice assez semblable à celui de Mariana. Il n'était pas du goût de tout le monde. Antonio Agustín qui voyait là un langage *zafio* (rustique), voulait bien par courtoisie se contenter de l'épithète de *dorico*² : c'est-à-dire qu'il le trouvait aussi étrange par rapport au castillan, que le dorien par rapport au grec attique.

Mariana pensait sans doute aussi (c'est une raison qu'il n'indique pas) que le lexique et la syntaxe des vieilles chroniques communiqueraient à son Histoire, en même temps qu'une certaine majesté, une certaine couleur plus nationale. Enfin, puisque l'homme se retrouve dans le style, on peut supposer que la rudesse de son caractère se complaisait dans l'emploi de mots dédaignés par la nouvelle génération ; et ce ne serait donc pas sans vérité que Saavedra, d'ailleurs avec une intention hostile, a écrit cette phrase célèbre : « Mariana se teint la barbe pour paraître vieux, comme d'autres se la teignent pour paraître jeunes³. »

Il ne faut pourtant pas s'exagérer le caractère archaïque du style de Mariana. D'abord cet archaïsme voulu, auquel il a recours en partie pour la variété, cède souvent la place aux mots et aux tournures plus modernes. S'il est systématique, il n'est nullement continu ni exclusif. D'autre part, en dehors de quelques habitudes un peu antiques, la phrase de Mariana, remarquable de limpidité et généralement aussi

1. Dormer, *Progresos*, 1^{re} p^{te}, IV, 5, § 36.

2. *Ibid.*, § 33.

3. Voici le passage où Diego de Saavedra y Fajardo, dans sa *Republica literaria*, parle de Mariana :

« El otro de largas. y tendidas vestiduras, es Zurita a quien acompañan Don Diego de Mendoza : advertido, y biuo en sus movimientos, y Mariana cabeçudo, que por acreditarse de verdadero, y desapasionado con las demas naciones, no perdona a la suya, y la condena en lo dudoso, afecta la antigüedad, y como otros se tiñe las barbas por parecer mozos, el por hazerse viejo. » (P. 59 de l'édition d'Alcalá, 1670.)

de correction, n'a rien de vieillot dans sa structure. L'archaïsme n'est pas ici dans le style. Il est dans certains mots et tours dont on peut dresser le catalogue, et ce catalogue est bref. Enfin la plupart de ces mots ou tours ne sont que très relativement archaïques. Beaucoup ne retardaient sur l'usage général du temps de Mariana que d'une cinquantaine d'années au plus. D'autres n'étaient pas encore, vers 1600, des archaïsmes. Il faut tenir compte de cette relativité, si nous voulons savoir exactement ce qu'est l'archaïsme chez notre auteur.

Tout d'abord, pour un certain nombre de mots, nous avons un témoignage formel dans le *Tesoro de la lengua castellana* de Covarrubias, paru en 1611. Nous y trouvons notés comme *antiguos*, parmi ceux que nous relevons dans l'*Historia* de Mariana : *sohez*, *fiucia*, *hueste*, *ledo*, *al*, *maguer*, *so*, *porende*, *allende*. Nous avons aussi le témoignage de Juan de Valdés, dans le *Diálogo de la lengua*, écrit avant 1536. Nous y voyons condamnés comme archaïsmes *hueste*, *ledo*, *soez*, *asaz*, *ansi*, *maguer* (ou *maguera*), *suso*, *so*, *dende*, *al*, le plus-que-parfait synthétique, le pronom complément avant l'infinitif. Il est vrai que ces quatre derniers archaïsmes sont assez fréquents dans Gómara, sans compter *ca*, où Valdés voit « un je ne sais quoi d'antique qui le contente ». Or Gómara, qui écrivait en 1552, déclare dans sa préface que « el romance que lleva es llano y cual agora usan ». Il résulterait de là que, tout au moins en ce qui concerne ces mêmes archaïsmes, Mariana les aurait simplement empruntés au langage qu'il avait appris dans son enfance.

Si pourtant, d'autre part, l'on compare son lexique et sa syntaxe au lexique et à la syntaxe des auteurs qui ont vécu après lui, ou en même temps que lui, on arrivera à se convaincre que peuvent être considérés comme archaïsmes dans son *Historia de España* : les mots *hueste*, *yantar*, *ledo*, *mercaduría*, *fiucia*, *desafiuciado*, *enhechizado*, *fiublado*, *pesante* (= *pesaroso*), *al*, *al tanto*, *qualque*, *maguer*, *ca*, *quier*, *so*, *otrosi*, *dende* (absolument ou pour *desde*), *allende*, *porende*, *do*, *ansi*, *de yuso*, *de suso*; les expressions *eso mesmo* (= aussi, de même), *de cada día* (= chaque jour, de jour en jour); *muy mds* et *muy mucho*; *do quier que*; *debajo* et *dentro* prépositions, *como quier que* (dans les deux sens de *vu que* ou de *bien que*), *como quiera que* (dans le sens de *bien que*); les formes du plus-que-parfait simple ou synthétique en *ara*, *iera*; celles de *hobo*, *hobiera*, au lieu de *hubo*, *hubiera*; *vee*, *veemos*, au lieu de *ve*, *vemos*; l'article défini devant le possessif; enfin le pronom personnel complément avant l'infinitif.

Encore y a-t-il des degrés dans le caractère archaïque que présentaient alors respectivement ces mots, formes ou constructions. C'est ainsi que le mot *hueste*, déjà en désuétude au temps où Juan de Valdés écrivait le *Diálogo de la Lengua*, est encore employé non seulement

par Zurita, mais par Sandoval¹. Morales emploie encore *do, dende* pour *desde, muy mucho, qualque*; Garibay, *muy mayor, vee, veemos*, etc., ainsi que la forme synthétique du plus-que-parfait, et l'article défini devant le possessif. Le pronom complément devant l'infinitif, fréquent chez Garibay, n'est pas sans exemple dans Zurita, Morales, Sandoval, bien que Valdés déjà le considère comme affecté. *Allende* se rencontre dans Zurita et Morales.

De toutes les formes qui viennent d'être citées, le *Tratado de los juegos públicos* et le *Tratado de la moneda* ne présentent que *hobiese, do, dende* pour *desde* ou inversement, *quier que, como quier que, ansi, allende, muy mas (muy mayor)*, et très rarement le plus-que-parfait simple. Il est notable qu'on n'y voie, non plus que dans les lettres², aucun exemple des autres archaïsmes de l'*Historia*. On peut en conclure que seuls ceux-ci sont affectés, et que ceux-là étaient encore admis dans la langue courante. Sans doute le style de l'historien a pu déteindre sur celui du moraliste ou de l'économiste : mais, à peu de chose près, ce sont justement les archaïsmes habituels à notre auteur en dehors de l'*Historia*, qui se retrouvent chez les autres historiens de son temps. Comme aucun d'eux n'a jamais passé pour archaïsant, il s'ensuit que l'on peut réduire d'autant la liste des archaïsmes affectés de l'*Historia*.

Dans cette liste, on ne peut guère non plus comprendre l'emploi de *en* après *pasar, volver, enviar*, etc., ni *un su hermano, et un pie, otro día* (= le lendemain), *su hermano del alcaide, quien* pluriel, *nos et vos* au lieu de *nosotros et vosotros*. Les exemples ne manqueraient pas dans les œuvres du temps.

Certaines formes étaient courantes encore à la fin du xvi^e siècle : *lerné, verné, porné, ternía, vernía, pornía*; les verbes neutres *ir, venir, llegar, partir, salir, volver, nacer, morir*, etc., conjugués avec *ser*. D'autres ont été admises après Mariana : *demás de* ou *que*, pour *además de* ou *que*; *de antes* pour *antes*; les deuxième personnes du pluriel *esdrújulas (iades, áredes, ábades)*, ou celles du prétérit *en stes; ambos* ou *entrambos* avec l'article; *vía* pour *veía; habemos; ayna; asaz*, que Valdés évitait; *cada un año*; l'emploi redondant de *no; aunque* opposé à *pero*. Quant aux prépositions employées après les verbes, on peut dire que l'usage, non plus qu'en français, n'en était guère fixé, même au xvii^e siècle. Tout cela, sans parler du Don Quichotte, où de nombreux archaïsmes (d'ailleurs délaissés par

1. Je m'abstiens de donner ici des références, car je publierai prochainement un travail sur les archaïsmes de Mariana. Je me borne ici à quelques indications que l'on pourra compléter à l'aide du *Dicc. de construcción y régimen* de M. R. J. Cuervo (lettres A-D).

2. Je laisse en dehors le *Discurso de las enfermedades de la Compañía*, dont l'authenticité n'est pas universellement reconnue.

Mariana) sont introduits par plaisanterie dans le dialogue et même dans le récit.

Enfin il est à constater que certains archaïsmes de Mariana, même de ceux qui étaient bien de son temps des archaïsmes, retrouvent aujourd'hui la faveur des écrivains : tels les adverbes *do*, *quier*, le mot *hueste*, et surtout le plus-que-parfait simple, dont Valdés déjà critiquait l'emploi dans l'*Amadis*.

Si donc nous saisissons ici une affectation, elle est en somme discrète. L'archaïsme de Mariana n'est qu'une légère teinture, pour employer la métaphore de Saavedra. L'idée de se faire un style particulier est du reste assez originale et révèle un artiste. Comment a-t-elle pu être mise en pratique, si l'auteur s'est fait aider dans sa traduction ? Il est plus facile d'émettre une conjecture vraisemblable que de répondre avec certitude.

CONCLUSION

En commençant l'Histoire générale d'Espagne, Mariana ne pensait composer en principe qu'une œuvre de vulgarisation. Remarquablement informé, capable de pénétrer une question et de l'examiner à fond, il a su faire de cette Histoire, jusqu'à un certain point, une œuvre de critique et de science.

Il l'a conçue d'autre part comme une œuvre d'art. En cela il est fidèle aux idées humanistes et s'écarte de la conception de Zurita, de Morales, de Garibay, d'Ocampo lui-même. Il revient en somme à celle de Fr. Gauberte Fabricio de Vagad. De l'ornementation de son récit, seuls les portraits seraient encore conformes à notre goût. Plus que les discours et les maximes, ce qui mérite l'éloge sans réserves, c'est son style, tant latin qu'espagnol, style admirablement clair et simple. Seul son espagnol présente quelque affectation : une certaine abondance verbale, et une recherche délibérée, mais en somme discrète, de l'archaïsme.

Quelles que soient la valeur et l'importance de cette Histoire, nous ne devons pas par elle seule juger de l'historiographie espagnole au temps de Philippe II. Mariana ne peut être séparé de ceux qui lui ont préparé et facilité sa tâche. Les représentants de la critique et de la science à cette époque sont, avec lui et avant lui, des savants comme Antonio Agustín et Juan Bautista Pérez, et des historiens comme Zurita, Garibay et Morales.

Si, en regard de ces trois derniers, Mariana représente plus spécialement les goûts et les habitudes humanistes, il n'est pas pour cela, par rapport à nous, un retardataire. Le vêtement est antique : l'homme est-il antique ou moderne ? En lui, par un temps de mensonge et de crédulité, vit l'esprit de la critique et de la vérité ; en lui, par un temps d'asservissement, vit l'esprit démocratique de justice, de liberté, de dignité. En lui se rejoignent et se continuent les idées antiques et les aspirations modernes. C'est cette synthèse qui fait l'attrait, l'originalité, la puissance de toute son œuvre.
